This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

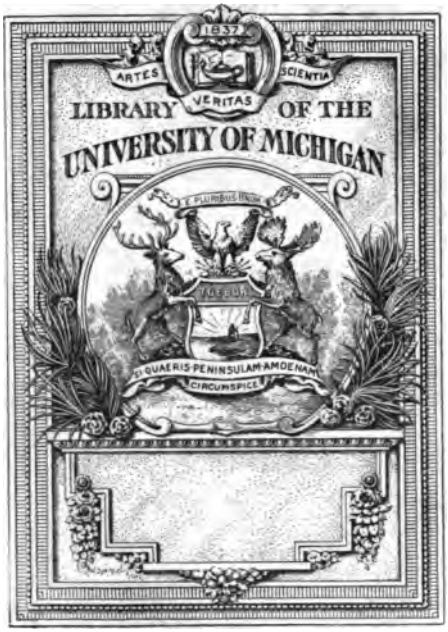
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 933,467


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

84E
A92

THÉATRE COMPLET

DE

ÉMILE AUGIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

1

F. AURIAU. — IMPRIMERIE DE L'IGNY.

B C

2111

THÉATRE COMPLET

DE

ÉMILE AUGIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

I

LA CIGUË

UN HOMME DE BIEN — L'AVENTURIÈRE — L'HABIT VERT

GABRIELLE — LE JOUEUR DE FLUTE

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—

1882

Droits de reproduction et de traduction réservés

SOUS L'INVOCATION

DE

MA MÈRE BIEN-AIMÉE

LA CIGUË

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, EN VERS

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Second Théâtre-Français, le 13 mai 1844, et reprise à la Comédie-Française.

LA MÉMOIRE VÉNÉRÉE DE MON GRAND-PÈRE

PIGAULT-LEBRUN

PERSONNAGES

CLINIAS (25 ans).
PARIS (de 40 à 45 ans).
CLÉON, (id.)
L'INTENDANT DE CLINIAS.
HIPPOLYTE (16 ans).

La scène est à Athènes, dans la maison de Clinias.

LA CIGUË

ACTE PREMIER.

Une chambre dans la maison de Clinias; meubles antiques; à la gauche du spectateur, une table chargée de flacons et de fruits.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLINIAS, CLÉON, PARIS, tous trois couchés sur des lits autour de la table.

PARIS, après un silence de quelques secondes.

Quoi! ne trouvons-nous rien à dire en nos cervelles,
Entre trois?

CLÉON.

Voulez-vous apprendre les nouvelles?
Périclés...

PARIS.

Périclès! A l'autre maintenant!

CLÉON.

A fait accroire au peuple...

PARIS.

O l'homme surprenant
Qui s'inquiète encor de la chose publique,
Et croit nous divertir par de la politique!

CLÉON.

Laisse-moi t'achever brièvement.....

PARIS.

Merci;
Je ne veux pas savoir ce qu'on fait hors d'ici.
Buvons à nos amours!

CLINIAS.

Toujours la même histoire!
D'amours, je n'en ai pas.

PARIS.

Eh bien, buvons pour boire.

CLINIAS.

Je n'ai pas soif.

PARIS.

Ni moi. Mais la belle raison!
La soif vient en buvant lorsque le vin est bon.
Et toi, Cléon, non plus? Oh! les joyeux convives!
Foin des fronts soucieux et des coupes oisives!
Je boirai donc tout seul.

Après avoir bu.

Généreuse liqueur!
Ton vin, ô Clinias, est bon comme ton cœur.

CLÉON.

Heureux qui peut en dire autant, et sans blasphème
Pour le vin qu'il déguste ou pour l'ami qu'il aime!

PARIS.

Certes! — nous possédons tous trois ce bonheur-là.
L'existence superbe et douce que voilà!

Comme, à l'écart des sots, et quoi qu'en ait l'envie,
De festins en festins s'écoule notre vie!
Pas de parents gênants; personne à ménager;
De l'or, et l'appétit qu'il faut pour le manger;
Une amitié sans fin et des amours sans suite...
Qu'avait donc à pleurer le bonhomme Héraclite?

CLINIAS.

C'est la centième fois que tu tiens ce propos,
Et je vais y répondre une fois en deux mots :
Cette existence douce et superbe m'ennuie;
Je la trouve assommante; et, pour changer de vie,
Je vais me tuer.

PARIS et CLÉON.

Hein?

CLINIAS.

C'est pour vous l'annoncer
Que ce matin chez moi je vous ai fait passer.

CLÉON.

Hélas! que dis-tu là?

CLINIAS.

Je dis que la ciguë
Donne une mort paisible et sans douleur aiguë,
Et que je veux la prendre après souper, ce soir.

CLÉON.

A ce fatal projet il faut au moins surseoir.

CLINIAS.

Fatal projet, pourquoi? La mort n'est effroyable
Que lorsqu'elle nous prend quelque bien regrettable;
Mais moi, pour qui la vie est un long bâillement,
J'ai raison de mourir et dois mourir gaîment.
Rien ne vaut un regret dans tout ce que je quitte.

PARIS.

Les dés, l'amour, la table ont pourtant leur mérite.

CLINIAS.

Je ne suis plus gourmand pour trop l'avoir été,
Et, pour avoir trop ri, je n'ai plus de gaîté.
Les dés ne comptent plus puisque, joueur inerte,
Je ne m'émeus pas plus du gain que de la perte.
Les femmes... c'est toujours cette difformité
De beauté sans esprit, ou d'esprit sans beauté.

PARIS.

Moi, je suis moins subtil. Quand une tête est belle,
Je ne m'informe pas du tout de sa cervelle,
Et je tiens celle-là quitte de tous bons mots
Dont l'œil est amoureux, amoureux le propos.

CLINIAS.

Je veux qu'à la beauté, moi, l'esprit soit en aide,
Et la sotte m'ennuie à l'égal de la laide.

CLÉON.

Si l'amour ne t'est rien, du moins est-il permis
De croire que tu tiens compte de tes amis?

CLINIAS.

Mes amis!... mais c'est vous, et vous ne m'aimez guère.
Je n'ai pas là-dessus de reproche à vous faire,
Et vous avez raison; car je n'ai pas, je croi,
Beaucoup plus d'amitié pour vous que vous pour moi.

PARIS.

Le mot est gracieux!

CLÉON.

Le sentiment fort tendre!

CLINIAS.

Par des dehors polis à quoi bon se surprendre?
Voici plus de six mois que j'aspire au moment
De vous dire à tous deux tout cru mon sentiment

Je le répète donc, nous ne nous aimons guères;
Et de fait qu'avons-nous de commun, hors nos verres?
Quelle fidélité nous sommes-nous fait voir?
Quel service rendu? confié quel espoir?
Vous vous croyez unis, ô débauchés candides,
Par des chansons à boire et des bouteilles vides!
Beaux liens, par Pollux! Apprenez en deux mots
Que l'amitié se fonde ailleurs qu'autour des pots.
Qui pense, après souper, à son voisin de table?

CLÉON.

Si notre compagnie est si désagréable,
Cherche d'autres amis, au lieu de te tuer.

CLINIAS.

Que des honnêtes gens je me fasse huer?
Vous savez comme moi quelle loi nous rassemble;
Car nous aurions mis fin à l'ennui d'être ensemble
Si nous n'avions senti, chacun de son côté,
Que nous sommes réduits à notre intimité,
Que du doigt par la ville aux enfants on nous montre,
Et que comme une peste on fuit notre rencontre.

PARIS.

Ne vas-tu pas mourir parce que des pédants,
Quand tu les saluais, t'auront fait voir les dents?

CLINIAS.

Non pas; mais ennuyé de moi comme des autres,
Sachant, hélas! par cœur mes bons mots et les vôtres,
Me trouvant si stupide au fond, que, sur ma foi,
Je ne connais que vous plus stupides que moi;
Ayant goûté de tout, et n'ayant plus au monde
Nul objet désirable où mon espoir se fonde;
Las du vice, et pourtant à ce point corrompu
Que je doute s'il est pire que la vertu,
Je m'en vais de la terre où plus rien ne m'amuse;
Et Minos voudra bien accepter pour excuse

Que j'étais dégoûté de l'homme, et curieux
D'aller voir de combien en diffèrent les dieux.

PARIS.

Imite-moi plutôt que mourir : à ton âge,
Je m'ennuyais aussi de mon libertinage :
Je bus obstinément, et bientôt j'éprouvai
Que l'ennui s'écoulait avec le vin cuvé.

CLINIAS.

S'abrutir ou mourir? c'est une même chose!
Nous prenons le remède à différente dose,
Chacun selon sa force; et, par même raison
Que tu prenais du vin, je prendrai du poison.

CLÉON.

Oui, mais n'as-tu le choix que d'un moyen extrême?
Ce qui te lasse, ami, me lasse tout de même.
Mais je ne me vais pas mettre à mort pour cela,
Ni non plus imiter l'éponge que voilà...
Je vais me marier.

CLINIAS.

C'est faire en homme sage;
Ta nature, en effet, te poussait au ménage :
C'est ton lot; tu naquis pour vivre chichement,
Et tes fils riront bien à ton enterrement.

CLÉON.

Pourquoi?

CLINIAS.

Le bien d'un ladre est une bonne prise.

CLÉON.

Hein? qu'entends tu?...

CLINIAS.

Je suis en humeur de franchise;

ai tout. J'entends que tu nous as fait voir
bauché fort sage à manger son avoir;
prenant part égale à nos réjouissances,
n ménageais une inégale aux dépenses;
enfin tu n'as pas la seule qualité
ste aux libertins, la générosité.
voulons tous les deux nous retirer du vice,
noi par lassitude, et toi par avarice;
ne pouvons donc pas prendre un même chemin,
ı sors par la mort comme toi par l'hymen.

CLÉON.

ırrais te répondre en d'autres circonstances;
l est plus pressant...

CLINIAS.

Ah! trêve aux remontrances :
; tout ce qu'on peut me dire en pareil cas,
ıs m'obligerez en ne le disant pas.

CLÉON.

! peut-on voir mourir un ami sans qu'on fasse
pour l'en empêcher? Toi-même, à notre place...

CLINIAS.

›irais sagement, et sans tant discourir,
;i vous vous tuez, c'est qu'il vous plaît mourir;
lant de votre gré dans la sombre demeure,
avez vos raisons pour avancer votre heure;
ıfin c'est une chose évidente de soi
ı doit permettre aux gens leur plaisir, quel qu'il soit.

PARIS.

meurs par gaîté, je n'ai plus rien à dire.

CLÉON.

un amusement qu'on ne peut t'interdire.

PARIS.

réfères la mort à nous? A ton souhait.

CLÉON.

Nous nous consolerons d'un ami qui nous hait.

CLINIAS.

Vous le prenez tous deux ainsi qu'il le faut prendre.
A ce peu d'embarras j'étais loin de m'attendre,
Je vous en remercie, et pour remercîment
Je vous compte laisser mon bien par testament.

CLÉON.

Généreuse amitié!

CLINIAS.

Pour ce que je vous donne?
Je n'ai pas de parents, et ne connais personne.
Une clause, d'ailleurs, que vous saurez bientôt,
Vous fera bien gagner à chacun votre lot;
Vous ne me devrez rien.

PARIS.

Quel homme!

CLINIAS.

Assez d'affaire.
Montrons-nous jusqu'au soir plus fous qu'à l'ordinaire!
Ma résolution m'a rendu ma gaîté;
Je me sens rajeuni : fêtons ma liberté!
Et toi, dieu sans mémoire, et qui veux qu'on oublie,
Bacchus, délivre-nous de la mélancolie,
Et fais, pour rappeler un jour de mon bon temps,
Que ces flacons soient pleins de rires éclatants!

PARIS et CLÉON.

A Bacchus!

CLINIAS.

Compagnons, une esclave d'Asie
Dont mon vieil intendant m'a donné fantaisie,

Et qu'il est ce matin parti pour m'acheter,
Va venir.

PARIS.

Par Vénus! nous allons la fêter!

CLINIAS.

Pour jouer de la lyre elle est, dit-on, unique.

CLÉON.

Boire est doux, mais plus doux est de boire en musique.

CLINIAS.

Elle a seize ans à peine; elle danse à ravir.

PARIS.

Le sort plus à souhait ne pouvait nous servir
La voici.

SCÈNE II.

LES MÊMES, L'INTENDANT, HIPPOLYTE.

L'INTENDANT.

Cher seigneur, l'esclave.

PARIS.

Qu'elle est belle!

CLÉON.

Admirable, en effet. — Combien te coûte-t-elle?

L'INTENDANT

Un talent.

CLÉON.

Un talent! c'est cher.

PARIS.

Tant de beauté
A trop haut prix d'argent peut-il être acheté?
Vois ces pieds si mignons, cette main si petite?
Comment la nommes-tu, Callimaque?

L'INTENDANT.

Hippolyte.

CLÉON.

Quel est son pays?

L'INTENDANT.

Chypre.

CLÉON.

Endroit deux fois divin
Qui produit Hippolyte et produit le bon vin!
Mais un talent, pourtant, qui vaut soixante mines...

PARIS.

Mais dis-moi quels cheveux plus noirs tu t'imagines!
Quels yeux plus languissants... s'ils n'étaient pas baissés!
Levez-les donc, la belle?

CLINIAS.

Allons, c'en est assez.
Remets-la, Callimaque, aux mains accoutumées.
Qu'on la pare de fleurs, de robes parfumées,
Et qu'on nous la ramène.

L'intendant sort avec Hippolyte

SCÈNE III.

PARIS, CLINIAS, CLÉON.

CLINIAS.

Eh bien, elle vous plaît?

PARIS.

On n'en peut inventer de plus belle à souhait.

CLINIAS.

Vous apprendrez sans peine alors sous quelle clause
De ma succession mon testament dispose :
C'est que vous lui ferez la cour concurremment,
Et que pour héritier j'écrirai son amant.

CLÉON.

Tu nous donnes pour juge une petite fille?

CLINIAS.

Il me plaît.

PARIS.

Une enfant qui sort de la coquille!
Une sotte!

CLINIAS.

Tout juste.

PARIS.

Et pour peu que mon né
Ne soit pas de son goût, me voilà ruiné?

CLINIAS.

Tu l'as dit.

CLÉON.

Je serai riche ou pauvre, à sa guise,
Pour un peu plus ou moins que j'ai de barbe grise?

CLINIAS.

Sans doute.

CLÉON.

C'est absurde, et nous aimons bien mieux
Que tu fasses toi-même un choix entre nous deux.

CLINIAS.

Je suivrai, s'il vous plaît, mon goût et non le vôtre.
N'ayant pas d'amitié pour l'un plus que pour l'autre,
Je serais à choisir dans un grand embarras,
Et j'en sors à ma gloire en ne choisissant pas.

PARIS.

Plutôt que nous remettre à ce fol arbitrage,
Fais un partage égal entre nous.

CLINIAS.

Un partage?
Que la chose aille avec cette simplicité?
Que vous ayez mon bien sans l'avoir acheté?
Non pas.

CLÉON.

Trouves-tu donc si peu de récompense
A faire des heureux? et la reconnaissance...

CLINIAS.

La vôtre est ambiguë, et, sans être exigeant,
Je n'en aurais pas là, je crois, pour mon argent.
Gardez-en pour ailleurs l'incertaine monnaie :
Moi, je veux être sûr du plaisir que je paie.

PARIS.

Quel plaisir est-ce donc que tenir en suspens?...

CLINIAS.

Celui, mes bons amis, de rire à vos dépens.
Car imaginez-vous rien de plus ridicule
Que de vieux écoliers rendus à la férule,
Forcés, quoi qu'ils en aient, et malgré leur dépit,
D'applaudir un tendron des sottises qu'il dit,
Et, pour en conquérir les faveurs disputées,
Ramenant au combat leurs grâces éreintées?

PARIS.

Et tu crois que je vais te servir de bouffon?

CLINIAS.

J'en suis sûr. Mais attends pour me connaître à fond.
Je me promets de vous un plus grave spectacle;
Je veux que, rencontrant l'un dans l'autre un obstacle,
Tous deux âpres au gain, sur la proie acharnés,
Dans de honteux débats vous soyez entraînés;
Qu'enfin cette amitié, qui semble inébranlable,
Tombe du premier choc ainsi qu'un mur de sable,
Et que vous demeuriez tous les deux ennemis
Du dernier compagnon qui vous était permis.

PARIS.

Que t'avons-nous donc fait?

CLÉON.

Oui, c'est une vengeance.

CLINIAS.

Tu l'as dit. Vous avez surpris mon innocence
Au seuil du bon chemin que déjà je suivais,
Et m'avez sans respect poussé dans le mauvais.
Grâce à vous, ma fierté native s'est flétrie;
Vous l'avez froidement tournée en raillerie,
Et mon honneur, tremblant sous votre cuisant fouet,
A force de se taire, est devenu muet!

Grâce à vous, la débauche, effroyable maîtresse
Qui vieillit promptement tous ceux qu'elle caresse,
Et ne les lâche plus quand elle les a pris,
Enveloppe mon cœur de ses mille replis,
Et sa séduction, par le dégoût suivie,
Me rend enfin la mort meilleure que la vie.
C'est pourquoi je me venge autant que je le puis.
Vous avez fait de moi le méchant que je suis;
Ne vous plaignez donc pas si, dans ma gratitude,
Je vous veux en mourant léguer la solitude.

PARIS.

Quel serpent avons-nous réchauffé dans nos seins!
Tu ne jouiras pas de tes méchants desseins;
Nous refusons ton legs... non pas qu'on se soucie
De ta haine impuissante et de ta prophétie,
Mais parce qu'il serait honteux de te devoir,
Après un mépris tel que tu nous l'as fait voir.

CLINIAS.

Refuses-tu, Cléon?

CLÉON.

Je serais sans excuse
De ne refuser pas, lorsque Paris refuse.

CLINIAS.

Peut-être verrez-vous la chose d'un autre œil
Quand vous aurez cuvé ce magnifique orgueil.
Mais ayez bien ceci présent à la mémoire,
Que ma succession ressemble à la victoire,
Qu'on ne la gagne pas sans combat hasardeux,
Et que, pour un combat, il faut être au moins deux.
C'est pourquoi l'un de vous, acceptant seul ma clause
N'aurait rien à prétendre au bien dont je dispose,
Et j'en aimerais mieux enrichir le public.
Cela dit, consultez entre vous.

Il sort.

SCÈNE IV.

CLÉON, PARIS.

PARIS.

Basilic!
Vipère! faux ami! mauvais cœur! vile engeance!
Je te méprise aussi! Voyez-vous l'insolence?
Vouloir nous abaisser au rôle d'histrions!

CLÉON.

Et ne pas s'en cacher, sûr que nous consentions!

PARIS.

Mais ses méchancetés tournent à notre gloire,
Et c'est le plus brillant endroit de notre histoire:
Je n'ai pas réfléchi!

CLÉON.

Je n'ai pas hésité!

PARIS.

L'honneur a parlé seul, et seul fut écouté.
C'est bien, Cléon! c'est beau! c'est grand et magnanime!
Mon amitié pour toi s'accroît de mon estime.

CLÉON.

Nous perdons un ami; mais sa perte nous sert
A nous rendre tous deux l'un à l'autre plus chers.

PARIS.

Resserrons donc ces nœuds que Clinias croit rompre,
Et montrons-lui des cœurs que rien ne peut corrompre.

CLÉON.

Ce sera dignement répondre à ses mépris.

PARIS.

Embrassons-nous, Cléon.

CLÉON.

Embrassons-nous, Paris.

PARIS.

Va, garde ton argent, Clinias; ta richesse
Ne pourrait nous donner un tel moment d'ivresse.

CLÉON.

Auprès du pur bonheur d'une belle action,
Que sont trois cents talents de ta succession?

PARIS.

Trois cents?

CLÉON.

Trois cents talents.

PARIS.

Le triple de mes dettes!

CLÉON.

Laisse à tes créanciers calculer ces sornettes.

PARIS.

Je ne me doutais pas de toute ma vertu.
Peste! trois cents talents!

CLÉON.

T'en repentirais-tu?

PARIS.

Fi donc, Cléon! — Et toi?

CLÉON.

Moi! que le ciel m'en garde!
C'est toi seul, cher ami, que ce refus hasarde;
Et que tes créanciers soient satisfaits ou non,

Ce n'est certes pas moi qu'ils mettront en prison.

PARIS.

Tiens, je n'y pensais plus.

CLÉON.

Bon! jamais tu n'y penses.
N'ont-ils pas obtenu contre toi deux sentences?

PARIS.

On le dit.

CLÉON.

Eh bien donc?

PARIS.

Eh bien?

CLÉON.

Si Clinias
Par ses conditions ne nous outrageait pas,
Tu sortirais d'affaire avec son héritage,
Tu serais libre!

PARIS.

Libre! oui; mais il nous outrage!

CLÉON.

Sans doute; car enfin c'est pour nous bafouer
Qu'il nous donne ce rôle amoureux à jouer...
Et l'amour, en effet, est grotesque à notre âge.

PARIS.

Nullement! Tu ferais très-bien ton personnage.
Ton œil est vif, ton air dégagé, sans apprêt,
Et ce n'est pas de toi que Clinias rirait.

CLÉON.

Ma foi! de toi non plus: jamais, qu'il m'en souvienne,
Je n'ai vu de fraîcheur comparable à la tienne.

Je ne sais, mais tu prends de l'âge sans vieillir.

PARIS.

Toi, plus heureux encor, tu sembles embellir.

CLÉON.

Mais alors, nous pourrions, sans être ridicules...

PARIS.

Sans doute ! ce n'est pas l'objet de mes scrupules.

CLÉON.

Eh quoi donc?

PARIS.

C'est qu'il semble assez ignoble et bas
De feindre pour de l'or un amour qu'on n'a pas.

CLÉON.

Ma foi! moi, j'aimerais volontiers Hippolyte;
Elle a l'œil noir.

PARIS.

Très-noir !... l'épaule d'Aphrodite !

CLÉON.

La main comme un enfant !

PARIS.

Le col fin, le bras rond.

CLÉON.

Une taille de nymphe !

PARIS.

Et le plus joli front!

CLÉON.

Quelle conquête, hélas! nous perdons!...

PARIS.

Quel dommage
Qu'à nous en abstenir la fierté nous engage!

CLÉON.

Peut-être, en pareil cas, des gens moins orgueilleux
Ne renonceraient pas si vite à de tels yeux...
Ils se diraient, peut-être avec quelque justesse,
Qu'il faut mettre en amour moins de délicatesse,
A l'objet de ses vœux courir par tout chemin,
A travers le devoir et le respect humain,
Franchir tout, fouler tout, et, pourvu qu'on arrive,
Ne pas s'inquiéter, quelque mal qui s'ensuive.

PARIS.

C'est aussi ma maxime, et pour des yeux moins doux
Je me suis fait jadis cent fois rouer de coups.

CLÉON.

Sur quoi ces raisonneurs te répondraient, sans doute,
Que, si tu t'es risqué jadis coûte que coûte,
Tu serais un grand fou lorsqu'il n'en coûte rien...

PARIS.

C'est vrai !

CLÉON.

Lorsque tu peux même y gagner du bien...

PARIS.

C'est vrai !

CLÉON.

Que refuser dans cette conjoncture,
Ce serait de l'honneur dépasser la mesure ;
Qu'en scrupules surtout la saine raison veut
Qu'on fuie également le trop et le trop peu.

PARIS.

Que, si l'un n'est pas beau, l'autre est une sottise.

CLÉON.

Que nous sommes des sots enfin...

Or çà donc, vous allez, puisque c'est convenu,
Vous disputer la fille avec mon revenu?

CLÉON.

Oui, mais je crains Paris; je sais comme il procède,
Et que, pour son amour, c'est son argent qui plaide.

PARIS.

Bon! pour cette éloquence il se sent enroué.

CLINIAS.

Il sera défendu de tenter Danaé.

CLÉON.

Comme il importe aussi de cacher à l'esclave
Qu'elle tient en ses mains un intérêt si grave,
De peur que la friponne, étant juge absolu,
N'aille prévariquer et taxer son élu...

PARIS.

Je promets le secret.

CLÉON.

Moi de même.

CLINIAS.

Silence!

Elle vient.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, HIPPOLYTE.

CLINIAS.

Quel effroi dans cette contenance!
As-tu peur des désirs qu'excitent tes appas?
Sois belle hardiment, ma fille, et ne crains pas

Apprenez, pour avoir votre pudeur à l'aise,
Qu'on ne veut vous contraindre à rien qui vous déplaîse.
Ainsi remettez-vous de vos craintes sur moi,
Et, pour l'heure, écoutez quel sera votre emploi.
Voici deux... jeunes gens, dont chacun s'imagine
Vaincre l'autre d'esprit comme de bonne mine;
Ils en ont fait gageure, et tous deux ont voulu
Que l'heureux vainqueur soit qui mieux vous aura plu.
Prêtez-leur donc l'oreille en toute complaisance.
D'ailleurs, comme il nous faut ce soir votre sentence,
Vous n'aurez pas longtemps à supporter leur cour;
Et l'ennui, si c'en est, ne durera qu'un jour.
Je vous laisse avec eux.

Il sort.

SCÈNE VII.

HIPPOLYTE, CLÉON, PARIS.

HIPPOLYTE.

Oh! le digne jeune homme!

CLÉON.

Pour sa délicatesse Athènes le renomme.

HIPPOLYTE.

Mon destin se relâche un peu de sa rigueur;
Car, pour avoir un maître, où le trouver meilleur?

PARIS.

Un maître à vous, madame, à vous dont le sourire,
Sur quiconque vous voit établit votre empire!
Si quelqu'un doit ici pleurer sa liberté,
Ce n'est pas vous...

CLÉON.

C'est moi, dans vos fers arrêté.

PARIS, à part.

Est-il fade !

CLÉON.

Croyez que votre servitude,
Laissant votre âme libre, est encor la moins rude,
Lorsque la mienne hélas !...

PARIS.

S'étendant sur mon cœur,
M'ôte jusqu'au pouvoir de haïr mon vainqueur.

CLÉON, à part.

Joli !

Haut.

Si mon étoile, une fois favorable,
Faisait tant, que mon cœur vous parût acceptable...

PARIS.

Si mon astre natal, une fois bienfaisant,
Me donnait de ne pas vous sembler déplaisant...

CLÉON.

Je voudrais entourer votre chère existence
De prodigalités et de magnificence...

PARIS.

Je vous entourerais de soins si délicats,
Que de m'avoir choisi vous ne gémiriez pas...

CLÉON.

Bijoux, fêtes, enfin tout ce qu'aime une femme,
Vous l'auriez...

PARIS.

Vous auriez tous les trésors de l'âme.

HIPPOLYTE, à part.

Quelle émulation ! Qu'ont-ils donc parié ?

PARIS.

Je vivrais pour vous seule, et, du monde oublié,
Je voudrais, dans un coin ignoré de la terre,
De nos belles amours dérober le mystère...

CLÉON.

Moins pasteur que Paris, je voudrais, au rebours,
A la barbe des gens étaler nos amours,
Les promener partout, triomphantes et folles...

PARIS.

Oh! tu fus de tout temps généreux en paroles.

CLÉON.

Quant à toi, j'en conviens, c'est la première fois
Que je t'entends louer le mystère et les bois.

PARIS.

Si vous vous confiez, madame, à sa promesse...

CLÉON.

Si vous croyez un mot de sa délicatesse...

PARIS.

Vous vous étonnerez de n'en voir sortir rien...

CLÉON.

Sachez que ce berger est le plus grand vaurien!

PARIS.

Ah! c'est ainsi?... Sachez que ce prodigue est l'homme
Le plus sage qui soit et le plus économe.

CLÉON.

Certe on ne me voit pas, comme toi, sans raison
De festins monstrueux encombrer ma maison...

PARIS.

Mais, lorsque par hasard j'en encombre la mienne,
Aux monstrueux festins tu prends ta part sans peine.

CLÉON.

ut ; mais du moins je ne reproche pas
mes compagnons je donne de repas.

PARIS.

ient eux plutôt qui t'en feraient reproche!
as dont jamais l'abondance n'approche;
ou cinq méchants plats en forme de brouet,
les arroser du vin de cabaret...

CLÉON.

op fort à la fin!

PARIS.

Si bien que ta cuisine
l'affreux séjour de déesse Famine!
rtions plus à jeun que nous n'étions venus.

CLÉON.

PARIS.

Fi! la colère est l'arme des vaincus;
moi plutôt, sans jeter feux et flammes,
éboulement de grosses épigrammes.

CLÉON.

ère est féconde...

PARIS.

Agite tes grelots.

CLÉON.

...

PARIS.

Sois libéral au moins de tes bons mots.

CLÉON.

ute, cher Paris...

PARIS.

Tu dois en être riche
Depuis un si long temps que tu t'en montres chiche.

CLÉON.

A tes dépens on peut rire aussi...

PARIS.

J'y consens,
Puisque tu ne peux rien faire qu'à mes dépens!
Allons, ris si tu peux...

CLÉON.

Ah! tu veux que je rie?
Sachez donc que ce flux de grosse raillerie
Lui vient de Clinias, et qu'il n'est pas confus
De lui prendre les mots dont il ne se sert plus,
Comme un valet galant la défroque du maître.
Voilà mon épigramme, à moi... J'ai ri!

PARIS, à part.

Le traître!

Haut.

Pour les pauvres toujours les riches sont voleurs!

CLÉON.

Celui-ci t'appartient... les autres sont meilleurs.

PARIS.

Si j'emprunte des mots, tu ne serais que sage
D'emprunter à quelqu'un de moins laid un visage.
Quels yeux! quel front! quel nez!

CLÉON.

Oui-dà, te crois-tu mieux!
Voyez cet Adonis! quel nez! quel front! quels yeux!...

PARIS.

Quoi qu'il en soit, Cléon, ménage tes injures.

CLÉON.

Est-ce qu'on peut jamais t'en dire de trop dures?

PARIS.

Sais-tu que mon défaut n'est pas d'être endurant?

CLÉON.

Sais-tu que ton courroux m'est fort indifférent?

PARIS.

Prends garde!

HIPPOLYTE, à part.

Allons chercher quelqu'un qui les sépare.

Elle sort.

PARIS.

Sac d'écus!

CLÉON.

Sac à vin!

PARIS.

Vieux ladre! vieil avare!

CLÉON.

Vieil ivrogne!

PARIS.

Silence! ou je te romps les os.

CLÉON.

Va, je ne te crains pas, j'ai bon bras!...

PARIS.

Et bon dos!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CLINIAS.

CLINIAS.

Battez-vous sur la proie! arrachez-vous la somme!
Bien : raffermissez-moi dans le mépris de l'homme.

TOUS DEUX, à part.

Clinias!

CLÉON.

Tu me vois...

CLINIAS.

Je te vois interdit
D'accomplir aussitôt ce que j'avais prédit.
Continuez, allons!

CLÉON.

Tu nous fais injustice
De nous croire tournés vers un but d'avarice.

CLINIAS.

Et qui vous a poussés dans cet emportement,
Si ce n'est l'intérêt?

PARIS.

Qui? l'amour.

CLINIAS.

Ah! vraiment?

CLÉON.

Oui, l'amour! Hippolyte est charmante, et je l'aime.

PARIS.

Nous l'aimons.

CLINIAS.

Et de là cette fureur extrême?

PARIS.

Sans doute.

CLINIAS.

Le détour n'est pas trop maladroit,
Mais ce n'est pas à vous de vous moquer de moi.

CLÉON.

Nous ne nous moquons pas...

PARIS.

L'esclave est adorable:
Si donc nous l'adorons, qu'est-ce là d'incroyable?

CLINIAS.

Voilà qui va fort bien... un libertin blasé,
D'un véritable amour se prétend embrasé!

CLÉON.

Libertin... justement : l'habitude du vice
Nous livre sans défense aux yeux d'une novice;
Fais donc attention, mon cher, que jusqu'ici
La courtisane fut notre unique souci,
Et que nous ne savons par nulle expérience
De quelles voluptés est pleine l'innocence!

CLINIAS.

C'est vrai, pourtant!

PARIS.

Qu'un front où brille la candeur,
Et qu'un maintien confus promettent de bonheur,
Et sont forts à troubler, par leurs grâces tremblantes,
Un homme habitué chez les femmes galantes!

CLINIAS.

Vous parlez de bon sens, vraiment, et vos discours

Me persuaderaient presque de vos amours.
Quoi! de vos cœurs éteints une simple mortelle
A pu faire jaillir encore une étincelle!
Bienheureux garnements en qui tout n'est pas mort,
Vous valez mieux que moi, vous pouvez vivre encor!

PARIS.

Et même assez longtemps.

CLINIAS.

Quelle étrange puissance
Est-ce donc que les Dieux mettent dans l'innocence?

PARIS.

Les Dieux te le diront, mon cher, c'est leur secret.

CLÉON.

Les Dieux n'y sont pour rien; Hippolyte a tout fait.

CLINIAS.

Vous transformer ainsi? quelle magicienne!
Il faut que je la voie et que je l'entretienne;
Et si ce beau portrait par vous n'est pas flatté,
Je lui veux faire un don ..

CLÉON.

Lequel?

CLINIAS.

La liberté!

CLÉON.

L'affranchir? — ô Plutus! voyez comme il gaspille!
Une fille si chère!

PARIS.

Une si belle fille!

CLÉON.

C'est un talent de moins dans ta succession.

PARIS.

Il veut faire en sa vie une belle action.

CLINIAS.

Moi? — Celle qui vous a tous deux séduits doit être
Une femme pour tous dangereuse à connaître.
Je la veux affranchir pour que sur mes neveux
Elle exerce à son gré le charme de ses yeux;
Que, loin de leur foyer domestique, elle entraîne
Tous les fils de famille à sa voix de sirène,
Et pousse incessamment mes chers concitoyens
A perdre leur santé, leur repos et leurs biens...
Je l'affranchis, enfin, parce qu'elle est funeste,
Et que, si je pouvais, j'affranchirais la peste.
A l'œuvre donc! — Cherchons l'esclave, et de ce pas
La courons affranchir devant les magistrats.
Venez!

CLÉON.

Tu peux sans nous gaspiller ta fortune;
Quant à moi, je ne sors jamais qu'au clair de lune.

CLINIAS.

Ah!

PARIS.

S'il n'est pas midi, certe il n'en est pas loin,
Et le soleil et moi ne nous fréquentons point.

CLINIAS.

Vous craignez de gâter votre teint, j'imagine?
Pour moi, qui ne veux pas séduire Proserpine,
Je m'en vais bravement m'exposer au grand jour.
Adieu! fraternisez jusques à mon retour.

Il sort.

SCÈNE IX.

CLÉON, PARIS.

PARIS.

Il nous nargue, Cléon. Consens-tu qu'il nous croie
Ennemis par son fait et qu'il en ait la joie?

CLÉON.

Nous ennemis, Paris? pour quelques mots!... fi donc!
On m'a souvent drapé de bien autre façon!

PARIS.

D'ailleurs je n'ai parlé que par plaisanterie
De ta lésine.

CLÉON.

Et moi, de ton ivrognerie.

PARIS.

Je n'en crois pas un mot dans le fond.

CLÉON.

Moi non plus.

PARIS.

Certes de ton argent tu ne fais pas abus;
Mais dans l'occasion tu montres ta largesse.

CLÉON.

Tu bois souvent sans soif, mais point jusqu'à l'ivresse.

PARIS.

Je veux louer partout ta générosité.

CLÉON.

Je ne douterai plus de ta sobriété.

PARIS.

Que rien donc n'interrompe une amitié si belle.

CLÉON.

Oublions la discorde...

PARIS.

Et de notre querelle
Viens noyer la mémoire au cabaret du coin.

CLÉON.

Mais... je n'ai pas ma bourse...

PARIS.

Il n'en est pas besoin,
Je paîrai.

CLÉON.

Non... je suis honteux...

PARIS.

Viens sans vergogne!

A part.

Voilà de mon vilain!

CLÉON, à part.

Voilà de mon ivrogne!

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

HIPPOLYTE, CLINIAS.

CLINIAS.

Non, de grâce, parlons d'autre chose.

HIPPOLYTE.

Eh! seigneur,
De quoi puis-je parler, sinon de mon bonheur?

CLINIAS.

Je ne mérite pas...

HIPPOLYTE.

Que je vous remercie?
Vous m'entendrez pourtant, malgré la modestie.

CLINIAS.

C'est trop...

HIPPOLYTE.

Résignez-vous, ne pouvant l'empêcher.
De mon bonheur faut-il que je m'aille cacher!

CLINIAS, à part.

Tant de reconnaissance à la fin m'embarrasse.

HIPPOLYTE.

Comme selon nos cœurs tout prend une autre face!
Ce palais, qui m'avait paru triste à l'abord,
Est charmant à présent que j'ai changé de sort;
Et depuis que je peux rentrer dans ma patrie,
Il semble que le ciel d'Athènes me sourie.

CLINIAS, à part.

Elle ne paraît pas trop sotte en vérité!

Haut.

Quel emploi ferez-vous de votre liberté?

HIPPOLYTE.

Je partirai demain pour Chypre.

CLINIAS.

Quoi! si vite?

HIPPOLYTE.

Ma mère pleure.

CLINIAS.

Oui-dà! votre mère, Hippolyte?
N'est-il pas là-dessous quelque gentil amant
Qu'il ne vous fâche pas de revoir promptement?

HIPPOLYTE.

Non, seigneur.

CLINIAS.

Sur ce point les filles sont discrètes;
Mais Chypre est, je le sais, un pays d'amourettes...

HIPPOLYTE.

Alors vous en savez plus que moi.

CLINIAS.

Bon! tant mieux!

Tant mieux pour mes amis qu'ont enflammés vos yeux.

HIPPOLYTE.

Vous vous moquez de moi?

CLINIAS.

Jamais je n'en impose;
Ils m'ont, chacun à part, recommandé leur cause :
Et je dois vous prier, pour suivre ma leçon,
De voir toute la grâce et tout l'esprit qu'ils ont.

HIPPOLYTE.

C'est tout vu.

CLINIAS.

Quel coup d'œil! Eh bien, que vous en semble?

HIPPOLYTE.

Mais ce sont vos amis, cher seigneur, et je tremble...

CLINIAS.

Parlez d'eux comme si je ne les aimais pas.

HIPPOLYTE.

Pour être franche, alors je les trouve un peu...

CLINIAS.

Fats?

HIPPOLYTE.

Non, ce n'est pas le point.

CLINIAS.

Et quoi donc? malhonnêtes?

HIPPOLYTE.

Non, je les trouve un peu... Comment dire?

CLINIAS.

Un peu bêtes?

HIPPOLYTE.

Non, le terme est trop dur, seigneur; tout leur défaut
Est de ne pas avoir autant d'esprit qu'il faut
Pour en avoir assez; et c'est vraiment dommage :
Car s'ils en avaient plus, ils en feraient usage;
Et ce que l'on regrette en leurs menus propos
N'est pas le bon vouloir de dire de bons mots.

CLINIAS.

Fort bien! et leur visage?

HIPPOLYTE.

En exacte justice,
Il leur a déjà fait, je crois, trop de service
Pour que l'on soit surpris de ce qu'il est usé.

CLINIAS, à part.

Ces imbéciles-là ne m'ont pas abusé.
L'agréable maîtresse!

Haut.

Ainsi, cette gageure?

HIPPOLYTE.

Ils sont tous deux égaux d'esprit et de tournure.

CLINIAS.

A ces deux malheureux je vais donc annoncer
Qu'à l'espoir de vous plaire il leur faut renoncer?

HIPPOLYTE.

Absolument.

CLINIAS.

Le coup leur en sera bien rude.

HIPPOLYTE.

Bon! de tels compliments n'ont-ils pas l'habitude?

CLINIAS.

Ils en ont essuyé sans être plus confus;

Mais comme assurément la douleur d'un refus
Se mesure aux attraits de celle qui le donne,
Ils n'en ont pu subir un si dur de personne!

HIPPOLYTE.

Seigneur!

CLINIAS.

Non, tant de grâce et d'aimable gaîté
Jamais ne s'est vu joint avec tant de beauté;
On ne sait plus par où vous charmez, et l'on doute
Si c'est par ce qu'on voit ou par ce qu'on écoute.

HIPPOLYTE.

Seigneur!

CLINIAS, à part.

J'étais bien fou de chercher autre part
De quoi me divertir avant le grand départ!
Mieux que mes deux marauds cette belle rieuse
Adoucira mon heure et la fera joyeuse...
Et qui sait? si j'en crois son œil vif et mutin,
Je pourrai vivre encor jusqu'à demain matin!

HIPPOLYTE.

Vous méditez, seigneur?

CLINIAS.

Sur un sujet très-grave:
Je regrette le temps où vous étiez esclave.

HIPPOLYTE.

Ah! seigneur, d'un bienfait doit-on se repentir?

CLINIAS.

Peste soit du bienfait qui vous laisse partir!
Que n'ai-je encor le droit, ce droit qu'à la légère
J'ai quitté, de vous voir toujours ma prisonnière!
Ah! que s'il était temps, vous n'emporteriez pas
Loin de mon cœur charmé tant d'esprit et d'appas!

HIPPOLYTE.

Vous vous calomniez par trop de flatterie.

CLINIAS.

Non; que je sois pendu si c'est galanterie!
Je voudrais vous pouvoir retenir en ces lieux,
Car, — écoutez-moi bien, je suis très-sérieux : —
Je vous aime!

HIPPOLYTE.

Aussi vous? C'est donc que *je vous aime*!
Est pour les Athéniens le compliment suprême?
On rencontre une femme, et, pour louer ses yeux,
On n'a d'autres moyens que s'en dire amoureux?
A Chypre, mon pays, jamais on n'exagère,
Et nous aimons surtout un compliment sincère.

CLINIAS.

Parlons donc franchement; je l'aime mieux aussi,
Et suis las de jouer à l'amoureux transi.
Je vous avoûrai donc, et d'un cœur véritable,
Que, sans vous aimer fort, je vous vois fort aimable;
Et si vous me rendiez un peu ce sentiment,
Jamais vous n'auriez eu de plus commode amant.

HIPPOLYTE, à part.

Qu'entends-je?

CLINIAS.

Je suis fait peut-être de manière
A n'avoir pas besoin d'être riche pour plaire,
Et je suis cependant plus riche et généreux
Que ne le fut jamais un barbon amoureux.
Mes palais, mes trésors seront votre partage;
Et si, par un hasard, je mourais avant l'âge,
Quelque legs opulent, splendide souvenir,
Vous ferait à jamais un tranquille avenir.

D'ici là, le plaisir, sans quoi tout est chimère,
Embellirait vos jours...

HIPPOLYTE.

Où donc es-tu, ma mère?

CLINIAS.

Votre mère est trop loin pour en apprendre rien.

HIPPOLYTE.

Oui, je vois que je suis bien seule et sans soutien.
Allez, seigneur, allez, poursuivez votre offense,
Sûr que personne ici ne prendra ma défense.

CLINIAS, à part.

Hein?

HIPPOLYTE.

Hélas! si quelqu'un eût osé m'outrager,
C'est sur vous que j'aurais compté pour me venger.
De revoir mon pays vous devant l'assurance,
Je croyais simplement, dans ma reconnaissance,
Que vous m'accorderiez votre protection,
Pour honorer en moi votre bonne action.

CLINIAS, à part.

Me serais-je trompé?

HIPPOLYTE.

Jusqu'où va cet outrage!
Vous m'insultez malgré ma faiblesse et mon âge,
Vous m'insultez malgré ces liens, chers à tous,
La sainte parenté du bienfait entre nous;
Enfin, honte plus grande, impiété plus haute!
Vous m'insultez chez vous, moi libre, moi votre hôte.

CLINIAS.

Assez; épargnez-moi, car mon front a rougi.
Oui, j'ai stupidement et lâchement agi:

J'aurais dû voir combien vous différez des autres,
Et sur leurs sentiments ne pas juger les vôtres.
Mais un cœur qu'ont changé les penchants dissolus,
Rencontrant la pudeur, ne la reconnaît plus;
Et c'est le châtiment terrible qu'il s'apprête,
De n'être plus jamais touché par rien d'honnête!
Votre mépris m'est dû pour ma brutalité;
Mais si j'ai par hasard de vous bien mérité,
Soyez compatissante, et, je vous en conjure,
Payez-moi le bienfait par l'oubli de l'injure.
Pourrez-vous l'oublier, dites?

HIPPOLYTE.

C'est déjà fait!
Je ne me souviens plus, seigneur, que du bienfait.

CLINIAS.

Merci; mais maintenant fuyez cette tanière
Indigne d'abriter une vertu si fière...
Cléon!... laissez-nous seuls; mais ne quittez ces lieux
Qu'après avoir reçu mes suprêmes adieux.

Hippolyte sort à l'instant que Cléon entre.

SCÈNE II.

CLINIAS, CLÉON.

CLÉON.

Hippolyte me fuit? Ses faveurs indécises
Ne sont...

CLINIAS.

Ecoute bien: si jamais tu t'avises
De lui dire un seul mot contre l'honnêteté,
Ou de lever sur elle un regard effronté,

Tu sauras de quel poids peut être ma colère.

CLÉON.

Hein? Tu ne veux donc plus que je tâche à lui plaire?

CLINIAS.

Non.

CLÉON.

Quel est ce caprice? Encore expliquons-nous.

CLINIAS.

Tu ne mérites pas de toucher ses genoux.

Paris entre et reste au fond.

CLÉON.

Vertueuse à ce point? Mais pour ton héritage
Nous laisses-tu toujours pendre à son arbitrage?

CLINIAS.

Ce qu'elle ordonnera sera bien ordonné.

CLÉON, à part.

Frappons donc les grands coups, ou je suis ruiné.

Haut.

S'il est vrai qu'Hippolyte est si digne d'estime,
Je la voudrais avoir pour femme légitime.

PARIS, s'avançant.

Ah! triple fourbe!

CLÉON.

En quoi!

PARIS.

Tu la veux épouser
Pour qu'elle ait intérêt à te favoriser.

CLÉON.

Cette imputation, mon cher ne m'atteint guère.

CLINIAS.

Pardon, elle t'atteint pleinement, au contraire.

CLÉON.

Ai-je donc fait, pour être en butte à ce soupçon,
Comme ce cher Paris, vœu de mourir garçon?
Après un pareil vœu, s'il changeait de pensée,
Il serait convaincu d'une âme intéressée...
Mais moi!...

PARIS.

Va! ne crains rien de ma rivalité.
Pour m'enrichir un peu, vendre ma liberté!
J'aurais honte!

CLÉON.

Pas moi! le célibat m'ennuie;
Il convient à vingt ans quand tout rit dans la vie;
Mais lorsque l'âge, auquel le cœur même est soumis,
A refroidi nos goûts, dispersé nos amis,
Alors le célibat, morne, désert et rude,
N'est plus la liberté, mais bien la solitude.

CLINIAS.

Hélas!

CLÉON.

Chaque saison apporte ses besoins,
Et l'homme qui toujours conserve mêmes soins,
Et s'obstine, malgré les progrès de son âge,
Dans sa jeune habitude et son libertinage,
Ressemble, vieux garçon, à ce fol entêté
Qui grelotte en hiver dans son manteau d'été.
Je veux me marier pour fuir cette détresse,
Et n'en suis pas honteux du tout, je le confesse.
Je rencontre une fille, où je trouve tracé
Le portrait idéal si longtemps caressé,
Belle, de douce humeur, d'une vertu farouche;
Vite je la destine à l'honneur de ma couche;
Et quoi qu'elle ait d'argent avec tous ses appas,
Je prends le tout ensemble, et je n'en rougis pas.

CLINIAS.

Peut-être as-tu raison.

CLÉON.

Oui, l'hymen est l'asile
Des honnêtes amours et du bonheur tranquille.

PARIS.

Là là, je vais pleurer.

CLINIAS.

Tant pis pour toi, moqueur,
Si son discours n'a rien remué dans ton cœur.
Je t'avais mal jugé, Cléon; ton âme est bonne :
Pardonne mon erreur.

CLÉON.

Hélas ! je la pardonne.

CLINIAS.

Va trouver Hippolyte et lui donne ta foi.
Elle est mal prévenue encore contre toi;
Mais elle reviendra d'un jugement sévère
Quand tu lui parleras comme tu viens de faire.

PARIS.

Autant vaut sur-le-champ nommer Cléon vainqueur !
Le moyen que je lutte avec un épouseur ?

CLÉON.

Comment donc ? n'est-tu pas si joli, qu'Hippolyte
Entre mon hyménée et ton amour n'hésite ?

PARIS.

Tu triomphes, Cléon; mais tu t'y prends trop tôt,
Car je puis épouser comme toi, s'il le faut.
J'aime assez Hippolyte, et suis assez peu sage
Pour la disputer même au prix d'un mariage.

CLINIAS.

Pour t'enrichir un peu, vendre ta liberté !

PARIS.

C'est la femme que j'aime avec avidité,
Non l'argent. Il n'est pas de liberté qui tienne :
Comme épouse ou maîtresse, il faut qu'elle soit mienne.
A part.
Mais Cléon le paîra de m'avoir embâté
D'un amour légitime à perpétuité.

CLINIAS.

As-tu bien réfléchi ?

PARIS.

J'épouse à l'aveuglette ;
Et qu'Hippolyte soit honnête ou malhonnête,
Elle est belle, et vaut bien, pour ne la perdre pas,
Que l'on coure le sort du triste Ménélas...
Enfin, pour parler net, ma vie en peut dépendre,
Et tu me permettras au moins de la défendre.

CLINIAS.

Eh bien, soit, disputez sa main, si toutefois
Hippolyte entre vous consent à faire un choix.
Mais, puisque vous l'aimez d'une amour si profonde,
Son époux aura plus que tout l'argent du monde ?

PARIS et CLÉON.

Oh ! certes !

CLINIAS.

Je veux donc, par un arrangement,
Du vaincu, si je puis, adoucir le tourment.

CLÉON, à part.

Qu'est-ce à dire ?

CLINIAS.

Je veux que tout mon héritage

De l'amant évincé devienne le partage :
Ce sera, je le sais, dans un pareil malheur,
Un faible contre-poids à sa juste douleur.

PARIS, à part.

Se moque-t-il de nous?

CLINIAS.

Vous m'approuvez sans doute?

PARIS.

C'est charmant !

CLÉON

C'est parfait !

PARIS, à part.

Voilà qui me déroute!

CLINIAS.

Je vais vous envoyer Hippolyte.

CLÉON.

Très-bien.

Clinias sort.

SCÈNE III.

CLÉON, PARIS.

PARIS, à part.

Voilà qui tourne mal.

CLÉON, à part.

Voilà qui ne vaut rien.

PARIS, à part, regardant Cléon de côté.

Ce Cléon est si gros, si laid, que la pécore

Voudra me rendre heureux à toute force !

CLÉON, de même.

Encore
Si ce pauvre Paris était moins délabré !
Mais l'apparence, hélas ! qu'il me soit préféré !

PARIS, à part.

Que ne puis-je un instant endosser sa tournure,
Et lui prêter un peu de ma désinvolture !

CLÉON, de même.

Pourquoi suis-je, ou pourquoi n'est-il pas bien tourné ?
Qne n'ai-je ce profil d'amant infortuné !

PARIS, haut.

Tiens, Cléon, franchement, tu me fais de la peine,
Et la facilité du triomphe me gêne.

CLÉON.

Ah ! bah !

PARIS.

Oui, je te veux donner quelques avis
Que tu te trouveras fort bien d'avoir suivis.
Des femmes n'ayant pas comme moi l'habitude...

CLÉON.

Quoique sur un tel point j'aie un peu moins d'étude,
Je pourrai te payer ton conseil par le mien.

PARIS.

Et d'abord tu n'as pas de grâce en ton maintien.
Imite, si tu peux, cette démarche molle;
Laisse languissamment tomber chaque parole;
Vois comme en regardant je sais cligner des yeux :
Voilà ce qu'on appelle un homme gracieux !

CLÉON.

Marche les reins cambrés, la tête droite; en somme
Imite-moi : voilà ce qu'on appelle un homme !

Épargne-toi surtout ces clins d'yeux impudents...

PARIS.

Évite de sourire à cause de tes dents.

CLÉON.

A cause de ton nez, pauvre garçon, évite
D'être vu de profil.

PARIS.

Chut! j'entends Hippolyte.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CLINIAS, HIPPOLYTE.

CLINIAS, en entrant, à Hippolyte.

Écoutez-les du moins; ils vous aiment!

HIPPOLYTE.

Vraiment?

CLINIAS, à Cléon et à Paris.

Voici le juge, amis; plaidez éloquemment;
Vous avez en vos mains toute votre existence.

CLÉON.

Merci, mais... laisse-nous... tu conçois... ta présence...

CLINIAS.

Vous gêne? Soit, je sors.

A part.

Elle a les yeux trop beaux
Pour choisir un époux entre ces deux marauds.

Il sort.

SCÈNE V.

CLÉON, HIPPOLYTE, PARIS.

CLÉON.

Daignerez-vous, madame, excuser ma demande?
Mon mérite est petit et mon audace grande,
Je le sais; et je tremble avec un tel rival
Que mon ambition ne réussisse mal.

HIPPOLYTE.

Vous lui rendez justice un peu tard, ce me semble.

PARIS, à part.

Justice? je lui plais!

Haut.

C'est plutôt moi qui tremble,
Quand je vois son mérite, et le peu que je vaux!

HIPPOLYTE.

Touchante modestie et rare entre rivaux!

CLÉON.

Ah! c'est que je me vois comme je suis!

HIPPOLYTE, à part.

Pauvre homme!

PARIS.

Plains-toi donc! ton visage est rond comme une pomme,
Lorsque le mien, hélas! tristement allongé,
Pourrait servir d'enseigne à tous les maux que j'ai.

HIPPOLYTE.

Et quel mal avez-vous?

PARIS.

Un mal peu poétique :
Mon médecin prétend que je suis hydropique.

CLÉON.

Ton médecin me semble un âne à triple bât :
Hydropique jamais eut-il ventre si plat?
Va, va, je te promets une vieillesse allègre.

PARIS, piteusement.

Les femmes, en effet, me trouvent un peu maigre.

CLÉON.

Cette maigreur est leste, et ne te messied point.
Que je la troquerais contre mon embonpoint!

PARIS.

Es-tu fou, cher Cléon? un peu de corpulence
Commande le respect, prouvant la tempérance;
Et quand je vois passer un homme au teint fleuri,
Voilà, dis-je aussitôt, un excellent mari,
Un mari qui fera le bonheur de sa femme;
Car la santé du corps marque celle de l'âme :
La vertu seule est grasse, et les mauvais sujets
Ont beau manger et boire, ils n'engraissent jamais.

HIPPOLYTE.

Vous ne vous flattez pas.

PARIS.

Jamais je ne déguise...
Ar ·i, pour m'achever de peindre avec franchise,
J is taquin, grondeur sans trop savoir pourquoi;
noureux à l'excès de dominer chez moi;
Du reste, tracassier comme une vieille femme...
Ajoutez que je fais parfois des vers, madame.
Le portrait n'est pas beau, mais quoi! j'ai le désir
Que vous me connaissiez avant de me choisir.

HIPPOLYTE.

:licatesse est pleine de prudence ;
e s'est émue un peu trop à l'avance,
ınger est loin dont vous me préservez

CLÉON, à part.

› suis perdu !

PARIS, à part.

Bon ! nous sommes sauvés !

CLÉON.

chise me touche, ami, je veux la suivre.
ns masque à vos yeux il faut que je me livre,
ɜ ; et je dirai, la rougeur sur le front,
r tempérament je suis un peu poltron.

HIPPOLYTE.

e l'avoûriez pas, s'il était vrai.

PARIS, à part.

Le traître !

CLÉON.

ne aversion dont je ne suis pas maître :
ıs les coups, le sang me fait du mal à voir,
› saigne pas du nez sans m'émouvoir.

HIPPOLYTE.

ɪeigneur...

PARIS.

Non, madame ; il raille à sa manière :
ne facétie aux braves familière.

HIPPOLYTE.

le prendre ainsi.

PARIS.

Pouvez-vous supposer
›s justes dédains il aille s'exposer,

Lui qui disait tantôt à qui voulait l'entendre
Que si vous l'évinciez, il s'en irait se pendre?

CLÉON.

Moi, me pendre!

HIPPOLYTE.

Il serait fâcheux, sans contredit
Qu'un homme si prospère en santé se pendît,
Et j'en aurais pour moi de la douleur dans l'âme.

CLÉON, à part.

Ma figure lui plaît!

Haut.

Rassurez-vous, madame :
Quoi que vous décidiez de mon sort, je promets
De ne me pendre pas... je ne me pends jamais!
C'est bien plutôt Paris, dont l'ardente nature
Dans la joie ou le deuil n'a jamais de mesure,
Qui, si vous l'évinciez, serait homme à mourir.

PARIS.

Je souffrirais beaucoup, mais quoi! je sais souffrir.

CLÉON.

Tu mourrais! je connais ton cœur mieux que toi-même.
Et moi, j'aurais tué le seul ami que j'aime!
Madame, épargnez-moi ce remords éternel;
Sauvez, sauvez Paris d'un désespoir mortel.

HIPPOLYTE.

Mon embarras est grand, seigneur, car je suis bonne,
Et ne voudrais causer le trépas de personne.

CLÉON.

Viens-t'en, Paris; laissons madame réfléchir.

PARIS, à part.

Un instant, je suis pris si je ne sais gauchir.

Haut.

Si quelqu'un doit mourir pour vous avoir servie,
Que ce soit moi plutôt : je suis soûl de la vie;
Et quand même j'aurais l'honneur de votre hymen,
Je sens qu'il en faudrait finir quelque matin.
Eh bien, l'occasion par le sort m'est fournie
De mourir dès ce soir en bonne compagnie.
Chacun est satisfait par cet arrangement :
Cléon vivra; pour moi, j'en mourrai plus gaîment,
Et Clinias sera très-charmé que son ombre
Trouve avec qui parler dans le royaume sombre.

HIPPOLYTE.

Clinias ! Qu'est-ce à dire?

PARIS.

Êtes-vous sans savoir
Qu'il va s'empoisonner?

HIPPOLYTE.

S'empoisonner !

PARIS.

Ce soir.

HIPPOLYTE.

Vous raillez ?

PARIS.

Nullement. Viens, Cléon.

HIPPOLYTE, les arrêtant.

Tout à l'heure !

A Cléon.

Est-il vrai, dites-moi?...

CLÉON.

Quoi? que Clinias meure?
Très-vrai; mais qu'à ce jeu Paris veuille jouer,
Non; il vivrait mille ans plutôt que se tuer.

HIPPOLYTE.

Quoi, si jeune! si bon! quel désespoir le pousse?

PARIS.

L'ennui, car autrement sa vie est assez douce.

CLÉON.

Ce qu'il désire, il peut l'avoir avec son bien;
Mais c'est son grand malheur qu'il ne désire rien.

HIPPOLYTE.

Le voici: pas un mot.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, CLINIAS.

CLINIAS.

L'heure avance, madame,
Et je venais savoir vers qui penche votre âme.

HIPPOLYTE.

Puis-je avouer, seigneur, en présence des gens,
La haine ou l'amitié que pour eux je ressens?
Mépriser l'un, choisir l'autre en face, serait-ce
Observer la pudeur avec la politesse?

PARIS.

Nous sortons.

Cléon et Paris font quelques pas vers la porte. Cléon revient lestement vers Hippolyte.

CLÉON, bas à Hippolyte.

Songez bien que je suis un poltron.
Prenez Paris.

PARIS, arrachant Cléon d'auprès d'Hippolyte.

Je suis taquin, prenez Cléon.

CLÉON, même jeu.

J'ai mille autres défauts.

PARIS, même jeu.

Demain vous seriez veuve.

CLÉON, même jeu.

N'en croyez pas un mot, et faites-en l'épreuve :
Comment à votre amour préférer le trépas?

Paris emmène Cléon.

HIPPOLYTE, à part.

Si Clinias aimait, il ne mourrait donc pas?

SCÈNE VII.

HIPPOLYTE, CLINIAS.

CLINIAS.

Eh bien, qu'en dites-vous?

HIPPOLYTE, après une hésitation.

Ce sont des cœurs honnêtes
Qui méritent tous deux l'état que vous en faites.
Je ne sais qui choisir. Que me conseillez-vous?

CLINIAS.

Je suis charmé qu'entre eux vous preniez un époux.

HIPPOLYTE.

C'est d'après vos avis.

CLINIAS.

Je craignais, à vrai dire,

Qu'il ne vous en coûtât un peu plus d'y souscrire,
Tant vous m'aviez pour eux montré d'éloignement

HIPPOLYTE.

Leurs discours m'ont gagnée à votre sentiment.

CLINIAS.

J'en suis ravi.

HIPPOLYTE.

Seigneur, je le crois.

CLINIAS.

Mais, madame,
Lequel d'entre eux?...

HIPPOLYTE.

Paris rendra, je crois, sa femme
Heureuse.

CLINIAS.

Quoi! Paris, un pareil libertin!
Y songez-vous? Un cœur depuis vingt ans éteint?
Cet oubli de lui-même est fait pour me surprendre,
Que, sachant ce qu'il est, il ose à vous prétendre.

HIPPOLYTE.

S'il m'aime!

CLINIAS.

S'il vous aime, il doit se souvenir
Que son passé présage un méchant avenir,
Et, pour votre bonheur surmontant son envie
A de plus dignes mains confier votre vie.

HIPPOLYTE.

S'il déteste le vice, et, certain d'en guérir...

CLINIAS.

Il n'en guérira pas, car il n'ose mourir;

Et la mort seulement, au point où nous en sommes,
De cette infection purge le cœur des hommes.
Enfin, si j'ai toujours quelque crédit sur vous,
Ce n'est pas ce bandit qui sera votre époux.

HIPPOLYTE.

Cléon vaudrait-il mieux?

CLINIAS.

Cléon est encor pire.

HIPPOLYTE.

Vous disiez...

CLINIAS.

Oubliez ce que j'en ai pu dire,
J'avais tort; retournez à Chypre, et que, du moins,
Si vous aimez quelqu'un, d'autres en soient témoins.

HIPPOLYTE, à part.

Il m'aime!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, L'INTENDANT, apportant la ciguë.

HIPPOLYTE, à part.

Le poison!

CLINIAS, à l'intendant.

Déjà?

L'INTENDANT.

N'est-ce pas l'heure
Que vous m'avez marquée?

CLINIAS, à part.

Il est temps que je meure,

Si je veux emporter mon secret avec moi.

L'INTENDANT.

C'en est donc fait?

CLINIAS.

C'est bien, laisse-nous.

L'INTENDANT.

Mais...

CLINIAS.

Tais-toi!

L'intendant sort.

SCÈNE IX.

CLINIAS, HIPPOLYTE.

CLINIAS.

J'ai fait sur un vaisseau payer votre passage,
Et de Chypre demain vous verrez le rivage.
Hippolyte, voici le moment des adieux :
Nous ne nous verrons plus sans doute.

HIPPOLYTE, à part.

Justes Dieux!
Veut-il mourir encore?

Haut.

Aimez-vous tant Athènes,
Que vous ne puissiez voir les régions lointaines?
Chypre n'est pas si loin, et ma mère, seigneur,
A vous remercier aurait tant de bonheur!

CLINIAS.

Pour un autre voyage il faut que je m'apprête,
Un voyage plus long que de Chypre ou de Crète.

si je goûte ici, pour la dernière fois,
douce présence et votre douce voix,
ue part, croyez-m'en, que s'achève ma vie,
tre de mes vœux sera toujours suivie...
donc, le navire est prêt, le vent est bon...

HIPPOLYTE, éclatant.

ous me renvoyez pour boire ce poison!

CLINIAS.

ous l'a dit?

HIPPOLYTE.

Paris.

CLINIAS.

Ne pouvait-il se taire?
ne si nos adieux étaient trop doux à faire...
s une pause.
u'il vous a livré le secret de mon sort,
donc maintenant pour ne pas voir ma mort.

HIPPOLYTE.

à moins que d'avoir en partant la promesse
ous vivrez.

CLINIAS.

Et quoi! mon sort vous intéresse!
! cette existence, à l'instant de finir,
ut pas un regret, pas même un souvenir.
ort est nécessaire; il faut que je périsse
me tirer enfin de ce bourbier du vice.

HIPPOLYTE.

ue je vous dois tant...

CLINIAS.

Vous ne me devez rien.
moi qui vous dois tout, et vous le savez bien;

Je vous dois... un instant de fierté qui m'enivre ;
Je vous dois de mourir tel que j'aurais dû vivre !
Dans un dédain haineux mon cœur s'était serré
Au spectacle des gens dont j'étais entouré,
Et j'avais, méprisant compagnons et maîtresses,
Laissé tarir en moi la source des tendresses.
Enfin de ces méchants j'étais presque l'égal,
Et n'avais plus de bon que la haine du mal,
Quand vous êtes venue en mon orgueil aride
Épancher la fraîcheur de votre âme limpide,
Et mettre dans mon cœur, aux portes du tombeau,
La douceur d'admirer quelque chose de beau.

HIPPOLYTE.

Ah ! seigneur, vous vivrez ! votre âme raffermie
Sans fléchir maintenant peut soutenir la vie ;
Vous saurez, fatigué d'un spectacle odieux,
Qu'il existe des cœurs où reposer vos yeux...

CLINIAS.

Il n'en existe qu'un, le vôtre, noble fille !
Mais vous allez revoir votre heureuse famille,
Et quand vos pieds auront abandonné mon seuil,
Je me retrouverais plus seul et plus en deuil
Que si mon cœur jamais ne vous eût entendue,
Car je vous connaîtrais et vous aurais perdue.

HIPPOLYTE.

Vous en rencontrerez une autre quelque jour
Aussi digne d'estime et plus digne d'amour...
Vous l'aimerez, seigneur, et connaîtrez près d'elle
La paix d'une tendresse honnête et mutuelle.

CLINIAS.

Qui voudrait accepter l'hymen d'un débauché,
Et les restes d'un cœur par le vice séché ?
Croyez-vous que jamais une vierge consente
A mettre dans mes mains sa jeunesse innocente ?

A part.

Elle se tait...

Haut.

Allez ! je fais bien de mourir,
C'est le plus sûr repos où je puisse courir.
Mais vous, dont l'âme encor n'a pas de flétrissure,
Vivez longtemps, vivez tranquille autant que pure;
Soyez mère féconde aux bras d'un autre époux;
Et que puissent les Dieux, plus cléments envers vous,
Unir à votre part d'heureuse destinée
La part qu'ils me devaient et ne m'ont pas donnée!
Dites-vous quelquefois, au milieu du bonheur,
Qu'en vous voyant plus tôt j'aurais été meilleur;
Que... Mais je perds courage en cet adieu suprême.
Conservez ma mémoire...

Il prend la coupe et la porte à ses lèvres.

HIPPOLYTE.

Arrêtez ! je vous aime !

CLINIAS, laissant tomber la coupe.

Grands Dieux ! l'ai-je entendu ? Vous... vous... je suis aimé !

HIPPOLYTE.

Il le faut bien.

CLINIAS.

L'espoir ne m'est donc plus fermé !
Un bonheur inconnu vient d'entrer dans mon âme.
Oh ! je veux être heureux, je veux vivre ! ô ma femme !

HIPPOLYTE.

Mes parents sont à Chypre.

CLINIAS.

Eh bien, tant mieux ! quittons
Ce désert qu'on appelle Athènes, et partons.
Adieu, mes bons amis ! Adieu, ville maudite !
Ta mère m'aimera, n'est-ce pas, Hippolyte?

Une famille à moi! Quelle joie! et comment
Ai-je pu jusqu'ici vivre différemment?
Mais je suis jeune et peux réparer ma folie.
Comme l'affliction facilement s'oublie!
Mais vous repentez-vous déjà de mon bonheur?
Quel silence!

HIPPOLYTE.

J'écoute, et m'applaudis, seigneur.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, CLÉON, PARIS.

CLÉON.

Eh bien, la conférence est-elle terminée?

CLINIAS.

Oui.

PARIS.

Mets-nous au courant de notre destinée;
Ne nous fais pas languir. Suis-je l'heureux mortel...?
A part.
J'ai peur.

CLINIAS.

Non.

CLÉON.

C'est donc moi qui conduis à l'autel...?
A part.
J'en étais sûr.

CLINIAS.

Non plus.

CLÉON.

Non plus? Qui donc hérite?

CLINIAS.

C'est moi, mes chers amis, et j'épouse Hippolyte.
Du monde n'ayant vu que le mauvais côté,
Du monde je m'étais promptement dégoûté;
Mais loin de parcourir toute la joie humaine,
Je n'étais pas entré dans son plus beau domaine,
Et cette route ouverte au-devant de mes pas
Est plus longue que l'autre, et ne fatigue pas.
Je veux la parcourir lentement avec elle,
Et sans vous. Adieu donc, car le bonheur m'appelle
Et j'ai regret au temps que je perds avec vous.

Il sort avec Hippolyte.

SCÈNE XI.

CLÉON, PARIS.

Ils se regardent d'un air accablé, se rapprochent comme pour se parler, et tout à coup.

PARIS.

Embrassons-nous, Cléon.

CLÉON.

Ah! bah! embrassons-nous!

UN

HOMME DE BIEN

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 18 novembre 1845.

A MON AMI

HENRI DU CELLIER

PERSONNAGES

FÉLINE (40 ans).
BRIDAINE (60 ans).
OCTAVE (25 ans).
ROSE (25 ans), femme de Féline.
JULIETTE (17 ans), nièce de Bridaine.
UN DOMESTIQUE.

La scène est à Paris, de nos jours.

UN
HOMME DE BIEN

ACTE PREMIER.

Un salon chez Féline.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉLINE, seul.

h! qu'une conscience est un grand embarras,
t qu'on serait heureux si l'on n'en avait pas!
n autre ne verrait ici rien que d'honnête :
i, je suis tellement scrupuleux, ou si bête,
ue, pour effaroucher mon honneur, il suffit
u'aux méfaits du voisin je trouve du profit.
ar quelle est autrement ma part dans cette affaire?
auf le gain que j'en tire, elle m'est étrangère.
ue Juliette aime Octave, est-ce ma faute? en rien;
u'Octave, d'autre part, soit un fieffé vaurien,
ui se rit de l'honneur des femmes et des filles,
t traite ses noirceurs d'aimables peccadilles,
e n'en suis pas coupable; et, certes, ce n'est point

Mon exemple qui l'a corrompu sur ce point,
Moi qui n'ai jamais eu d'aventure galante
Qu'en sortant du collége... avec une servante.
Si donc il perd Juliette et ne l'épouse pas,
Je ne suis nullement responsable du cas.
— Oui; mais, comme Juliette, une fois mal notée,
Par notre oncle commun serait déshéritée,
Et que j'y gagnerais cinquante mille écus,
Ma conscience prend la mouche là-dessus,
Et m'objecte qu'on est le complice hypocrite
Du mal qu'on laisse faire alors qu'on en profite.
— A l'héritage entier j'ai cependant bien droit!
L'honneur veut-il, — je dis l'honneur le plus étroit —
Veut-il donc que dix ans de constance exemplaire
Aux humeurs d'un vieillard restent sans un salaire?
Et quel vieillard encor! Si rogue, si quinteux,
Si bourru, si taquin et si sentencieux!
Ce que j'ai supporté de l'aigre personnage
Eût été peu payé par tout son héritage;
Et, parce qu'une nièce, où l'on ne songeait pas,
Vient tout à coup tomber orpheline en ses bras,
Parce qu'elle est mignarde et qu'elle le caresse,
L'ingrat vieillard l'égale à moi dans sa tendresse,
Et, mettant à néant mon dévouement ancien,
Comme son amitié veut partager son bien!...
Par la corbleu! mon oncle, est-ce ainsi que l'on triche?
— Mais, baste! au demeurant je me trouve assez riche
Pour relâcher un peu mon droit de sa rigueur
Et d'un trait généreux me donner la douceur.
Ce n'est pas un argent mal placé dont j'achète
L'orgueil de me sentir et de me dire honnête,
Et nul n'aura payé d'un tel prix, j'en réponds,
Le beau droit de crier haro sur les fripons!
Allons, tandis que rien n'est encore bien grave,
Allons ouvrir les yeux à l'oncle sur Octave.

Il se lève et prend son chapeau.

Ouf! je suis tout gaillard de ma belle action,
Et j'en refuserais, je crois, un million...
Car, outre la fierté dont elle m'emplit l'âme,
Elle me remettra dans l'esprit de ma femme.

SCÈNE II.

FÉLINE, ROSE.

ROSE.

Vous sortez?

FÉLINE.

M'allez-vous demander où je vais?

ROSE.

Chez votre oncle, toujours?

FÉLINE.

Vous le trouvez mauvais?

ROSE.

Nullement, mon ami; je vous loue, au contraire :
Votre oncle, je le sais, est votre second père.

FÉLINE.

Second père, plus père encor que le premier.

ROSE.

On est d'autant plus fils qu'on est plus héritier;
Vous avez bien raison.

FÉLINE.

Je m'étonnais, madame,
Que vous ne m'eussiez pas encor fait d'épigramme.

ROSE.

Quoi! ma réflexion vous semble un méchant trait?
Est-ce que par hasard elle vous atteindrait?
Elle était générale.

FÉLINE.

Oui! faites l'innocente!

ROSE.

Pouvais-je deviner qu'elle vous est blessante?
Il fallait, mon ami, m'en avertir d'abord,
Que votre oncle à vos yeux n'était qu'un coffre-fort

FÉLINE.

Quoi, d'abord! mais jamais! c'est une calomnie!

ROSE.

Pourquoi donc soupçonner mes propos d'ironie,
Alors?

FÉLINE.

C'est que je sais votre malignité
A tout interpréter par le méchant côté.

ROSE.

Moi, mon ami? — Je crois que l'affection pure
Vous met près de votre oncle en cette humble posture.

FÉLINE.

Eh non, madame!...

ROSE.

Non? Quel motif en ce cas...

FÉLINE.

Morbleu! Je vous dis : Non, vous ne le croyez pas.

ROSE.

Est-il, à votre avis, impossible d'y croire?

FÉLINE.

Hein?

ROSE.

Cette opinion n'est pas à votre gloire !

FÉLINE.

Aussi je ne dis pas... Vous moquez-vous de moi
Morbleu !

ROSE.

Si vous criez, je vais me tenir coi.

FÉLINE.

Qu'il faut de patience et de philosophie !...
Vous ne voulez donc pas que je me justifie ?

ROSE.

Et de quoi, s'il vous plaît ?

FÉLINE.

Mon Dieu ! vous le savez.

ROSE.

Ma foi ! je ne sais rien, sinon que vous rêvez.

FÉLINE.

Puisqu'il faut parler net et rompre ici la glace,
Je suis dans votre esprit un héritier rapace,
Là !

ROSE.

Sur quel fondement ?... Est-ce que vos façons
Ont donné lieu jamais à de pareils soupçons ?

FÉLINE.

Non pas !

ROSE.

Eh bien, alors ?

FÉLINE, à part.

Pas moyen de la prendre !
Je me sens méprisé sans pouvoir me défendre.

ROSE.

Votre soumission au fantasque vieillard
N'est que condescendance et que pieux égard ;
Voilà ce que je crois. Ai-je tort ?

FÉLINE.

Non, madame.

ROSE.

Je suis bien sûre aussi que vous trouvez infâme
Tout coureur d'héritage et flatteur de mourant
Qui fonde son espoir sur la mort d'un parent.

FÉLINE.

Il est vrai.

A part.

C'est pour moi ! Cet entretien m'assomme.

ROSE.

Si parmi nos amis vous aviez un tel homme,
Ne vous croiriez-vous pas envers lui délié
De tout devoir d'estime et de bonne amitié ?

FÉLINE.

Mais... oui..

A part.

Ce préambule est mauvais, et je tremble...

ROSE.

Comme nos sentiments s'accordent bien ensemble !
Si j'avais un mari de cette humeur, je croi
Que j'aurais de la peine à lui garder ma foi.

FÉLINE.

Oh ! morbleu ! c'en est trop !

ROSE.

Qu'est-ce donc qui vous fâche ?
Sommes-nous pas d'accord à mépriser ce lâche ?

FÉLINE, se contraignant.

Sans doute, mais pourtant...

A part.

Ne pouvoir éclater!

ROSE.

Une femme de cœur peut-elle respecter
L'homme qui perd ainsi le respect de lui-même?
Répondez donc!

FÉLINE.

Euh! euh! c'est aller à l'extrême.

A part.

J'enrage!

ROSE.

Lui peut-il reprocher son honneur,
Après l'avoir vendu lui-même sans pudeur?
Voyons, parlez.

FÉLINE.

De fait...

ROSE.

Avouez qu'il invite
Sa femme à le trahir pour être quitte à quitte.
Hein?...

FÉLINE.

J'avoue...

ROSE.

Allons donc! — Je retiens cet aveu.
Maintenant allez voir votre oncle en bon neveu.

FÉLINE.

Ah! vous en convenez! C'était à mon adresse
Qu'allait sournoisement votre attaque traîtresse?

ROSE.

J'en conviens, mon ami, pour vous faire plaisir.

FÉLINE.

Ainsi vous vous croyez en droit de me trahir?

ROSE.

C'est votre avis.

FÉLINE.

Je n'ai qu'un mot à vous répondre
Mais ce mot suffira peut-être à vous confondre.
Savez-vous quel motif chez mon oncle aujourd'hui
Me mène?

ROSE.

Non, monsieur; mais restez, car c'est lui.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, BRIDAINE, JULIETTE.

BRIDAINE.

Bonjour. On entre ici comme dans une auberge,
Féline, et l'on ne sait où trouver le concierge.

FÉLINE.

Je le ferai chasser.

BRIDAINE.

Le chasser? pourquoi donc?
A-t-il commis un crime indigne de pardon?

FÉLINE.

C'est juste; s'il sortait...

BRIDAINE.

Il ne faut pas qu'il sorte!

FÉLINE.

La place d'un portier, au fait, est sur la porte.

BRIDAINE.

Voulez-vous qu'il y soit cloué comme un oiseau?

JULIETTE.

Laissons là ce portier, mon oncle.

FÉLINE, à part.

Quel fléau!

BRIDAINE.

Nous sommes dans le fait ici pour autre chose.

JULIETTE.

Je voulais vous prier, chère madame Rose,
De venir avec moi respirer le beau temps,
Car mon oncle n'a plus ses jambes de vingt ans.

FÉLINE.

Vous vous moquez! il est encor des plus ingambes.

BRIDAINE.

Il est vrai, c'est le temps qui manque, et non les jambes
A Rose.
Et vous m'obligerez de promener l'enfant.

JULIETTE.

Il ne vous déplaît pas de sortir?

ROSE.

Nullement,
Au contraire Passons chez moi, que je m'habille.

Elles entre toutes deux chez Rose.

SCÈNE IV.

FÉLINE, BRIDAINE.

BRIDAINE.

Avouez que Juliette est une aimable fille.

FÉLINE.

Charmante! — Je vous dois parler à son sujet.

BRIDAINE.

J'ai moi-même à vous dire aussi certain projet
Que j'ai pendant longtemps ruminé dans ma tête,
Et que j'arrête enfin : C'est d'adopter Juliette.

FÉLINE.

Comment? que dites-vous?

BRIDAINE.

En êtes-vous fâché?

FÉLINE.

J'en conviens. — Non qu'au bien je sois fort attaché;
La pauvreté n'est rien pour les âmes constantes.

BRIDAINE.

Surtout quand elles ont dix mille écus de rentes.

FÉLINE.

Mais ce qui m'a frappé d'un coup inattendu,
C'est de voir que pour moi votre cœur est perdu.

BRIDAINE.

Pas du tout, mon neveu; votre amitié s'abrs

FÉLINE.

Vous m'avez préféré cependant... une intruse.

BRIDAINE.

C'est ma nièce, que diable! Elle est pauvre, de plus,
Tandis que vous avez, vous, deux cent mille écus.

FÉLINE.

Ne parlons pas d'argent; je me trouve assez riche;
Mais votre procédé dans le monde m'affiche.
On cherchera pourquoi je suis déshérité,
Et peut-être on croira que je l'ai mérité.

BRIDAINE.

S'il ne tient qu'à cela, je saurai bien réduire
Les médisants au point de ne pouvoir médire,
Et je leur prouverai notre bonne amitié
En fréquentant chez vous plus souvent de moitié.

FÉLINE.

Quoi! vous viendrez...

BRIDAINE.

Dîner quatre fois par semaine.

FÉLINE.

Je n'entends pas pourtant vous causer nulle gêne.

BRIDAINE.

Point, point.

FÉLINE.

J'aime mieux être un peu calomnié...

BRIDAINE.

Point, vous dis-je. C'est fait, je me tiens pour prié.
Que diable! laissez-moi vous rendre ce service.

FÉLINE.

Puisque vous le voulez, il faut que j'obéisse.

BRIDAINE.

De plus, je vous promets quelque bon souvenir,
Un gage d'amitié qui vous fera plaisir.

FÉLINE, à part.

Enfin !

BRIDAINE.

J'ordonnerai, par volonté dernière,
Qu'on vous donne ma canne avec ma tabatière :
Ce sont meubles sur moi que j'ai toujours portés.

FÉLINE, à part.

Le tout vaut trente francs.

Haut.

Voilà trop de bontés !
Je ne veux rien de plus de tout votre héritage.

BRIDAINE.

Ne m'attendrissez pas ; c'est malsain à mon âge.
Adieu, mon cher Féline.

FÉLINE.

Adieu, mon oncle, adieu.

Il le reconduit jusqu'à la porte.

SCÈNE V.

FÉLINE, seul.

Ouf ! je suis seul, et puis me dégonfler un peu !

Il s'assied.

J'en ai les bras cassés et l'âme anéantie !
Quoi ! dix ans employés à faire sa partie,
A lire ses journaux, à lui donner le bras...
Et d'excellents dîners qu'il ne me rendait pas !...

Il se lève.

Oui, viens dîner chez moi, maintenant, vieux corsaire,
Tu verras les repas que je te ferai faire !
Ah ! tu veux enrichir Juliette à mes dépens ?

Ah! tu m'as attiré dans un tel guet-apens!
Eh bien, soit! nous verrons ta chère favorite,
Quel honneur te fera son honnête conduite!
Qu'Octave maintenant la prenne dans ses lacs,
Je ne veux pas aider, mais je n'empêche pas.

Il se rassied.

C'est le favoriser pourtant que de me taire,
Car de pareils desseins ont besoin de mystère,
Et l'on est leur complice en étant leur témoin.
Bah! l'affaire d'autrui ne me regarde point :
Je ne suis pas chargé de rendre la justice.
D'ailleurs, il n'est pas sûr qu'Octave réussisse;
Juliette est vertueuse. — Oui; mais, s'il réussit,
Je me connais, je sais ma faiblesse d'esprit;
J'aurai tout le remords de Juliette perdue,
Comme si je l'avais en plein marché vendue;
Ma conscience est là, pédagogue taquin,
Qui, sans entendre rien, m'appellera coquin!...
Perdons cent mille écus plutôt que d'être en guerre
Avec cette revêche et criarde mégère;
C'est un de ces voisins contre qui je crois bon
De ne plaider jamais, qu'on ait tort ou raison.
Sauvons Juliette, hélas! pour assurer mon somme...
Mais qu'il est dur parfois d'être trop honnête homme!
Contre ma femme au moins par là je me défends...

Il se lève et parcourt vivement le théâtre.

Ma femme! J'oubliais ma femme!... et mes enfants!
Car le ciel quelque jour m'en enverra, j'espère,
Et je dois avant tout me conduire en bon père!
Ah! mon aveuglement était grand, j'en conviens;
Sauver Juliette, c'est sacrifier les miens;
Et je n'ai pas le droit, quelque appât qui me tente,
De faire à leurs dépens une chose éclatante.
Ils me reprocheraient avec sévérité
De les avoir aimés moins que ma vanité;
Car, j'en dois convenir, c'est par orgueil extrême.

Et pour avoir le droit de m'admirer moi-même,
Que je m'abandonnais follement à l'attrait
D'agir mieux qu'à ma place un autre n'agirait;
Et cette extrémité, pour être généreuse,
Au véritable honneur n'est que plus dangereuse.
Ouvre les yeux à temps pour éviter l'écueil,
Grâce au ciel! — Si quelqu'un souffre de mon orgueil,
Que ce soit moi, non pas mes enfants et ma femme,
Cette chair de ma chair, cette âme de mon âme.
Abandonnons Juliette; il faut bien le vouloir!
Ce n'est pas seulement un droit, c'est un devoir.
Mon Dieu! pourquoi faut-il qu'elle soit une entrave...?

SCÈNE VI.

FÉLINE, ROSE, JULIETTE, puis OCTAVE.

ROSE.

Nous sortons.

FÉLINE.

Bon voyage.

Entre Octave par le fond.

A part.

Octave!

JULIETTE, à part.

Octave!

ROSE, à part.

Octave!

FÉLINE.

Bonjour, mon jeune ami.

OCTAVE.

J'arrive à contre-temps;

s dames vont sortir.

ROSE.

Nous fêtons le printemps.

Féline est dans un coin du théâtre. Rose dans l'autre, et Juliette au milieu; Octave se trouve du côté de Rose, il s'approche d'elle et la salue en tournant le dos aux autres.

OCTAVE.

ıdame!

ROSE.

Sans adieu.

OCTAVE, bas, lui glissant une lettre.

Prenez.

Rose la met furtivement dans sa poche; Octave fait quelques pas vers Juliette, en tournant le dos à Rose, et la salue.

Mademoiselle!

JULIETTE, bas.

a réponse.

Elle lui glisse une lettre.

OCTAVE, bas.

Merci.

Il met la lettre dans sa poche. Les deux femmes sortent.

SCÈNE VII.

FÉLINE, OCTAVE.

OCTAVE, déployant la lettre de Juliette, à part.

Voyons quelle nouvelle.

Il lit.

« Si vous m'aimez, monsieur, ce n'est pas à moi qu'il faut le dire, mais à mon oncle. Tout ce que je peux, c'est de vous autoriser à lui demander ma main. »

Il froisse la lettre.

La sotte!

FÉLINE.

Qu'est-ce donc?

OCTAVE.

J'ai perdu le pari;
Lisez : elle consent que je sois son mari,
Rien de plus.

FÉLINE.

Qui?

OCTAVE.

Juliette.

FÉLINE.

Et quel pari?

OCTAVE.

Le nôtre.

FÉLINE.

Qu'ai-je donc parié?

OCTAVE.

Faites le bon apôtre!
Ne vous souvient-il plus m'avoir mis au défi
De séduire Juliette?

FÉLINE.

Ah! fi, jeune homme, fi!
Ne dites pas cela.

OCTAVE.

Si j'ai bonne mémoire,
C'était...

FÉLINE.

Allons!

OCTAVE.

Comment?

FÉLINE.

Je ne puis du tout croire
Qu'un homme comme moi, pour ses mœurs respecté,
Ait pu faire un pari de cette énormité.
Non, non, j'ai sur l'honneur des principes trop fermes.

OCTAVE.

Un homme comme vous m'a dit en propres termes,
Dans le propre salon d'un homme comme vous,
Un soir que nous parlions de maris loups-garous...

FÉLINE.

Ah! oui, je m'en souviens, vous attaquiez les femmes...

OCTAVE.

Oui-dà.

FÉLINE.

Je combattais vos maximes infâmes...

OCTAVE.

Comme doit tout mari de sa femme content.

FÉLINE.

Je vous aurai cité Juliette; et, la citant,
Possible qu'il me soit échappé de vous dire :
« Je vous défierais bien, elle, de la séduire! »
C'est façon de parler usitée en tel cas,
Figure du discours, mais un pari... non pas!

OCTAVE.

Ma foi, j'ai le défaut de tout prendre à la lettre.

FÉLINE.

Diable! mais n'allez pas au moins me compromettre!

OCTAVE.

Non! non!

FÉLINE.

Vous avez pris mes discours de travers.

OCTAVE.

Oui.

FÉLINE.

Si vous triomphez dans vos desseins pervers,
Je m'en lave les mains.

OCTAVE.

Lavez!

FÉLINE.

Je répudie
Toute complicité dans votre perfidie!

OCTAVE.

Bon!

FÉLINE.

Je suis honnête homme!

OCTAVE.

On ne conteste point.

FÉLINE.

Homme à contrecarrer vos projets au besoin!

OCTAVE.

Gardez pour d'autres temps votre sainte colère :
Je n'ai plus de projets qui vous puissent déplaire.

FÉLINE.

Hein? quoi! vous renoncez?...

OCTAVE.

Je me tiens pour battu;

Je respecte Juliette et prise sa vertu;
Êtes-vous satisfait enfin?

FÉLINE.

A la bonne heure!
Mais est-ce tout de bon au moins?

OCTAVE.

Oui, que je meure
Je renonce à regret; mais quoi! me marier,
C'est proprement plonger le diable au bénitier.

FÉLINE.

Ma foi! vous seriez donc, en effet, bien à plaindre
D'avoir à vos côtés une Agnès faite à peindre?

OCTAVE.

Les Agnès, une fois en pouvoir de mari,
Sont sujettes, dit-on, à prendre de l'esprit,
Et profitent si bien de ces leçons nouvelles,
Que le maître est bientôt trop peu savant pour elles.

FÉLINE.

Vous ne croyez à rien!

OCTAVE.

Si fait; d'un front hardi,
Je soutiendrais partout qu'il fait jour à midi.
Pour le reste, je dis modestement: Que sais-je?

FÉLINE.

Voilà de mes roués en sortant du collége!
Les jeunes gens du jour ont ce travers commun
D'affubler leur candeur d'un vêtement d'emprunt;
De faire les lurons à qui rien n'en impose,
Et dont l'œil voit d'abord le fond de toute chose.
De ne pas sembler neufs sottement occupés,
Ils mettent de l'orgueil à se croire trompés,
Perdant ainsi, pour feindre un peu d'expérience,
La douceur d'être jeune et d'avoir confiance!

Au surplus, tout le monde à votre âge en est là :
Moi-même, dans mon temps, me suis pris à cela;
Mais j'ai bientôt connu que toute ma rouerie
N'était qu'une impuissante et vaine théorie
Faite pour m'attirer affront dessus affront;
Qu'un masque de don Juan ne va pas à tout front,
Qu'il faut beaucoup d'esprit pour ce rôle, et qu'en :
Il est moins difficile et mieux d'être honnête homme.
J'en ai pris mon parti, je me suis marié;
Je vis tranquillement, par le monde oublié,
En bon bourgeois, sans faste, avec économie;
Je trouve dans ma femme une sincère amie;
J'ai peu d'ambition, sachant que le moyen
D'avoir ce qu'on attend est de n'attendre rien;
Je prends de l'intérêt au beau temps, à la pluie,
A l'heure du dîner, et jamais ne m'ennuie.
Je vivrai de la sorte en modérant mes goûts
Et mourrai satisfait d'avoir joint les deux bouts.
Ma foi! je suis heureux lorsque je me contemple,
Et vous engage fort à suivre mon exemple !

OCTAVE.

Votre exemple est sans doute à suivre plein d'appas,
Mais tenez pour certain qu'on ne le suivra pas !
Je n'ai pas, par bonheur, l'âme assez vertueuse
Pour savoir m'amuser d'une vie ennuyeuse ;
Je me crois ici-bas pour mes menus plaisirs,
Et, loin de modérer aucun de mes désirs,
Je leur lâche la bride et je les aiguillonne
Pour que ma vie en soit d'autant plus courte et bonne.
Je suis jeune, je suis riche, très-riche... Eh bien,
Dans dix ans je prétends qu'il ne m'en reste rien !...
Car ces bons jeunes gens ne me font nulle envie
Qui d'un conseil prudent thésaurisent la vie,
Afin d'avoir de quoi prolonger plus longtemps
La saison d'être laids, tristes et mal portants.

Mais vous pouviez au moins m'écouter sans sourire,
Sans plaisanter...

ROSE.

Qui sait si j'aurais toujours ri?
Il fallait laisser faire au temps, à mon mari.

OCTAVE.

Eh! qu'aurait fait le temps? mon cœur était au vôtre
Un divertissement, un jouet, et rien autre!

ROSE.

Vous êtes fou!

OCTAVE.

Mon Dieu! vous n'avez pas besoin
De vous justifier. Je ne vous en veux point.

ROSE.

Pourquoi vous marier?

OCTAVE.

Hélas! que vous importe?

ROSE.

S'il m'importait?

OCTAVE.

Alors j'agirais d'autre sorte;
Mais pourquoi supposer...

ROSE.

Vous êtes un enfant;
Ne vous mariez pas...

OCTAVE.

Mais...

ROSE.

Je vous le défend.

OCTAVE.

O bonheur ! se peut-il que vous m'aimiez, madame?

ROSE.

Doucement !

OCTAVE.

Puis-je croire à ce prix de ma flamme?
Aimé de vous ! aimé !

ROSE.

Je n'ai pas dit cela.
Vous vouliez seulement de l'espoir... en voilà.

OCTAVE.

Et pour ce seul espoir, à jamais j'abandonne
Tout le bonheur que l'homme au monde ambitionne,
La famille, l'hymen et les paisibles jours,
Et je suspends ma vie à vos yeux pour toujours !

ROSE.

C'est bien ; mais comment faire ici votre retraite?
Mon oncle va venir.

OCTAVE.

Je demande Juliette.

ROSE.

Comment !

OCTAVE.

Attendez donc : je vais la demander,
Mais de telle façon, qu'il ne puisse accorder :
On déplaît aisément au digne patriarche.

ROSE.

C'est vrai : mais à quoi bon cette fausse démarche?

OCTAVE.

A ceci, que monsieur Féline, votre époux,
Ne prenne désormais aucun soupçon sur nous.

ROSE.

Quel désappointement!
Je comptais là-dessus pour clore mon roman.

OCTAVE.

Raillez!

ROSE.

Mon soupirant à mes yeux se marie
Et ne soupire plus: ce n'est pas raillerie!

OCTAVE.

La perte ne vaut pas...

ROSE.

Si fait! ma vanité
Souffre fort à vous voir tourner d'autre côté.
Le dépit que j'en ai fait taire mon scrupule.
Et, pour vous ramener à moi, je capitule;
Car je n'aperçois rien des piéges qu'on me tend,
Et tout ce qu'on me dit me semble argent comptant.

OCTAVE.

Quoi! vous imaginez que c'était un manége?...

ROSE.

Vous n'imaginiez pas que je verrais le piége?

OCTAVE, à part.

Diable!

Haut.

Je ne prends pas de détours superflus
Et ne fais pas semblant de ne vous aimer plus!
Je vous aime toujours avec idolâtrie,
Je ne m'en cache pas; et, si je me marie,
C'est que je désespère enfin que mon amour
De votre cœur de roche obtienne du retour.

ROSE.

Avec vous une affaire au moins est bientôt faite.

OCTAVE.

Oui, j'ai toujours été sujet aux coups de tête;
Je n'aime pas traîner les choses en longueur,
Et les demi-partis me répugnent au cœur.

ROSE.

Bref, vous ne marchandez jamais une folie?

OCTAVE.

Jamais, madame, avant qu'elle soit accomplie.

ROSE.

Et vous avez raison, quitte à vous repentir.

OCTAVE.

De celle d'aujourd'hui j'espère mieux sortir.
La femme que je prends est de tout point charmante...
Moins que vous... mais peut-être est-elle plus aimante.

ROSE.

Merci du compliment... mais les gens délicats
Veulent-ils épouser celle qu'ils n'aiment pas?

OCTAVE.

Mais j'aimerai Juliette, avec le temps, j'espère;
Elle a reçu du ciel tout ce qu'il faut pour plaire,
Si bonne, qu'elle peut se passer de beauté,
Si belle, qu'elle peut se passer de bonté.

ROSE.

Vous l'aimez déjà?

OCTAVE.

Non, mon cœur vous est fidèle;
Mais, si quelqu'un vous peut faire oublier, c'est elle.

ROSE.

Eh vite! épousez-la! Si c'est pour m'oublier,
Je serai la première à vous le conseiller.

J'aime à voir toutefois que l'amour effroyable
Dont vous comptiez mourir n'était pas incurable.

OCTAVE.

Vous m'avez ordonné cent fois de me guérir;
Et, si j'y tâche enfin, c'est pour vous obéir.
Votre rigueur a fait la moitié de la cure,
Juliette achèvera...

ROSE.

Pour cela, j'en suis sûre.
Vous avouerez du moins que cette guérison
A toutes mes rigueurs donne cent fois raison.
Où serais-je, bon Dieu! si d'une âme trop prompte
De votre amour en l'air j'avais fait plus de compte?

OCTAVE.

Où vous seriez? Hélas! si vous aviez voulu,
Vous auriez fait de moi ce qu'il vous aurait plu;
J'eusse été trop heureux de vivre votre esclave.

ROSE.

Mais ces esclaves-là coûtent trop cher, Octave.

OCTAVE.

Non, non, je ne suis pas de ces ambitieux
Qui prétendent au prix excessif de leurs vœux :
En échange de tout, de mon sang, de mon âme,
Je ne vous demandais qu'un peu d'espoir, madame...
Un peu d'espoir qu'un jour une douce pitié
Vous donnerait pour moi plus que de l'amitié!

ROSE.

N'était-ce déjà pas assez de complaisance
Que de vous écouter sans trop d'impatience?
Et devais-je humblement, ainsi qu'à mon seigneur,
Vous dire: Grand merci, ce m'est beaucoup d'honneur!

OCTAVE.

Non, ce n'est pas cela que vous deviez me dire,

BRIDAINE, à part, après avoir lu.

Ventrebleu!

OCTAVE.

Eh bien, qu'en dites-vous?

BRIDAINE.

Je dis que cette lettre
Aux mains d'un étourdi pourrait la compromettre,
Et je la garde.

OCTAVE.

Soit. Au moins n'avez-vous plus
De prétexte plausible à fonder vos refus.

BRIDAINE.

Qu'est-ce à dire, prétexte? Il semble, à vous entendre,
Que j'aie aucunement des comptes à vous rendre!

OCTAVE.

On ne refuse pas sans dire ses raisons.

BRIDAINE.

Oui-dà! prétendez-vous me faire des leçons?
Apprenez que jamais je n'en ai reçu.

OCTAVE.

Peste!
A qui le dites-vous? cela se voit de reste.

BRIDAINE.

Vous perdez le respect, monsieur! — Des cheveux blancs
Imposaient autrefois silence aux insolents!

OCTAVE.

Autrefois; — mais, monsieur, dans ce temps diabolique,
Des cheveux ne sont plus des raisons sans réplique.
Donnez d'autres motifs, si vous me refusez.

BRIDAINE.

Eh bien, j'ai pour motif que vous me déplaisez:

Cela suffit, je crois.

OCTAVE.

Il n'importe à l'affaire,
Et ce n'est pas à vous que j'ai besoin de plaire :
Je ne crois pas avoir demandé votre main.

BRIDAINE.

Savez-vous... — Brisons là, monsieur ; mon médecin
Me défend la colère à cause de ma bile.

OCTAVE.

Permettez...

BRIDAINE.

Non, vous dis-je, et tout est inutile,
Vous n'aurez pas ma nièce.

OCTAVE.

Eh bien, si ! je l'aurai !
Vous me l'accorderez, monsieur, bon gré, mal gré !

BRIDAINE.

Je veux être pendu si jamais je l'accorde !

OCTAVE.

Parbleu ! vous le serez s'il n'y faut d'autre corde,
Mon oncle !

BRIDAINE.

Moi votre oncle ! oncle d'un tel neveu !
Sortez !

OCTAVE.

Non, pas avant que vous m'ayez...

BRIDAINE.

Morbleu !

OCTAVE.

Je suis à vos genoux !

BRIDAINE.

Sortez !

OCTAVE.

J'attends ma grâce !

BRIDAINE.

De peur de m'emporter, je vous cède la place.

Il sort.

SCÈNE VI.

OCTAVE seul, puis JULIETTE.

OCTAVE.

Tout va bien ! me voici proprement installé
Dans mon poste d'amant tragique et désolé,
Beau poste d'où je puis bombarder mon infante
De phrases de roman sans qu'elle me plaisante.
Es-tu content, don Juan ? deux intrigues de front ?
La pêche aura du prix, si le filet ne rompt.
La voici... du maintien.

JULIETTE, entrant et faisant mine de se retirer.

Pardon !

OCTAVE.

Mademoiselle,
Demeurez, par pitié ! cette heure est solennelle.

JULIETTE

Monsieur !

OCTAVE.

Oh ! demeurez ! c'est la dernière fois
Qu'il me sera donné d'entendre votre voix;

Vous m'êtes sans ressource et pour jamais ravie.

JULIETTE.

Que dites-vous ? mon oncle...

OCTAVE.

Il a brisé ma vie.

J'ai prié, j'ai pleuré, j'ai serré ses genoux...
En vain... Il ne veut pas que je sois votre époux.

JULIETTE, à part.

Rose avait donc raison !

OCTAVE.

Sa porte m'est fermée.
Je ne vous verrai plus, vous que j'ai tant aimée !
Souvenez-vous parfois encor d'un malheureux,
Juliette, et recevez mes suprêmes adieux.

JULIETTE.

Adieu, monsieur Octave.

A part.

Hélas !

OCTAVE, à part.

Elle soupire.

Haut.

J'avais, en vous quittant, cent choses à vous dire ;
Mais j'ai tout oublié.

JULIETTE.

Cherchez.

OCTAVE.

De quoi sert-il ?
Je ne dois plus songer maintenant qu'à l'exil.
Oh ! faites qu'il soit court, abrégez ma souffrance,
Mon Dieu ! la vie est lourde où n'est plus l'espérance.

JULIETTE.

Du courage !

OCTAVE.

A quoi bon ! ne suis-je pas maudit ?
Contre l'arrêt du sort bien fou qui se roidit.
J'ai, depuis le berceau, trouvé la vie amère;
La tristesse m'a pris sur le sein de ma mère,
Et la mélancolie a creusé dans mon cœur
Des gouffres qu'eût seul pu combler un grand bonheur...
Je l'attendais de vous; mais un oncle barbare
De ma seule espérance à jamais me sépare.
Heureusement pour moi, cet oncle ne peut pas,
Ainsi que votre cœur me fermer le trépas.

JULIETTE.

Que dites-vous ?

OCTAVE.

Je dis que j'ai mal fait de naître,
Et que je veux mourir.

JULIETTE.

En êtes-vous le maître?

OCTAVE.

Je n'ai pas de parents, pas d'amis !

JULIETTE

Pas d'amis !

OCTAVE.

Et, sauf quelques maisons où mon couvert est mis,
Ma place nulle part ne demeurera vide.

JULIETTE.

Nulle part, dites-vous ?

OCTAVE, à part.

Elle en a l'œil humide.

Haut.

Tous, au bout de huit jours, auront séché leurs pleurs,
Et ceux que j'ai servis, et vous pour qui je meurs.

JULIETTE.

Vous m'oublieriez donc, vous, si je mourais moi-même?

OCTAVE.

Quelle comparaison entre nous! je vous aime.

JULIETTE.

Dieu tout-puissant! il croit que je ne l'aime pas,
Moi qui n'ai plus d'ami que lui seul ici-bas!
Hélas! hélas! mon Dieu!

OCTAVE.

Vous pleurez?

JULIETTE.

Oui, je pleure,
Malheureuse! à quoi bon me contraindre à cette heure?
Tout m'abandonne! ainsi, coulez, coulez, mes pleurs,
Seuls et derniers amis fidèles aux douleurs!

OCTAVE.

Juliette!

JULIETTE.

Non, c'est trop, je n'ai plus de courage.
Ma mère m'a quittée au milieu de son âge;
On m'a conduite ici, loin de mes chers vergers,
Étrangère parmi des parents étrangers;
Leur pitié n'allait pas jusques à la tendresse,
Et près d'eux tristement j'ai grandi sans caresse,
Comparant au ton sec et froid de leur bienfait
La douceur dont ma mère autrefois me grondait!

OCTAVE, à part.

Pauvre fille!

JULIETTE.

Vous seul, après quatre ans d'attente,
Vous seul m'avez parlé d'une voix indulgente;
Mais je vois que mon sort est de toujours souffrir :
Ma mère est morte, Octave, et vous voulez mourir.
Oui, je pleure !

OCTAVE, à part.

Ceci passe la raillerie.

JULIETTE.

Adieu, dernier espoir ! ma jeunesse est flétrie !
Mourez, ingrat, mourez, s'il ne vous suffit pas
Que partout votre image accompagne mes pas.
J'ai moins d'orgueil que vous : je me fusse estimée
Trop heureuse déjà de me savoir aimée.

OCTAVE, à part.

Je ne m'attendais pas à des accents si vrais.
Haut.
Calmez-vous, je vivrai, Juliette.

JULIETTE.

Vous vivrez?

OCTAVE.

Est-ce que j'ai le droit de rejeter la vie?
Ne vous est-elle pas à jamais asservie?
Pardonnez-moi ces pleurs de vos yeux répandus...

JULIETTE.

Est-ce que j'ai pleuré ? Je ne m'en souviens plus.

OCTAVE, à part.

Sortons, car si je reste un moment davantage,
Je vais m'abandonner à quelque enfantillage.
Haut.
Adieu.

JULIETTE.

Vous me quittez?

OCTAVE.

Votre oncle peut venir;
Mais j'emporte avec moi votre cher souvenir.

JULIETTE.

Ne vous verrai-je plus?

OCTAVE, à part.

Il vaudrait mieux peut-être.

Haut.

Mettez-vous quelquefois le soir à la fenêtre.

JULIETTE.

Adieu donc.

OCTAVE lui baise la main.

Pauvre enfant!

A part.

Baste! elle m'oubliera!
— C'est égal, je voudrais n'avoir pas fait cela.

Il sort.

SCÈNE VII.

JULIETTE, seule.

Oui, Rose avait raison: sous couleur de tendresse,
Mon oncle me réserve à soigner sa vieillesse.
Mais je rends grâce au ciel encor que sa rigueur
N'arrête que ma main sans contraindre mon cœur.
Il ne m'ôtera pas, me tînt-il enfermée,
La secrète douceur d'aimer et d'être aimée;

Et je suis sûre, au moins, s'il se met entre nous,
De n'être pas forcée au choix d'un autre époux.
A d'odieux hymens tant d'autres condamnées
Ont pleuré cependant et se sont résignées !
Mais, je le sens, jamais, en telle extrémité,
Je n'aurai ce courage ou cette lâcheté.
A trahir mon amant plutôt qu'être réduite,
J'appellerais à moi la révolte et la fuite.
Peut-être me serait-ce un bonheur que le coup
Dont l'extrême rigueur m'affranchirait de tout,
Et me donnerait droit de secouer l'entrave
Qui me retient ici loin de mon cher Octave...

SCÈNE VIII.

JULIETTE, BRIDAINE.

BRIDAINE.

Juliette, écoutez-moi...

A part.

Dois-je l'intimider,
Ou si par la douceur il vaut mieux procéder?

JULIETTE.

Que voulez-vous me dire?

BRIDAINE.

Attendez.

JULIETTE, à part.

C'est sans doute
D'Octave qu'il s'agit.

BRIDAINE.

Écoutez-moi.

JULIETTE.

J'écoute.

BRIDAINE.

Dites-moi, mon enfant...

A part.

Non, il faut l'étourdir.
Ma douceur contre moi la pourrait enhardir
Jusqu'à me supplier de lui donner ce drôle,
Ce qui redoublerait l'embarras de mon rôle;
Car elle me dirait que sa vie en dépend,
Et j'aurais l'air d'un ogre en le lui refusant.
Otons-lui tout espoir par un ton de colère.

Haut.

Savez-vous, impudente...

A part.

Oui, mais ce ton sévère
En la désespérant la pourrait enhardir
Jusqu'à se révolter et me désobéir.
Plus j'examine tout, moins je me détermine!
A qui me conseiller là-dessus?

Entre Féline.

Ah! Féline.

Haut à Juliette.

Laissez-nous pour l'instant. Je vous dirai plus tard
Ce que j'ai sur le cœur.

JULIETTE, à part.

Oh! le méchant vieillard!

Elle sort.

SCÈNE IX.

BRIDAINE, FÉLINE.

BRIDAINE.

J'ai besoin, mon neveu, qu'un bon conseil m'éclaire;
Vous arrivez à point.

FÉLINE.

Qu'est-ce ?

BRIDAINE.

Voici l'affaire :
Octave veut ma nièce, et d'elle il est voulu;
Mais il ne l'aura pas, c'est un point résolu.
Reste à voir maintenant, pour rompre l'amourette,
Si par crainte ou douceur je dois prendre Juliette.

FÉLINE.

Il me vient une idée...

BRIDAINE.

Ah!

FÉLINE.

Laissez-m'y songer.

BRIDAINE.

Faites.

FÉLINE, à part.

Elle n'est pas peut-être sans danger;
Mais elle peut tourner au commun avantage.
Si mon oncle est prudent, et si Juliette est sage,
Mon conseil est très-bon; s'ils sont fous tous les deux
Et s'il advient malheur qu'ils n'en accusent qu'eux.

BRIDAINE.

Est-ce fait?

FÉLINE.

Oui. Juliette est dans l'âge d'attente
Où de se marier toute fille est contente,
N'importe à quel mari, pourvu que c'en soit un.

BRIDAINE.

Oui, tous morceaux sont bons pour estomac à jeun.

Il rit.

FÉLINE, riant aussi.

Ah ! toujours de l'esprit !

BRIDAINE.

J'en fais parfois encore.

FÉLINE.

Or donc, pour faire suite à votre métaphore,
Ce cœur à jeun, qui prend le premier plat venu,
Consent facilement qu'on change le menu.

BRIDAINE.

Parlez plus clairement, mon neveu.

FÉLINE.

Sans figure,
Octave vous déplaît par sa désinvolture :
C'est un mauvais sujet, et vous avez raison;
Mais donnez à Juliette un honnête garçon...

BRIDAINE.

Qui me l'enlèvera ? Ce n'est pas mon affaire;
J'aime trop cette enfant pour jamais m'en défaire

FÉLINE.

Eh ! si vous l'aimez tant que d'en être jaloux,
Au lieu de l'adopter que ne l'épousez-vous ?

BRIDAINE.

Vous vous moquez de moi!

FÉLINE.

Non, je vous le conseille.

BRIDAINE.

Épouser une enfant!

FÉLINE.

Vaut-il mieux une vieille?

BRIDAINE.

A mon âge!

FÉLINE.

Parbleu! c'est la bonne saison.
Voyez le roi David et le roi Salomon.
N'est-il pas raisonnable, en froideur de vieillesse,
De se regaillardir au feu de la jeunesse?
David et Salomon le crurent sagement,
Et Caton le censeur fut de leur sentiment,
Qui sur ses derniers jours honora de sa couche
Une jeune servante et vertement fit souche.

BRIDAINE.

Il fit souche?

FÉLINE.

Oui, mon oncle, et Plutarque en fait foi,
A quatre-vingt-dix ans.

BRIDAINE.

C'était plus vieux que moi!
Mais n'en mourut-il pas!

FÉLINE.

Il toucha la centaine.

BRIDAINE.

Il faut que ces Romains fussent en cœur de chêne.

FÉLINE.

Mon Dieu ! pas plus que vous.

BRIDAINE.

Ce n'est pas l'embarras,
Je suis d'une famille où l'on ne vieillit pas,
Et mon père, dit-on, passait la soixantaine
Qu'en jeune homme il courait encor la pretantaine.

FÉLINE.

Pour moi je gagerais, si vous vous mariez,
Que vous aurez bientôt deux ou trois héritiers.

BRIDAINE.

Deux ou trois ? Vous croyez?

FÉLINE.

Peut-être même quatre.

BRIDAINE.

Quatre, ce serait trop.

FÉLINE.

Nous pouvons en rabattre :
Mettons trois.

BRIDAINE.

Trois garçons, pas de fille.

FÉLINE.

C'est dit.

BRIDAINE.

Les filles ne sont pas d'un facile débit;
Tandis que les garçons, lorsqu'on ne sait qu'en faire,
On les fait avocats, et vogue la galère !

FÉLINE.

C'est juste. Mais voyez l'heureux arrangement :
Ce que vous redoutiez, c'était l'isolement,

Et voilà que Juliette, à votre sort unie,
Vous prête nuit et jour sa douce compagnie;
Vous avez des enfants à qui laisser vos biens...

BRIDAINE.

C'est charmant, mon ami, c'est charmant, j'en conviens;
Mais, comme dit Panurge, il me reste un scrupule
Au seul penser duquel malgré moi je recule.
Me mariant si tard, suis-je bien assuré
De n'avoir pas d'enfants plus que je... n'en voudrai?

FÉLINE.

A quoi pensez-vous donc?

BRIDAINE.

A ce qu'en bon langage
Nos pères tout crûment appelaient cocuage.

FÉLINE.

C'est un terme aboli chez les gens comme il faut.

BRIDAINE.

Tant pis, mon cher, tant pis! je regrette ce mot.
A mon sens, il est bon, et pour plus d'une cause,
Que le mot soit vilain quand vilaine est la chose.
Comme on en trompe aussi, de ces pauvre maris!
Et des gens encor bien, des gens à peine gris!
Que sera-ce de moi?

FÉLINE.

Mais c'est ce qui vous sauve:
On trompe volontiers un mari gris ou chauve;
Mais un front de vieillard, imposant à l'aspect,
Des moins respectueux commande le respect:
Souiller des cheveux blancs passe pour sacrilége.

BRIDAINE.

En êtes vous bien sûr?

FÉLINE.

Eh! mon oncle, voudrais-je
Exposer votre nom à de sots accidents?
L'honneur de la famille est en jeu là-dedans.
D'ailleurs, Juliette est sage, et c'est lui faire injure
Que de craindre avec elle une mésaventure.

BRIDAINE.

Le fait est, mon ami, que je n'ai pas connu
De meilleur naturel ni de plus ingénu.

FÉLINE.

Son mari, quel qu'il soit, peut s'assurer en elle.

BRIDAINE.

Oui, je crois comme vous qu'elle serait fidèle...

FÉLINE.

J'en mettrais dans le feu les deux mains que voilà.

BRIDAINE.

Ah! l'honnête garçon de neveu que j'ai là!
Au gré de vos désirs comme il vous persuade!
Pour la peine je veux vous donner l'accolade.

FÉLINE, à part.

On dit vrai : les baisers sont monnaie à vilain.

BRIDAINE.

De mon premier enfant vous serez le parrain.

FÉLINE.

D'abord, mon oncle, il faut que Juliette consente.

BRIDAINE.

Bon, bon! nous saurons bien la rendre obéissante.

FÉLINE.

Quoi! la violenter?...

BRIDAINE.

N'est-ce pas pour son bien?
Vaut-il mieux lui laisser épouser un vaurien
Comme Octave?

FÉLINE.

Il est vrai; pourtant...

BRIDAINE.

Un jour, je pense
Qu'elle me saura gré de cette violence.
Je vais la préparer à faire son devoir.
Merci, mon cher ami, de l'idée. Au revoir.

Il entre chez Juliette.

SCÈNE X.

FÉLINE, seul.

Mon idée était, certe, heureuse pour Juliette,
Et son meilleur ami la trouverait parfaite;
Mon oncle est un parti superbe! — Mais j'ai peur
Que le brutal ne cause ici quelque malheur.
Juliette a l'âme fière, et cette violence
Pourrait bien la pousser à quelque extravagance.
Je l'ai dit à mon oncle. Après, tant pis pour lui;
Je ne me mêle pas des affaires d'autrui.

ACTE TROISIÈME.

Un salon chez Octave, le soir

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, seul.

Je suis décidément un sot que je méprise.
Je suis un sot ?... Enfin j'ai fait une sottise.
Juliette était au point de me tout accorder ;
Il fallait seulement me faire marchander,
Et mettre une rançon un peu chère à ma vie;
Peut-être même au fond en avait-elle envie :
Les femmes aiment tant à se sacrifier !
Mais Féline a raison, je suis un écolier,
Et je n'ai pas encor cette fermeté d'âme
Qu'il faut pour résister aux larmes d'une femme.
Dès que je vois pleurer des yeux pleins de langueur
L'humidité me gagne et m'amollit le cœur,
Et j'oublie aussitôt que toute femme tendre
Pleure, comme le cerf, au moment de se rendre.
Peste soit du chasseur dont l'ardeur a faibli
Au moment souhaité de sonner l'hallali!
Enfin Juliette ici par ma faute m'échappe;
Mais la leçon m'est bonne, et, si l'on me rattrape

A ces fausses pitiés, je veux être pendu
Au rameau le plus vert de l'arbre défendu.

Entre un domestique.

Une lettre, monsieur.

Il sort.

OCTAVE, ouvrant la lettre.

C'est de Rose! — O fortune!
Contre les maladroits tu n'as pas de rancune.

Il lit.

« Mon mari me dit qu'il vous a fermé sa porte et ne m'en donne pas de motif, sinon que vous êtes un homme sans principes. Je devine assez ce qui l'anime contre vous, et ce prétexte transparent cache mal sa jalousie. Je ne veux pas que son humeur ombrageuse vous prive de me voir, et, puisqu'il défend que ce soit chez lui, ce sera chez vous. Je suivrai cette lettre de près, mais n'en concevez aucun espoir, je ne veux pas emporter de remords.»

Rose ici! tout à l'heure! à ma discrétion!
O joie inespérée! O compensation!
Le mari!... Saurait-il? Peste du trouble-fête!

SCÈNE II.

OCTAVE, FÉLINE.

FÉLINE.

Vous ne m'attendiez pas!

OCTAVE, à part.

Il vient sauver sa tête.

Haut.

Non, monsieur.

FÉLINE.

Ma visite est peu de votre goût.

OCTAVE.

J'en conviens franchement : vous me gênez beaucoup.

FÉLINE.

J'en suis fâché, monsieur.

OCTAVE.

Moins que moi, je vous jure.

FÉLINE.

Mais vous nous avez mis en telle conjoncture,
Que, malgré mon serment de ne plus vous revoir,
J'y suis encor forcé par un triste devoir.
Que ma présence eu non vous soit désagréable,
Je viens pour prévenir un malheur effroyable.

OCTAVE.

De quoi s'agit-il donc ?

FÉLINE.

De Juliette.

OCTAVE, à part.

Très-bien !
De son propre malheur il ne soupçonne rien :
Délivrons-nous de lui.

Haut.

La démarche m'étonne ;
Car vous êtes, monsieur, la dernière personne
Par qui je souffrirais me voir admonesté,
Après l'aigre façon dont vous m'avez traité.

FÉLINE.

Aussi ne sont-ce plus des conseils que j'apporte ;
Je viens en suppliant frapper à votre porte,
Pour qu'il ne puisse pas m'être un jour reproché
D'avoir négligé rien qui vous aurait touché.

Mon orgueil d'honnête homme à vos pieds s'humilie.
Je ne m'indigne plus maintenant, je supplie;
Juliette est en vos mains, et tel est son danger,
Que vous seul contre vous la pouvez protéger.

OCTAVE.

Juliette entre mes mains?

FÉLINE.

Tout conspire à sa chute...
Pour être son mari l'oncle la persécute;
Elle pleure, elle hésite; une lettre de vous
Pourrait à sa vertu porter les derniers coups;
Je viens vous supplier de ne lui pas écrire.

OCTAVE.

Vous êtes maladroit de me si bien instruire.

FÉLINE, troublé.

Qu'entendez-vous par là? Dans cette extrémité,
Où puis-je recourir qu'à votre loyauté?
Si vous me repoussez, j'aurai fait une faute,
Mais c'est de vous tenir en estime trop haute,
De vous croire capable encor d'un peu de bien,
En un mot de juger votre cœur par le mien.
Je suis, à vous entendre, un niais, ou tout comme?
Soit, monsieur! quand on traite avec un honnête homme,
Le chemin le plus sûr est toujours le plus droit:
C'est donc tant pis pour vous si je suis maladroit.

OCTAVE.

Mais vous vous emportez!

FÉLINE.

Oui, monsieur, je m'emporte,
A voir interpréter mes actes de la sorte!

OCTAVE.

Que me parlez-vous là d'interprétation?

FÉLINE.

Et que signifiait votre observation,
Si ce n'est que je viens en effet vous instruire
Que pour perdre Juliette il vous suffit d'écrire?

OCTAVE.

D'où diable voulez-vous que j'aie eu ce soupçon?
Un mari qui viendrait au secours d'un garçon?
Vous surtout dont je sais l'horreur pour le scandale,
Qui m'avez si souvent et tant fait la morale!

FÉLINE, radouci.

Oui, je vous ai toujours parlé comme j'ai dû.
Nous n'en serions pas là, si l'on m'eût entendu.

OCTAVE.

J'en conviens.

FÉLINE.

J'ai fait tout pour assainir votre âme
Et pour en extirper votre projet infâme.

OCTAVE.

J'en pourrais témoigner.

FÉLINE.

Rien n'a mordu sur vous,
Ni raison, ni sarcasme, encor moins le courroux.

OCTAVE.

Vous pouvez m'accuser d'avoir un cœur de roche.

FÉLINE.

Au jour du repentir vous n'aurez nul reproche
A m'adresser.

OCTAVE.

Aucun, sinon d'être têtu.

FÉLINE.

Un autre à tant d'échecs se tiendrait pour battu,

Et se croirait en droit de prendre du relâche ;
Mais je suis obstiné sur une noble tâche !
Après avoir de tout vainement essayé
Je tente le dernier recours de la pitié.
Ayez compassion de cette pauvre fille
Qui vous aime et n'a plus qu'un oncle pour famille.
Contentez-vous d'avoir son sort en votre main ;
Que votre orgueil lui souffre un asile et du pain.

OCTAVE.

Si je croyais vraiment...

FÉLINE.

Je sais bien qu'elle est belle
Et que je vous demande une chose cruelle ;
Il est dur de se voir maître de tant d'appas,
Et par pure vertu de n'en profiter pas.

OCTAVE.

Certes !...

FÉLINE.

Mais, à défaut d'une autre récompense,
Vous pouvez être sûr de ma reconnaissance.

OCTAVE.

Beau dédommagement !

FÉLINE.

Et, si de jeunes fous
Ont assez peu de cœur pour se moquer de vous,
Vous vous retrancherez contre leur injustice
Dans le contentement d'un si beau sacrifice.

OCTAVE.

Vous m'y faites songer... quelle proie aux railleurs !

FÉLINE.

Le sage s'émeut-il d'un quolibet ? — D'ailleurs,
Plus le renoncement est grand, plus il honore.

OCTAVE.

Certe ! et j'aurais plaisir à voir lever l'aurore
Mais quoi ! mon cher monsieur, je dors jusqu'à midi.

FÉLINE.

Vous êtes, je l'avoue, un cruel étourdi.

OCTAVE.

Plût au ciel le fussé-je encore davantage !
Car, si je me mêlais une fois d'être sage,
Je trouverais partout quelque bonne raiso
De ne me divertir en aucune façon.
De scrupule en scrupule et de fil en aiguille,
Je n'aurais à la fin femme, veuve, ni fille.
A déesse Vertu j'adresserais des vœux,
Mais plus tard, quand j'aurai perdu dents et cheveux.
D'ici là trouvez bon que je ne m'inquiète
D'aucun raisonnement qui troublerait la fête.

FÉLINE.

Que répondre à cela ?

OCTAVE.

De sensé ? rien du tout.

FÉLINE.

J'aurai du moins rempli mon devoir jusqu'au bout :
Le reste est entre vous et votre conscience.

OCTAVE.

Hélas ! elle n'a pas, monsieur, votre éloquence.

Entre un domestique.

LE DOMESTIQUE.

Une dame, monsieur, demande à vous parler.

OCTAVE.

Vous comprenez...

J'ai voulu vous donner la clef de ma conduite :
C'est fait; et maintenant pour jamais je vous quitte.

Elle se lève.

OCTAVE.

Pour jamais?

ROSE.

Vous revoir, c'est tromper mon époux.

OCTAVE.

Je ne vous verrai plus? quoi! pas même chez vous?

ROSE.

Vous n'y pourriez venir qu'à l'insu de mon maître;
Il me faudrait mentir, et vous cacher peut-être!
Ce serait peu de joie et beaucoup de remords.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FÉLINE, BRIDAINE.

BRIDAINE, à la cantonade.

Non, je n'écoute rien que mes justes transports!

ROSE.

O ciel!

OCTAVE, se précipitant vers la porte.

On n'entre pas!

BRIDAINE, le repoussant.

Te voilà donc, coquine

Rose se retourne vers lui.

Rose!

FÉLINE.

Ma femme!

Le duel est immoral; l'arme que je choisis
Pour venger mon honneur, monsieur, c'est le mépris.

ROSE.

Le mépris!

FÉLINE.

Qu'avez-vous à réclamer, madame?
De vous plus que d'une autre un tel crime est infâme!
Vous aviez un mari dont le nom eût été
Par toute autre que vous saintement respecté;
Le plus homme de bien, certes, que je connaisse...
Je le dis fièrement, car c'est là ma noblesse,
Et, sous le coup fatal dont je suis abattu,
Je sens grandir en moi l'orgueil de ma vertu!
Si, pour vous excuser, j'interroge ma vie,
Je n'y trouve rien, non, rien qui vous justifie :
Je ne vous ai donné qu'exemples de bonté,
Et de délicatesse, et de fidélité;
Pour moi, mais plus encor pour vous, j'ai sans relâche
Veillé sur mon honneur, et l'ai gardé sans tache;
Et ce trésor sur quoi j'avais ainsi veillé,
Vous l'avez en un jour honteusement pillé!
Et vous vous révoltez contre votre sentence?

OCTAVE.

J'affirme sur l'honneur, monsieur, son innocence.

FÉLINE.

Sur l'honneur! quel honneur? le vôtre, par hasard?

OCTAVE, avec colère.

Monsieur!

FÉLINE.

De mon mépris subissez votre part,
Vous qui vous êtes fait, par ma bonté trop prompte,
L'hôte de ma maison pour y planter la honte,

Qui creusiez sous mes pas un piége souterrain,
Et ne rougissiez point en me serrant la main!

OCTAVE, confus.

Monsieur!...

FÉLINE.

A votre avis, c'est une espièglerie
Sans doute, un joyeux tour et dont il faut qu'on rie.
L'honneur n'a rien à voir là dedans en effet!
Surprendre l'amitié d'un homme, c'est parfait,
Et cette fourbe n'est d'aucun blâme suivie,
Quand c'est pour lui voler le bonheur de sa vie!
Pour m'enlever, monsieur, mon bonheur sans retour,
Vous n'aviez même pas l'excuse de l'amour!
Vous cherchiez seulement à faire une conquête,
Et vous preniez ma femme à défaut de Juliette!

A Rose.

Oui, madame, et cela déjà me venge assez,
Il vous trahit autant que vous me trahissez.
Il convoitait aussi Juliette...

BRIDAINE.

L'insolence!

FÉLINE, à Rose.

Si vous ne m'en croyez, croyez-en son silence

BRIDAINE.

C'est clair!

FÉLINE, à Octave.

Oseriez-vous dire que j'ai menti?

BRIDAINE.

Il est au pied du mur!

OCTAVE, à part.

Je suis anéanti!

ROSE, à part.

O juste châtiment de ma faute !

BRIDAINE.

Ah ! le traître !

A part.

Je voudrais le pouvoir jeter par la fenêtre !

FÉLINE, à Rose.

Vous connaissez enfin celui que vous aimiez ;
Apprenez qui je suis, moi que vous accusiez.
Si Juliette séduite était à votre place,
Mon oncle à son malheur ne ferait pas de grâce.

BRIDAINE.

Certe !

FÉLINE.

Il la chasserait en la déshéritant !

BRIDAINE.

Corbleu ! je le crois bien ! sans conteste ! à l'instant !

FÉLINE.

Eh bien, moi, ce flatteur, ce coureur d'héritage...

A Octave.

Parlez, monsieur, parlez ! rendez-moi témoignage !
N'ai-je pas invoqué l'honneur et la raison
Pour vous dissuader de votre trahison ?

OCTAVE.

Oui.

FÉLINE.

Comme mon enfant j'ai défendu Juliette,
N'est-il pas vrai ?

OCTAVE.

C'est vrai.

BRIDAINE.

Bon Féline! homme honnête!

FÉLINE.

Et voilà mon loyer! soyez honnête et bon!
O vertu! c'est donc vrai que tu n'es qu'un vain nom?

ROSE.

Que n'ai-je su plus tôt...

FÉLINE.

Ce n'est pas ma manière
De triompher partout du bien que je peux faire;
De mes œuvres j'ai honte à réclamer un prix,
Et je trouve plus fier d'accepter le mépris.

BRIDAINE.

L'antiquité n'a rien qui soit plus magnanime!

ROSE.

Ah! monsieur! maintenant je comprends tout mon crime.

FÉLINE.

C'est trop tard.

ROSE.

Non, monsieur, le ciel m'en est témoin!

FÉLINE.

Quoi! prétendriez-vous...

ROSE.

Vous ne me croyez point,
Et je ne m'en plains pas : l'apparence m'accable.
Cependant je n'ai rien commis d'irréparable.
J'en jure par ma mère — et son souvenir saint
M'est trop cher et sacré pour l'invoquer en vain —
Votre honneur est intact : un moment égarée,
J'allais sortir d'ici... comme j'étais entrée,
Car la honte, sinon le remords, m'étouffait.

BRIDAINE, à part.

S'il la croit, je dirai qu'il a l'esprit bien fait.

FÉLINE, à part.

Elle ne peut mentir sur le nom de sa mère.
Outre que je ne puis me mieux tirer d'affaire.

A Rose.

Vous avez l'esprit faux, mais le cœur fier et droit,
Et sur votre serment tout le monde vous croit.

BRIDAINE, à part.

Pas moi, toujours.

ROSE,

Merci de cette confiance.

FÉLINE.

Mon oncle et vous, monsieur, promettez le silence?

OCTAVE.

Je le jure!

BRIDAINE.

Aussi moi.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JULIETTE.

BRIDAINE.

Juliette!

A Féline.

Soutiens-moi!

OCTAVE, à part.

La pauvre enfant!

BRIDAINE.

J'en tiens!... — Sexe ingrat et sans foi!

FÉLINE.

De la philosophie!...

BRIDAINE

Ah! laisse-moi tranquille!

FÉLINE.

Vous disiez tout à l'heure...

BRIDAINE.

Au diable l'imbécile!
Tes consolations ne font que m'achever.

A Juliette.

Tu ne t'attendais pas, vilaine, à me trouver!

JULIETTE.

La rencontre n'a rien dont je sois interdite,
Et je ne rougis pas, monsieur, de ma conduite.
Vous m'avez mise au point de ne rien ménager.

BRIDAINE.

Nous verrons!...

JULIETTE.

Mon mari saura me protéger.

BRIDAINE.

Votre mari! Parbleu! je vais vous faire rire.
Apprenez qu'il voulait seulement vous séduire,
Qu'il courtisait...

FÉLINE.

Une autre en même temps que vous.

JULIETTE.

Se serait-il offert pour être mon époux?

BRIDAINE, embarrassé.

Il est vrai que par lui vous fûtes demandée...

ROSE.

De sorte à ne pouvoir jamais être accordée.
Il cherchait un refus qui le mît en état
De se désespérer à vous avec éclat...

JULIETTE.

Hélas ! j'ai tant souffert ! faut-il souffrir encore !

BRIDAINE, à Juliette.

Cela vous apprendra, romanesque pécore !

A part.

Mais non, je réfléchis : parlons-lui doucement,
Et gagnons son amour par un doux traitement.

Haut.

Vous voyez ce que sont les jeunes gens, ma chère.
Peut-être je devrais me montrer plus sévère;
Mais je pardonne tout parce que je suis bon,
Et je vous offre encor ma personne et mon nom.

JULIETTE.

Tant de bonté, monsieur, me touche et me pénètre
Mais...

BRIDAINE.

Mais ?

JULIETTE.

Je ne pourrais assez la reconnaître.
Vous seriez malheureux, je le sens.

BRIDAINE.

Pour ceci,
C'est mon affaire.

JULIETTE.

Et moi je le serais aussi.

BRIDAINE, prenant Féline à part.

Féline, parle-lui; ma faiblesse est extrême;
Elle ne m'aime pas, et je sens que je l'aime.
Va, plaide en ma faveur.

FÉLINE.

Oui, mon oncle.

Il prend Juliette à part.

Pensez,
Mon enfant, au bonheur qu'ici vous repoussez.
Notre oncle a soixante ans, mais le cœur encor tendre,
Et puis cent mille écus sont toujours bons à prendre.

JULIETTE.

Ah ! monsieur !

FÉLINE.

Croyez-m'en : réfléchissez.

JULIETTE.

Jamais.
Si je ne puis pas être à celui que j'aimais,
Je ne serai du moins la femme de personne.

OCTAVE, à part.

Noble cœur !

BRIDAINE.

C'est ainsi ?... Va donc ! je t'abandonne,
Ingrate !

A Féline.

Tu seras mon unique héritier.

A Juliette.

Vilaine !

FÉLINE.

Calmez-vous.

BRIDAINE.

Eh ! laisse-moi crier !

A Juliette.

Il te faut des muguets, impudente !

ROSE.

De grâce !

BRIDAINE.

Qu'elle ne rentre plus chez moi !

ROSE.

Mais...

BRIDAINE.

Je la chasse !

FÉLINE.

Qui la recueillera ?

BRIDAINE.

C'est mon moindre souci.

ROSE.

Mais enfin...

BRIDAINE.

Après tout elle est chez elle ici;
Qu'elle y reste ! Bonsoir.

Il sort.

SCÈNE VI.

FÉLINE, OCTAVE, ROSE, JULIETTE.

JULIETTE, se laissant aller sur un fauteuil.

Oh ! mon Dieu ! que d'outrage !

ROSE.

Nous le ramènerons, mon enfant; du courage.

D'ici là vous aurez un asile chez nous.

JULIETTE.

Merci, mes seuls amis; votre intérêt m'est doux :
Mais je n'attendrai pas que mon oncle s'apaise.
Mon épreuve est trop rude, et le monde me pèse;
Ma mère m'a laissé, je crois, un peu d'argent,
Assez pour en payer ma dot dans un couvent...

FÉLINE.

Mais ne m'avez-vous pas, d'ailleurs, chère Juliette?

JULIETTE

C'est là que je voudrais chercher une retraite.

FÉLINE, à Rose.

Elle a raison : c'est là qu'est la tranquillité.

JULIETTE, pensive.

J'aurai mes dix-sept ans à la fin de l'été.

ROSE.

Allons-nous-en d'ici. Venez, l'heure s'avance.

Au moment où tout le monde fait mine de partir, Octave vient au milieu.

OCTAVE.

Avant de me quitter, prenez votre vengeance,
Juliette : je vous aime et vous me haïssez.

ROSE.

N'a-t-elle pas sujet?

OCTAVE.

C'est juste, je le sais,
Et l'on ne fléchit pas une haine si fière;
Aussi vous n'entendrez ni plainte ni prière.
J'ai voulu seulement vous dire à deux genoux,
Juliette, que je suis plus malheureux que vous,

Car c'est ma lâcheté qui nous perd l'un et l'autre,
Et je porte à la fois ma douleur et la vôtre,
Mais je suis moins coupable encore que puni,
De votre âme angélique à tout jamais banni,
Et me sentant trop bien déchu de votre estime
Pour que vous m'accordiez de réparer mon crime.
Adieu donc, laissez-moi le remords qui m'est dû
Et l'amer souvenir de votre amour perdu !

FÉLINE.

La réparation que vous m'avez offerte,
Faites-la-moi, monsieur, en réparant sa perte.
J'ai le droit d'exiger quelque chose de vous.

ROSE, bas à Féline.

C'est bien !

OCTAVE.

Me voudrait-elle accepter pour époux?
Je serais trop heureux !

FÉLINE.

Juliette, il vous adore !

JULIETTE.

Je ne peux plus le croire.

FÉLINE, à Octave.

Elle vous aime encore.

OCTAVE.

S'il était vrai !

FÉLINE.

Voyons, pas de fausse pudeur,
Enfants ; dépêchez-vous de renaître au bonheur.
Vous vous aimez tous deux ! Faut-il que j'intervienne ?

A Juliette.

Donnez-lui votre main avant qu'il ne la prenne

Juliette tend la main à Octave.

OCTAVE.

Ah! que je suis heureux!

FÉLINE.

Heureux de ma façon!

ROSE, à part.

Et j'ai pu mépriser cet homme honnête et bon!

FÉLINE, à part.

Juliette, grâce à moi, fait un beau mariage,
Je puis donc sans scrupule accepter l'héritage.

JULIETTE, à Féline.

C'est vous qui ramenez la paix dans la maison!

OCTAVE.

Que n'ai-je cru plus tôt votre haute raison!

JULIETTE.

Sans vous, monsieur, sans vous, n'étais-je pas perdue?

OCTAVE.

Vous m'avez éclairé.

JULIETTE.

Vous m'avez défendue.

ROSE.

Ah! plus je vous connais... quelle était mon erreur!

OCTAVE.

Si bon et si modeste à pratiquer l'honneur!

ROSE.

Plus d'un ne le vaut pas que bien haut on renomme !

FÉLINE, à part.

Parbleu ! j'étais bien sûr que je suis honnête homme !

FIN DE UN HOMME DE BIEN.

L'AVENTURIÈRE

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES, EN VERS

Représentée pour la première fois, en cinq actes, à la Comédie-Française, le 23 mars 1848.

Reprise en quatre actes, au même théâtre, le 10 avril 1860.

A

S. A. R.

HENRI D'ORLÉANS

DUC D'AUMALE

SON ANCIEN CONDISCIPLE ET DÉVOUÉ CONFRÈRE,

E. AUGIER.

AVERTISSEMENT.

Voilà trois ans que j'ai fait, pour ma satisfaction personnelle, le travail que je livre aujourd'hui au public.

C'est une tentative presque sans précédent dans l'histoire des lettres, que la refonte, après dix ans, d'un ouvrage qui avait réussi à son apparition. Inutile de dire que je ne me suis pas imposé de léger cette tâche de patience ; c'est après avoir attentivement étudié le fort et le faible de la pièce, après m'être bien convaincu qu'elle péchait foncièrement par certaines inexpériences faciles à réparer, que j'ai entrepris, non pas d'en faire un chef-d'œuvre, mais de la mettre sur ses pieds. Après quoi j'ai serré le tout au fond d'un tiroir, attendant le moment d'éprouver par la représentation si je m'étais ou non trompé. Le moment est venu, et le public semble m'avoir donné raison. Je souhaite que le lecteur ne casse pas l'arrêt du spectateur.

2 Mai 1860.

PERSONNAGES

MONTE-PRADE.
FABRICE.
DON ANNIBAL.
HORACE.
DARIO.
DONA CLORINDE.
CÉLIE.

La scène est à Padoue, en 15...

L'AVENTURIÈRE

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle dans la maison de Monte-Prade.

SCÈNE PREMIÈRE.

DARIO, UN VALET, puis MONTE-PRADE.

DARIO, au valet.

Avertissez mon frère... Ah! le voici.

Le valet sort.

A Monte-Prade qui entre par la gauche.

Bonjour.

MONTE-PRADE.

Quelle surprise! vous, mon frère, de retour?

DARIO.

Oui, j'arrive à l'instant et j'en apprends de belles,
Monsieur mon frère aîné.

MONTE-PRADE.

Vous savez les nouvelles?

DARIO.

Oui certes, je les sais.

MONTE-PRADE.

J'en suis fort satisfait.

DARIO.

Et moi, j'en suis... comment dirai-je? stupéfait!
Je ne m'attendais pas à cela, je l'avoue!
Vous vous êtes rendu la fable de Padoue...

MONTE-PRADE.

Prenez-le sur un ton qui soit plus de mon goût,
Si vous voulez pousser l'entretien jusqu'au bout.
Nous sommes tous les deux un peu vifs, mon cher frère;
Ne débutons donc pas par nous mettre en colère.
Certes, je montre assez quel cas je fais de vous
En vous laissant toucher, même d'un ton fort doux,
Un sujet délicat interdit à tout autre;
Mais soyez raisonnable et mettez-y du vôtre;
Payez-moi de retour en ne me disant rien
Qui m'oblige aussitôt à clore l'entretien.

DARIO.

C'est bientôt dit; mais moi, morbleu! cela m'irrite
Qu'un homme comme vous, d'honneur et de mérite,
Éprouvé par la guerre et par l'âge averti,
Se laisse prendre au piége ainsi qu'un apprenti.
Pour vous ensorceler de si belle manière
Quel charme vous a donc jeté cette sorcière?

MONTE-PRADE.

Dites enchanteresse et vous aurez bien dit.
Aux mensonges des sots donnez moins de crédit;
Ce que vous m'accordez ici d'expérience
Entre eux et moi vous doit mettre au moins en balance.
L'histoire de Clorinde est courte; la voici...
Et je n'avance rien que je n'aie éclairci:

J'ai vu tous ses papiers de famille. — Son père,
Hidalgo de Burgos, mourut dans la misère;
Alors don Annibal, (c'est son frère...)

DARIO.

Oui, je sais.
Je viens de l'entrevoir, sa mine en dit assez!
Il a l'air...

MONTE-PRADE.

Il a l'air d'un soldat de fortune,
D'un soudard, si le mot sert mieux votre rancune;
Mais est-ce le premier hidalgo que les camps
Aient déshabitué des maintiens élégants?
J'en ai connu beaucoup de ces hommes d'épée
A mine de pillage et de franche lippée,
Qui faisaient bon marché de tout, hors de l'honneur,
Plus fermes sur ce point, certes, que maint seigneur;
Par exemple Annibal... ne haussez pas l'épaule!
Il faut voir comme il prend au sérieux son rôle
De frère; quel respect il a pour cette sœur
Dont il est devenu l'unique défenseur;
Et de quel air piteux tout à la fois et rogue
Il se tait devant elle, attentif comme un dogue
Que l'enfant de son maître a pris pour oreiller
Et qui n'ose souffler de peur de l'éveiller.

DARIO.

Comment est-il ici ce petit saint en niche?

MONTE-PRADE.

Il allait demander du service à l'Autriche,
Et conduisait sa sœur, comptant auparavant
La placer près de lui dans un pauvre couvent,
Jusqu'à la paix du moins. Il fut malade en route,
Ce qui mit son petit viatique en déroute;
Et le défaut d'argent les retenait ici
Quand je les ai tous deux rencontrés, Dieu merci!

Vous voyez que l'histoire est simple.

DARIO.

Par le diable !
Un mensonge bien fait doit être vraisemblable,
Et pour duper les gens ce sont les maladroits
Qui mentent sans mesure et par-dessus les toits.

MONTE-PRADE.

Enfin vous avouez qu'il n'est rien d'impossible
Dans l'histoire que fait Clorinde ?

DARIO.

Elle est plausible ;
Même je la croirais presque vraie au besoin.

MONTE-PRADE.

S'il est ainsi, pourquoi ne la croyez-vous point ?

DARIO.

Pourquoi ? Parce qu'elle est fausse d'un bout à l'autre.

MONTE-PRADE.

Par ma foi, mon esprit rend les armes au vôtre,
Je ne vous comprends plus.

DARIO.

Je parle de bon sens :
Tout cela serait vrai, dit par l'honnêtes gens ;
Par des fripons, c'est faux.

MONTE-PRADE.

Mais mordieu !... car j'enrage
De vous voir raisonner de la sorte à votre âge,
Où diable prenez-vous que ce soient des fripons ?

DARIO.

Sur l'amour que la sœur feint pour vous, j'en réponds.

MONTE-PRADE.

Elle feint dites-vous ?

DARIO.

Hélas, mon pauvre frère,
Vous croyez-vous vraiment encore fait pour plaire?
Vos soixante ans passés ont-ils de tels appâts...

MONTE-PRADE.

J'ai soixante ans passés, je ne l'ignore pas;
Mais comme j'ai vécu de ma vie économe,
J'ai l'âge d'un vieillard et le sang d'un jeune homme.
Les rides de mon front n'ont pas atteint mon cœur;
Poudreux est le flacon, mais vive est la liqueur,
Et qu'il passe un rayon à travers la bouteille,
Elle redevient jeune aussitôt et vermeille.
Pour l'homme c'est l'amour, ce pur rayon qui rend
L'intérieur visible et le corps transparent.

DARIO.

L'admirable pathos chez un sexagénaire!

MONTE-PRADE.

Si vous n'y voyez rien, tant pis pour vous, mon frère.

DARIO.

Ainsi, c'est résolu : vos amis, vos parents,
Vous sacrifiez tout... et jusqu'à vos enfants!

MONTE-PRADE.

Mes enfants, dites-vous? Je n'ai plus qu'une fille;
Mon fils est dès longtemps sorti de ma famille.
Le jour qu'il a voulu prendre sa liberté,
Il m'a rendu la mienne et s'est déshérité.

DARIO.

C'est votre sang pourtant et le devoir réclame...

MONTE-PRADE

Oh! ne m'alléguez pas mon fils contre ma femme,
Car de son abandon mon hymen est le fruit,
Et je prétends par là me consoler de lui.

DARIO.

Mais votre fille, au moins? Elle vous idolâtre
Et n'a pas mérité d'avoir une marâtre.

MONTE-PRADE.

C'est une mère aussi que je vais lui donner;
Clorinde l'aime autant qu'il peut s'imaginer.

DARIO.

Je n'entreprendrai pas de vous faire comprendre
Quel compte on doit tenir d'une amitié si tendre.
Pour vous ouvrir les yeux j'ai dit ce que j'ai pu;
Puisque c'est en vain, tout entre nous est rompu.

MONTE-PRADE, ému.

Notre vieille amitié?...

DARIO.

Parbleu, que vous importe!
Sur moi, sur vos enfants, une intruse l'emporte.

MONTE-PRADE.

Une intruse!

DARIO.

Je romps tout commerce avec vous.

MONTE-PRADE, sèchement.

Comme vous l'entendrez.

DARIO.

Je romps l'espoir si doux
Du lien qui devait resserrer la famille:
Mon fils ne sera pas l'époux de votre fille.

MONTE-PRADE.

Mais ces pauvres enfants vont être désolés!
Laissons-les être heureux malgré nos démêlés.

DARIO.

Non morbleu! Quelque amour qu'il ait pour sa cousine,

Mon fils ne sera pas gendre d'une coquine.

MONTE-PRADE.

Soit. Ma fille n'est pas en peine de partis,
Et j'en trouverai cent qui vaudront votre fils.

DARIO.

Je le souhaite, hélas! plus que ne je l'espère,
Car je ne sache pas d'honnête homme et bon père
Qui souffre que son fils entre en une maison
Dont le chef s'est si fort égaré de raison,
Où l'honneur est aux mains d'une femme tarée,
Où tout déréglement a par elle une entrée,
Où les enfants n'auraient enfin devant les yeux,
Pour y dresser leurs mœurs, qu'exemples vicieux.

MONTE-PRADE.

Avez-vous dit, monsieur?

DARIO.

J'ai dit.

MONTE-PRADE.

Voici la porte,
Et ne revenez pas sans une bonne escorte,
Car je vous en préviens et vous en fais serment,
Vous ne sortiriez pas aussi commodément.

DARIO.

Il suffit.

MONTE-PRADE.

Dites bien à toute la cabale
Que son opinion m'est tout à fait égale;
Que je suis enchanté de voir mes bons amis
Se démasquer si vite, à l'épreuve soumis;
Que leur déchaînement ne sert en cette affaire
Qu'à me rendre Clorinde encor cent fois plus chère;
Mais que je couperai la figure au premier
Que je prends sur le fait de la calomnier.

DARIO.

Vous aurez fort à faire. Adieu, je me retire.

MONTE-PRADE.

Bonsoir.

Dario sort

SCÈNE II.

MONTE-PRADE, seul.

Donc contre moi tout le monde conspire !
C'est fort bien. L'abandon de ce vieux sermonneur
Complète le désert autour de mon bonheur.
Tant mieux ! Ce qui manquait à ma béatitude,
O mes chers envieux, c'était la solitude.
Ah ! vous vous figuriez, podagres aux cœurs froids,
Entre Clorinde et vous embarrasser mon choix !
Vous me jugiez par vous, pauvres âmes gelées,
D'où les illusions sont toutes envolées,
Et qui n'avez pas su dans un coin encor vert
Dérober une seule hirondelle à l'hiver !
Je vous plains, bonnes gens, de ne pas le connaître,
Ce charme du dernier amour qui me pénètre
Et me rend un reflet doré de mes vingt ans.
O mon dernier beau jour, plus beau que le printemps,
Est-ce trop acheter ta présence céleste
Qu'abandonner pour toi ma part de tout le reste ?

SCÈNE III.

CÉLIE, MONTE-PRADE, HORACE.

CÉLIE, à Horace dans le fond.

Tâchons de l'attendrir; tombons à ses genoux.

Ils s'agenouillent à droite et à gauche de Monte-Prade.

Ah ! mon père !

HORACE.

Ah ! mon oncle !

MONTE-PRADE.

Eh bien, que voulez-vous ?

HORACE.

Je viens de rencontrer mon père dans la rue...

MONTE-PRADE.

Ah ! fort bien. La cabale a fait une recrue !
Vous venez tous les deux me livrer votre assaut.

HORACE.

Ayez pitié...

MONTE-PRADE.

Tais-toi. Me prends-tu pour unsot ?
Mon frère, ayant sur moi faussé toutes ses armes
Comme dernier recours me députe vos larmes ;
Mais sincères ou non, coulant pour m'ébranler,
Morbleu ! je les renvoie à qui les fait couler.

HORACE.

Serez-vous si cruel que...

MONTE-PRADE.

Point de verbiage.

Est-ce moi qui m'oppose à votre mariage?
C'est mon frère, et je trouve assez exaspérant
Qu'il me donne envers vous le rôle du tyran.
C'est à lui, non à moi qu'il faut demander grâce.

HORACE.

Mais il a des motifs...

MONTE-PRADE.

Tout beau, monsieur Horace!
Je ne vous permets pas de toucher ce sujet.
— Tes visites étant désormais sans objet,
Prends congé de Célie.

HORACE.

Eh quoi donc, tout de suite?

MONTE-PRADE.

Ton père par la sienne a dicté ma conduite,
Et tant que le brutal n'entendra pas raison,
Tu ne remettras pas les pieds dans ma maison.
Allons, fais tes adieux.

HORACE.

Adieu, chère Célie..

CÉLIE.

Mes jours s'achèveront dans la mélancolie

HORACE.

Et moi, loin de tes yeux, je n'ai plus qu'à mourir!

Monte-Prade sort brusquement.

SCÈNE IV.

CÉLIE, HORACE.

CÉLIE.

Il ne nous laisse pas le temps de l'attendrir,
Preuve qu'en son projet il est inébranlable.

HORACE.

Mon père d'autre part n'est pas très-pitoyable.

CÉLIE.

Qu'allons-nous devenir entre ces entêtés ?
Hélas ! il faudra bien faire leurs volontés !

HORACE.

Si nous faisons les leurs, qui donc fera les nôtres ?
Le sage doit apprendre à se passer des autres,
Me dit souvent mon père, et je veux aujourd'hui
T'épouser sagement, en me passant de lui.

CÉLIE.

Horace, y penses-tu !

HORACE.

J'y pense !

CÉLIE.

Une révolte !

HORACE.

Après le mauvais grain la mauvaise récolte !

CÉLIE.

Il est homme à jamais ne te la pardonner !

HORACE.

Je suis homme à ne pas beaucoup m'en chagriner.

CÉLIE.

C'est parler méchamment.

HORACE.

C'est parler, ma Célie,
En homme que l'amour de tout lien délie ;
Père, patrie, amis ne sont de rien pour moi,
Et je peux me passer de tout, hormis de toi.

CÉLIE.

Mais pour nous marier tout seuls, avons-nous l'âge ?

HORACE.

C'est vrai, diable !

CÉLIE.

On ferait casser le mariage.

HORACE, à part.

Les morceaux en sont bons.

CÉLIE.

Quoi, vous riez, monsieur ?

HORACE.

Là, ne te fâche pas, je ris à contre-cœur.
Mais sérieusement, que résoudre, que faire,
A moins de secouer l'autorité d'un père ?

CÉLIE.

A tout événement, Horace, jurons-nous
De nous aimer toujours.

HORACE.

Je le jure à genoux !

CÉLIE.

Et de ne pas souffrir qu'un ordre plus barbare
Par un autre hyménée à jamais nous sépare.

HORACE.

Jurons ! et qu'un baiser cimente le serment !

CÉLIE, s'échappant.

Ma parole n'a pas besoin de ce ciment !

HORACE, la poursuivant.

Un baiser, ma Célie, et sans faire la moue.

CÉLIE, s'arrêtant.

Ne te suffit-il pas de mon cœur... sans ma joue ?

HORACE.

Et toi, crois-tu beaucoup illustrer ta rigueur
De refuser ta joue ayant donné ton cœur ?

Il l'embrasse.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FABRICE.

FABRICE.

Grand bien vous fasse, ami. Le seigneur Monte-Prade ?

HORACE.

Mon oncle...

FABRICE.

C'est votre oncle ? Alors, mon camarade,
N'es-tu pas le petit Horace ?

HORACE.

C'est mon nom ;
Et toi, mon cher ami, comment t'appelle-t-on ?

FABRICE.

Tu ne me connais pas ?

HORACE.

Non, le diable m'emporte.

FABRICE.

Quoi ! dix ans ont-ils pu me changer de la sorte ?
C'est de ma longue absence un reproche cruel
Qu'il faille me nommer sur le seuil paternel !
Je suis Fabrice.

CÉLIE.

Dieu !

HORACE, lui tendant la main.

Reçois la bienvenue.

— Voici ta sœur.

FABRICE.

Ma sœur ?

CÉLIE, à Horace.

Qu'il n'a pas reconnue !

FABRICE.

Ah ! c'est que dans mon cœur tu n'avais pas grandi,
Et je n'y rapportais qu'un enfant étourdi !
Comme te voilà grande et timide et jolie !
Mais as-tu peur de moi ? Dans mes bras, ma Célie !

CÉLIE, timidement, après l'avoir embrassé.

Notre père est sorti.

FABRICE.

Tiens, je n'y pensais plus !
il est sorti ? Tant mieux, c'est qu'il n'est pas perclus,
je le craignais bien vieux, bien vieux, mon pauvre père.

HORACE.

Il n'a jamais été plus gaillard, au contraire.
Il gagne un an de moins tous les jours.

FABRICE.

Dieu merci !
Me voilà déchargé de mon plus grand souci !
Je m'accusais déjà de sa décrépitude
Comme d'un fruit amer de mon ingratitude...
Aussi comme je vais lui demander pardon
De mon libertinage et de mon abandon !
A-t-il toujours son air vénérable et sévère ?

CÉLIE.

Il rentrera bientôt ; vous le verrez, mon frère.

FABRICE.

Eh bien ! en l'attendant, parle-moi, chère sœur,
Car j'avais de ta voix oublié la douceur.

CÉLIE.

Aussi, méchant, pourquoi faire une telle absence ?

FABRICE.

Longue absence, en effet ! Ces lieux de mon enfance
Doivent être étonnés du triste voyageur
Qui les avait quittés si jeune et plein d'ardeur !
Qu'ils ont de souvenirs pour moi ! Tiens, cette glace !...

Il s'en approche ; après un silence :

Valentine était là, ma Célie, à ta place :
Je lui tournais le dos, feignant de ne rien voir ;
Mais je la regardais, tremblant, dans ce miroir,
Car son bouquet cachait une timide lettre
Qu'elle lut et jeta gaîment par la fenêtre.
Tu les as vus alors par les larmes battus,
O miroir ! ces yeux creux et qui ne pleurent plus !

CÉLIE.

Les voilà cependant qui de pleurs se remplissent.

FABRICE, s'asseyant.

Ah ! que ces souvenirs sont loin et me vieillissent !

Que reste-t-il en moi du jeune homme d'alors?
Je suis encor plus vieux au dedans qu'au dehors!
As-tu vu quelquefois la carcasse noircie
D'un beau feu d'artifice éteint par une pluie?
Je ressemble beaucoup à ce piteux objet.

CÉLIE.

Vous nous raconterez ce que vous avez fait?

FABRICE.

Non, diable! ce n'est pas matière à bréviaire!
J'ai fait un peu de tout, hors de ce qu'il faut faire;
J'ai perdu dans mon cours de vie aventureux
Beaucoup d'illusions, encor plus de cheveux,
Et de cette bagarre en hâte je me sauve,
Heureux de n'en sortir qu'à moitié triste et chauve!

CÉLIE.

Vous restez avec nous?

FABRICE.

Pour toujours, car je voi
Que le bonheur était entre mon père et toi.
J'ai sottement gâché ma vie à le poursuivre,
Mais je la recommence en te regardant vivre;
J'ai fatigué mon cœur à tous les carrefours,
Je veux le reposer en aimant tes amours,
Et vieillirai gaîment pourvu que je te voie,
Jeune de ta jeunesse, et joyeux de ta joie!
Tu me laisseras bien rôder dans ta maison
Comme un vieux serviteur inutile, mais bon?

CÉLIE.

Ne parlez pas ainsi, cher frère, je vous aime.

HORACE.

Mais pourquoi renoncer à vivre pour toi-même?

FABRICE.

Je n'en vaux plus la peine, et d'ailleurs c'est trop tard.

HORACE.

Il faut te marier!

FABRICE.

Je suis las du hasard.
En outre, je ferais un mari détestable,
Un père médiocre et peu recommandable,
Tandis que je pourrai, si ma sœur y consent,
Fournir à mes neveux un oncle fort décent.
— A propos de neveux, parbleu! je me rappelle
Qu'en entrant je n'ai pas dérangé de querelle,
Ou bien vous en étiez au raccommodement.
A quand le mariage?

HORACE.

A quand?

CÉLIE.

Hélas!

FABRICE.

Comment?
Notre amour serait-il traversé?

HORACE.

Par mon père!

FABRICE.

Il refuse pour bru la fille de son frère?
La trouve-t-il trop pauvre ou de sang roturier?

HORACE.

Non, mais mon oncle est près de se remarier.

FABRICE.

Mon père?

HORACE.

Lui-même, oui.

FABRICE.

Quelle plaisanterie!

CÉLIE.

Hélas! rien n'est plus vrai!

FABRICE.

Mon père se marie!
Je vois décidément qu'il n'a rien de perclus
Et que je me forgeais des remords superflus!
Quelle caducité, malepeste! Il se porte
Beaucoup mieux que son fils, ou le diable m'emporte!
— Il ne va pas, j'espère, épouser un tendron?

HORACE.

Sa femme peut avoir vingt-cinq ans environ.

FABRICE.

C'est une veuve?

CÉLIE.

Non.

FABRICE.

Peste! une demoiselle?

HORACE.

Encor moins!

FABRICE.

Et quoi donc alors?

HORACE.

Une donzelle!
Elle vient de Madrid avec un spadassin.
Qui lui sert à son choix de frère ou de cousin.
Il se donne le *don* et fait le gentilhomme.

Ils ont tous deux si bien travaillé le bonhomme,
Si bien circonvenu, si bien entortillé,
Qu'avec tous ses amis pour eux il s'est brouillé.
Mon père furieux me refuse Célie,
Tant que le sien sera coiffé de sa folie,
Et celui-ci piqué me bannit de ces lieux.

CÉLIE.

Ce que vous avez vu n'était que des adieux.

FABRICE.

Ah! mille millions de diables à mes trousses!
Moi qui venais chercher des émotions douces,
L'édification, la règle, le repos...
Certe, il faut convenir que j'arrive à propos!
Il est beau le foyer paternel, et ce temple
Que je me figurais est d'un touchant exemple!
Pourquoi suis-je venu, morbleu!

CÉLIE.

Pour nous sauver:
Vous seul de ce malheur pouvez nous préserver.
Vous êtes maintenant le chef de la famille.

FABRICE.

Ah! ce mot me rappelle! Oui, te voilà ma fille!
Le ciel, que j'accusais, surpasse mon espoir:
Je ne cherchais que l'ordre et trouve le devoir!
Allons, voilà qui vaut la peine que l'on vive!
D'ailleurs, c'est moi l'auteur de ce qui nous arrive:
J'ai laissé le champ libre aux intrus. Mais, morbleu!
Me voilà de retour, nous allons voir beau jeu.
Donzelle et spadassin? Bon! d'estoc et de taille
J'ai beaucoup fréquenté parmi cette canaille,
Et je rachèterai mes désordres anciens,
En mettant leurs leçons au service des miens.

HORACE.

Mon oncle t'aime au fond ; il suffit qu'il te voie
Pour que son cœur se fonde en paternelle joie;
Profitons du moment pour frapper les grands coups;
Pendant qu'il est ému, tombons à ses genoux...
J'y suis déjà tombé tout à l'heure, n'importe!
Montrons-lui quel désordre ici Clorinde apporte,
Que sa famille en souffre et que lui-même y perd
Le bonheur du seul rôle à la vieillesse offert;
Ajoutons le tableau, si j'épouse Célie,
D'adorables marmots barbouillés de bouillie
Qui lui tirent la barbe en bégayant son nom,
Et parbleu! la Clorinde est perdue!

FABRICE.

Hélas, non.
Avec tous ses amis, s'il s'est brouillé pour elle,
Voudra-t-il écouter la voix d'un fils rebelle?
Contre ces passions, d'ailleurs, rien n'est puissant,
Ni liens d'amitié, ni même ceux du sang!
L'amour chez les vieillards a d'étranges racines,
Et trouve, comme un lierre aux fentes des ruines,
Dans ces cœurs ravagés par le temps et les maux,
Cent brèches où pousser ses tenaces rameaux.

HORACE.

A ce compte, je vois peu de chances qu'il rompe.

FABRICE.

La seule est de prouver au vieillard qu'on le trompe,
Qu'on n'a d'amour pour lui qu'à cause de son bien;
Mais ce n'est pas facile, à ne vous cacher rien.

HORACE.

La drôlesse est habile et sait bien se conduire.

FABRICE.

L'important est d'abord ici de m'introduire,

Afin d'étudier notre intrigante à fond.

HORACE.

Pourquoi ne pas venir simplement sous ton nom ?

FABRICE.

Parce que, si je viens sous mon nom, la gaillarde,
Voyant mon intérêt, va se tenir en garde.

HORACE.

Rien de plus simple : prends le premier nom venu.

FABRICE.

Et de mon père alors si je suis reconnu ?

HORACE.

Bon ! Pour te déguiser n'as-tu pas de recette ?

CÉLIE.

Notre père n'a plus la visière bien nette.

HORACE.

Il ne reconnaît plus personne à quatre pas.

FABRICE.

A la bonne heure ; mais il reste un embarras :
Comment me faire admettre à moins d'être Fabrice

HORACE.

Ah ! c'est juste ! — Il faudrait trouver un artifice...

FABRICE.

Si je me présentais au nom...

HORACE.

Oui, c'est cela.

FABRICE.

Au nom de qui, nigaud ?

HORACE.

Ah! de qui?...

FABRICE.

M'y voilà!
J'ai notre affaire ; viens qu'ici l'on ne me voie.
Je t'expliquerai tout. — Enfants, soyez en joie!

Ils sortent tous deux par la porte du fond, Célie par celle de gauche.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

DON ANNIBAL, DONA CLORINDE.

Ils entrent par la porte du fond.

CL RINDE.

Personne. — Il est allé chez quelque ami, sans doute.

ANNIBAL.

Il n'en a plus.

CLORINDE.

Qui sait?

ANNIBAL.

Il promène sa goutte,
Voilà tout; il n'est là rien de bien alarmant.

CLORINDE.

Que veux-tu? J'ai dans l'âme un noir pressentiment.
Toi qui ne crois à rien, tu diras que c'est bête,
Mais ce miroir cassé me trotte par la tête.

ANNIBAL.

Laisse-moi donc tranquille avec ton sot miroir!
Que veux-tu qu'il arrive?

CLORINDE.

Est-ce qu'on peut savoir?
Il suffit d'un hasard pour nous faire connaître.

ANNIBAL.

Il faut que ce hasard entre par la fenêtre,
Car nous avons fermé la porte à tout venant.

CLORINDE.

Peux-tu d'un tel sujet parler en badinant?

ANNIBAL.

Moi? je tiens plus que toi, ma sœur, à ton douaire.

CLORINDE.

Ne seras-tu jamais qu'un intrigant vulgaire?
Ne peux-tu te hausser à d'autre ambition
Qu'à celle de gagner un méchant million?

ANNIBAL.

Tout doux! les millions sont de bonnes personnes
Qui ne méritent pas le nom que tu leur donnes,
Et l'on n'en cite pas un seul, je dis pas un,
Qui d'aucune façon ait fait tort à quelqu'un.
Mais, toi-même, malgré ton mépris magnanime,
Tu ne leur peux, au fond, refuser ton estime,
Et c'est leur témoigner, je crois, assez d'égard
Que consentir pour eux à l'hymen d'un vieillard!

CLORINDE.

Tais-toi, tu n'es qu'un sot. Verrai-je mes pensées
Par ce petit esprit toujours rapetissées?
L'argent, pauvre cervelle! Eh! que me fait l'argent?
Je l'ai toujours traité d'un dédain négligent,
Et j'y tiens aujourd'hui moins que jamais!

ANNIBAL.

La peste!

CLORINDE.

Tout ce qu'il peut donner, j'en ai joui de reste!
Les prodigalités, le luxe, le plaisir,
Ont lassé mon caprice et vaincu mon désir :
J'ai connu, tour à tour mendiante et duchesse,
La dernière misère et l'extrême richesse ;
Et j'ai de toutes deux abusé tellement
Qu'en ce genre pour moi rien n'a d'étonnement!

ANNIBAL.

Tiens!

CLORINDE.

J'ai goûté de tout, et cette folle vie
N'a laissé qu'une chose en moi d'inassouvie.
Pour te rendre d'un mot mon sentiment plus clair,
Je ressemble au marin fatigué de la mer;
Et comme il porte envie à la tranquille joie
Des rivages heureux que son vaisseau côtoie,
Ainsi je porte envie au monde régulier
Que mon orgueil encor n'a pu que côtoyer.
Je veux faire partie enfin de quelque chose,
Au lieu d'être un jouet dont le hasard dispose;
Je veux m'initier à ce monde jaloux
Qui par son mépris seul communique avec nous;
Je veux mon rang parmi les femmes sérieuses...
Ces mères et ces sœurs pour nous mystérieuses,
Dont nous ne savons rien, pauvres filles, sinon
Le respect que font voir nos amants à leur nom!

ANNIBAL.

Laisse-moi quelque peu secouer les oreilles...
Je n'ai jamais ouï d'absurdités pareilles!
Je tombe de mon haut! Depuis quand diable as-tu
Tant de vocation pour entrer en vertu?

CLORINDE.

Ah! je n'ai jamais vu de femme mariée,

De bourgeoise en gants noirs que je n'aie enviée;
Car elle regardait mon luxe avec dédain,
Et c'est si bon d'oser mépriser son prochain;
D'avoir autour de soi des gens à qui l'on tienne
Et dont on ne soit pas traitée en bohémienne;
De ne plus vivre enfin hors le monde et la loi,
Et de se pavaner dans l'estime de soi!

ANNIBAL.

Tu vas donc te conduire en honnête personne?

CLORINDE.

Sans doute.

ANNIBAL.

Tout de bon?

CLORINDE.

Qu'est-ce là qui t'étonne?
Les galants, à ton gré, sont-ils si dangereux
Qu'on ne puisse aisément se défendre contre eux?
Je n'ai jamais aimé personne de ma vie!

ANNIBAL.

Je le sais, mais enfin il peut t'en prendre envie.

CLORINDE.

Impossible! L'amour demande un cœur dompté
Et se nourrit chez nous d'infériorité;
Or, moi, par un bonheur qui souvent me chagrine,
Je ne peux pas trouver d'homme qui me domine;
Les plus spirituels dans mes mains ont tourné
En idiots, en gens à mener par le nez;
Si bien qu'en vérité, parfois je me demande
Pourquoi c'est l'homme et non la femme qui commande,
Et d'où peut venir l'air de domination
Qu'affecte ce faux roi de la création.

ANNIBAL.

On voit bien que tu n'as jamais été battue :
Tu mépriserais moins l'homme, fière statue !

CLORINDE.

Peut-être vaut-il mieux n'avoir aimé jamais
Et que le ciel n'ait pas entendu mes souhaits.
L amour est une guerre entre nous et les hommes
Où, dès qu'ils ne sont plus victimes, nous le sommes ;
Or, dans un tel combat, où tout coup vise au cœur,
Celui qui n'en a pas est toujours le vainqueur.
C'est ainsi que sans chaîne et sans entrave aucune,
Dans son cours merveilleux j'ai suivi ma fortune.

ANNIBAL.

Certes, je ne suis pas pour te le disputer.
Ton hymen a de quoi tous deux nous contenter ;
Car, à toi, s'il assure une belle retraite
Et le droit de jouer à la Madame... honnête,
Il me met à l'abri, moi qui veux mourir gras,
Des caprices du sort à l'heure des repas;
Il m'assure de plus, outre la nourriture,
De quoi conter fleurette à quelque créature,
Et comme coqs en pâte, on nous verra tous deux,
Chacun à sa façon, parfaitement heureux.
Mais je l'achète cher, car jusqu'ici mon rôle
Est fatigant!

CLORINDE.

Comment?

ANNIBAL.

Comment? Ce n'est pas drôle
De faire l'hidalgo fier et silencieux
De peur de rien lâcher qui révolte le vieux;
De ne pas m'écarter de toi d'une coudée
Pour te donner un air de fille bien gardée;

De froncer le sourcil en surveillant jaloux
Pour peu que l'impotent se mette à tes genoux!

CLORINDE.

Tout cela, mon ami, n'est pas très-agréable,
J'en conviens, mais...

ANNIBAL.

Dis donc que c'est insupportable!
Toujours faire la moue et sembler sur le gril!
Chaque entretien me laisse une crampe au sourcil!

CLORINDE.

Va, nous touchons au but...

ANNIBAL.

Ah!

CLORINDE.

Que ton zèle brille!

ANNIBAL.

On aura le maintien d'un portrait de famille.

CLORINDE.

Surtout, surveille-moi plus strictement encor!

ANNIBAL.

Si d'après le dragon l'on juge du trésor,
Ne crains rien.

CLORINDE.

Que ce jour ne me soit pas funeste,
Et, ce danger passé, je me charge du reste.
Le voici... Tiens-toi bien!

ANNIBAL.

Donnons du sourcil!

CLORINDE.

Chut!

SCÈNE II.

CLORINDE, ANNIBAL, MONTE-PRADE.

MONTE-PRADE, entrant.

Bonjour, bien chère enfant. Capitaine...

ANNIBAL, brusquement.

Salut.

CLORINDE.

Excusez ses facons.

MONTE-PRADE.

J'aime assez sa rudesse.

ANNIBAL.

L'habitude des camps!

CLORINDE, à Monte-Prade.

Je vois quelque tristesse
Dans vos yeux. Qu'avez-vous?

MONTE-PRADE.

Moi? Rien. Tout m'est égal,
Tout ce qui n'est pas vous.

CLORINDE.

Merci du madrigal...
Mais on ne trompe pas l'œil d'une femme aimante:
Je le vois, quelque chose ou quelqu'un vous tourmente.

MONTE-PRADE.

Jc ne m'en souviens plus.

ANNIBAL, à part.

Bien, ma crampe dans l'œil.

CLORINDE.

Depuis que j'ai posé le pied sur votre seuil,
Seigneur, votre maison, aux censures en proie,
A vu fuir le repos, la louange et la joie.

MONTE-PRADE.

Qu'importe!

CLORINDE.

Tous les jours ce sont des coups nouveaux...
Hélas! vous m'achetez plus cher que je ne vaux!
Croyez-moi, mon ami, cédez devant l'orage
Et quittez un amour qui veut trop de courage.

MONTE-PRADE.

Moi, reculer devant ces lâches radoteurs?
J'arracherai la langue aux calomniateurs!
Et quand vous passerez, je jure par mon père
Que je les ferai tous saluer jusqu'à terre!

CLORINDE.

Seigneur, il en est temps encor : réfléchissez.
Moi, je suis assez fière et je vous aime assez
Pour vous perdre plutôt que vous être fatale
Et fournir à l'envie un sujet de scandale.

MONTE-PRADE.

Aimez-moi donc assez pour en braver les traits,
Sans vous en soucier plus que je ne le fais.
Mais vous ne dites pas toute votre pensée :
C'est vous qui de la lutte êtes déjà lassée!

CLORINDE.

Moi?

MONTE-PRADE.

C'est facile à moi, facile en vérité!
De préférer Clorinde à ma tranquillité :

Mais il est moins facile à la magicienne,
Hélas ! de préférer un vieillard à la sienne !
Vous m'apportez la vie et la joie et l'amour,
Tout enfin ! Que vous puis-je apporter en retour ?
Rien... que le noble orgueil d'un dévoûment austère
Au bonheur d'un époux qui serait votre père !

CLORINDE.

Et n'est-ce point assez ? mon père, mon époux !
A force d'être grand mon rôle devient doux !
Quoi ! la pauvre orpheline a la toute-puissance
De donner le bonheur par sa seule présence ;
Entre ses mains sans force elle tient ce grand cœur
Qui de la lutte humaine était sorti vainqueur ;
Elle rend à son gré la jeunesse et la vie,
Et vous ne trouvez pas son sort digne d'envie ?

MONTE-PRADE.

A mon cœur altéré que vos discours sont frais !
Je ne les entends pas, je les bois à longs traits !
On croit facilement ce qu'on désire croire...
Je ne vis que par vous.

ANNIBAL, bas à Clorinde.

A-t-on parlé de boire,
Ou si la soif me corne à l'oreille ?

CLORINDE.

Idiot !

ANNIBAL, à part.

Je boirais bien un coup !

SCÈNE III.

LES MÊMES, CÉLIE.

MONTE-PRADE.

Que veut Célie ?

CÉLIE.

Un mot,
Mon père : un étranger est là qui vous demande.

MONTE-PRADE.

Je n'y suis pas.

CÉLIE.

Il a des lettres...

MONTE-PRADE.

Qu'il attende !

CÉLIE.

De mon frère.

MONTE-PRADE.

Qu'il entre ! Il n'est plus étranger.

CLORINDE, bas à Annibal.

Le miroir tient parole et voici le danger !

ANNIBAL, de même.

Ah ! superstitieuse !

MONTE-PRADE.

O jour deux fois propice !
Des lettres de mon fils, de mon pauvre Fabrice !
Il n'avait pas encore écrit... le cœur me bat !
Et je me figurais n'aimer plus cet ingrat !

SCÈNE IV

ANNIBAL, CLORINDE, à gauche du théâtre,
MONTE-PRADE au milieu,
FABRICE et CÉLIE, au fond.

Fabrice déguisé.

MONTE-PRADE.

Soyez le bienvenu, monsieur.

FABRICE, à part.

Mon pauvre père !

CÉLIE, à Monte-Prade qui recule stupéfait.

Qu'avez-vous donc ?

MONTE-PRADE.

J'ai cru voir paraître ton frère !

FABRICE.

Il me l'avait prédit ; car nous nous ressemblons,
N'était que ses cheveux sont noirs et les miens blonds,
Au point que le hasard de cette ressemblance
Fit de notre amitié la première accointance.

MONTE-PRADE.

Jusqu'à la voix.

FABRICE.

La sienne est plus douce, dit-on.

MONTE-PRADE.

Un peu... la différence est plutôt dans le ton.

FABRICE.

Il m'a chargé pour vous, monsieur, de cette lettre.

MONTE-PRADE.

Merci, monsieur, merci. Vous voulez bien permettre ?

Il lit.

FABRICE, à part.

La sœur a l'air rusé ; tout bien examiné,
C'est au frère qu'il faut tirer les vers du nez.

MONTE-PRADE, après avoir lu.

C'est tout ce qu'il m'écrit pour dix ans de silence ?

FABRICE, à part.

Diable ! Je n'avais pas prévu tant d'indulgence.

MONTE-PRADE.

Dix lignes !

FABRICE, à part.

Dans le fait, je récrirai. (Haut.) Pardon,
J'ai pour vous un envoi plus ample.

MONTE-PRADE.

Donnez donc !

FABRICE.

C'est que... c'est que je l'ai laissé dans ma valise.

MONTE-PRADE.

Le nom de votre auberge ?

FABRICE.

Au Grand-Cerf, près l'église.

MONTE-PRADE.

Vite, ma fille, envoie un valet la chercher,
Et dis que l'on prépare une chambre à coucher...

Célie sort.

Car vous n'habiterez de maison que la mienne,
Vous que mon fils m'adresse et veut que je retienne !
Pauvre enfant, j'aurai joie à m'en entretenir.

CLORINDE, bas à Annibal.

Voilà des entretiens qu'il nous faut prévenir.

MONTE-PRADE.

Il me parle en effet de cette ressemblance,
Qui m'a moi-même mis un instant en balance.
« A force d'être pris pour frères, me dit-il,
« Nous le sommes enfin devenus. »

ANNIBAL.

Très-gentil!

MONTE-PRADE.

Vous étiez donc unis en frères?

FABRICE.

Plus qu'en frères :
Il n'écoutait que moi sur toutes ses affaires.

MONTE-PRADE.

Vous étiez son mentor, monsieur Ulric?

FABRICE.

Hélas!
Il goûtait mes conseils et ne les suivait pas.
Mais lorsqu'il se trouvait à bout d'extravagances,
Il regrettait cent fois mes sages remontrances,
Et cent fois me jurait qu'on ne l'y prendrait plus!
Inutiles regrets et serments surperflus!

MONTE-PRADE, à Fabrice.

Il a pris un état pour vivre, je suppose?
Car le bien de sa mère était fort peu de chose.

FABRICE.

En moins d'une bouchée il l'eût, je crois, mangé,
Si les faveurs du jeu ne l'eussent allongé.

MONTE-PRADE.

J'aurais cru qu'il eût fait de plus vertes prouesses;

Heureux au jeu, dit-on...

FABRICE.

Malheureux en maîtresses ?
Il le fut : il en eut beaucoup. Il en eut tant
Qu'un jour il s'éveilla, n'ayant plus rien comptant
Que la cape et l'épée : il se mit au service
Et s'appelle aujourd'hui le colonel Fabrice.

MONTE-PRADE.

Colonel ?

FABRICE.

Il a fait son chemin en cinq ans.

ANNIBAL.

Sacrebleu !

MONTE-PRADE.

Hein ?

CLORINDE.

Pardon !

ANNIBAL.

L'habitude des camps !

MONTE-PRADE.

Sa valeur se doit être aisément signalée.
Brave enfant ! Je voudrais le voir dans la mêlée,
Avec son bras d'acier et ses yeux de lion !
Dès l'enfance, la guerre était sa passion ;
Sans cesse il s'échappait pour livrer la bataille
Dans le faubourg, avec des gamins de sa taille ;
Il revenait souvent, Dieu sait dans quel état !
Il fallut un beau jour qu'on me le rapportât
Sur un brancard, le front fendu d'un coup de pierre !...
« Ce n'est rien, me dit-il, n'avertis pas ma mère ! »

FABRICE, à part.

O ma mère!

MONTE-PRADE.

Je suis bien heureux de vous voir;
Vous me le rappelez comme un vivant miroir.

FABRICE.

Eh bien! rassasiez vos yeux de cette joie.

Ils remontent la scène en causant.

CLORINDE, bas à Annibal.

Si c'est un espion que le fils nous envoie,
Il faut s'en assurer : grise-le.

ANNIBAL.

Bon, j'en suis!
La vérité sort mieux d'un tonneau que d'un puits.

CLORINDE, à Monte-Prade.

Laissez donc à monsieur le temps de prendre haleine,
Seigneur; vous le pressez de façon inhumaine.

FABRICE.

Oh! madame...

MONTE-PRADE.

C'est vrai, je ne pense qu'à moi.

CLORINDE.

Votre hospitalité remplit mal son emploi.

ANNIBAL.

Au lieu de l'altérer, on restaure son hôte.

MONTE-PRADE.

Ils ont, ma foi! raison : Je suis deux fois en faute.
Holà! quelqu'un, holà!

Entre un valet.

Qu'on apporte l'encas.

Pendant ce qui suit on apporte une table toute servie.

CLORINDE.

Pour un tour de jardin donnez-moi votre bras.
Nous gênerions monsieur par la cérémonie;
Mon frère mieux que nous lui tiendra compagnie.

MONTE-PRADE.

Pardonnez-moi, monsieur, une incivilité
Qui peut seule arrêter mon importunité.

FABRICE.

Faites, faites, monsieur.

A part.

L'occasion est bonne :
Le drôle sera fin s'il ne se déboutonne.

UN VALET.

Ces messieurs sont servis.

CLORINDE, à Monte-Prade.

Votre bras, s'il vous plaît.

MONTE-PRADE, à Fabrice.

Mon cher hôte, à bientôt.

CLORINDE, à part en sortant.

L'espion n'est pas laid.

Ils sortent.

SCÈNE V.

FABRICE, ANNIBAL.

FABRICE, à part.

A nous deux, sacripant!

ANNIBAL, à part.

A nous deux, mon jeune homme.

Ils se mettent à table.

Vous posséderons-nous longtemps ?

FABRICE.

Je vais à Rome.

ANNIBAL.

Peut-être vous entrez dans l'église ?

FABRICE.

En effet.

ANNIBAL.

Un bel état, monsieur ! Ce jambon est parfait.

FABRICE.

Il ouvre l'appétit.

ANNIBAL.

Et la soif.

FABRICE.

Il faut boire.

Ils boivent.

ANNIBAL.

Une profession tout à fait méritoire,
Monsieur ! Moi qui vous parle, entre autres révérends
Carmes et franciscains qui furent mes parents,
Je cite avec orgueil dom Paul-Grégoire-Ignace,
Évêque, *in partibus*, d'une ville de Thrace.
C'était un très-saint homme, et je suis convaincu
Qu'on l'eût canonisé... s'il avait mieux vécu.
Mais...

Il parle à l'oreille de Fabrice.

FABRICE.

Vraiment ?

ANNIBAL.

Comme j'ai l'honneur de vous le dire.
Et quand on l'y prenait, il se mettait à rire!
Buvons à la santé de ce pauvre défunt.

Ils boivent.

FABRICE.

Attaquons ce pâté qui m'allèche au parfum.

ANNIBAL.

J'oubliais la santé du pieux dom Sidoine,
Mon oncle maternel, en son vivant chanoine.
On n'en cite qu'un trait, mais qui dura longtemps,
Car c'est d'avoir vécu quatre-vingt-dix-huit ans.

Ils boivent.

Çà, de tous mes parents j'ai fêté la mémoire :
Mais n'en avez-vous pas quelques-uns à qui boire?

FABRICE.

Trois tantes, six cousins et sept frères de lait.

ANNIBAL.

Trois, neuf, seize... buvons à chacun, s'il vous plaît.
A vos tantes d'abord, ces respectables dames
Qui n'ont jamais brûlé que de pieuses flammes.
En est-il dans le nombre une à succession?
Nous boirions en détail à son extinction!

FABRICE.

Toutes ont des enfants.

ANNIBAL.

Impudiques douairières!

Il boit.

Passons à vos cousins; que sont-ils?

FABRICE.

Militaires.

ANNIBAL.

Militaires tous six?

FABRICE.

Comme vous.

ANNIBAL.

Comme moi?
Je leur fais compliment.

FABRICE.

Car vous l'êtes, je croi?

ANNIBAL.

Parbleu, si je le suis! nous autres gentilshommes!
J'ai tué de ma main ou blessé dix-huit hommes,
Dix-huit! On m'a laissé deux fois parmi les morts,
Et si je vous montrais, monsieur, mon pauvre corps...
Un crible!

FABRICE.

En vérité, monsieur?

ANNIBAL.

C'est à la lettre.
Je suis si laid à nu, que je n'ose m'y mettre.

FABRICE.

La gloire est à ce prix. Buvons à vos exploits!

ANNIBAL.

C'est là tout le profit que j'en tire : j'y bois!
La bouteille est à sec : holà!

Entre un valet.

FABRICE.

Du vin d'Espagne!
— Et dans quel régiment fîtes-vous la campagne?

ANNIBAL.

Ah! dans quel régiment? Dans le Royal-Infant!

Au valet.

Mais ouvrez ce balcon, car l'air est étouffant!

FABRICE, à part.

Est-ce qu'il dirait vrai? Tendons-lui quelque piége.

Haut.

J'ai dans ce régiment un ami de collége.

ANNIBAL.

Qui se nomme?

FABRICE.

Artaban.

ANNIBAL.

Je le connais beaucoup.

FABRICE.

Vous êtes bien heureux! Buvons encore un coup;
A ce cher Artaban!

ANNIBAL, après avoir bu.

C'était un joyeux drille!
Mais avez-vous connu mon ami Nazarille?

FABRICE.

Non, monsieur.

ANNIBAL.

Ah! monsieur, quel garçon bien fendu!
Qu'il tirait bien l'épée avant d'être pendu!

FABRICE.

Pendu! Qu'avait-il fait?

ANNIBAL.

Ses torts n'étaient pas graves;
Mais les gens de justice ont en horreur les braves.

Moi qui vous parle, moi, si je n'étais parti,
Ne me voulaient-ils pas faire un mauvais parti ?

FABRICE.

Les vilains ! et pourquoi ?

ANNIBAL.

Pour rien... une estocade
A travers l'héritier présomptif d'un alcade
J'ai pu fuir, averti par un bon alguazil...

FABRICE.

Et votre sœur vous a suivi dans votre exil ?

ANNIBAL.

Parbleu ! ma sœur était plus que moi compromise.
Mais je jase...

FABRICE.

Entre amis!

ANNIBAL.

Suffit. Si ma chemise
Savait ce que je pense, a dit un général,
Je changerais de linge.

FABRICE, à part.

Il ne ferait pas mal.

ANNIBAL.

Trop parler nuit. Buvons.

FABRICE.

Buvons !

A part.

Son œil se trouble.

ANNIBAL.

Ventrebleu ! plus je bois et plus ma soif redouble!
Regardez-moi ce jus, l'abbé, ce jus divin

Que le monde a nommé modestement du vin !
C'est le consolateur, c'est le joyeux convive,
A la suite de qui toute allégresse arrive !
Au diable les soucis, les craintes, les soupçons...
Quand je bois, il me semble avaler des chansons !
Verse encore un couplet et nargue du tonnerre !
Buvons à plein gosier et chantons à plein verre !
— Çà, n'avez-vous plus soif?

FABRICE.

J'ai fait ce que j'ai pu.

ANNIBAL.

Oyez ce que chantait certain moine trapu :

Il chante.

Le vin est nécessaire ;
Dieu ne le défend pas !
Il eût fait la vendange amère
S'il eût voulu qu'on ne bût pas !

La chanson est jolie et prouve à l'évidence,
L'abbé, que Dieu n'est pas contraire à la bombance.

FABRICE, à part.

Patience ! Le vin rend l'homme transparent.

ANNIBAL.

Remarquez que l'enfant vient au monde en pleurant ;
Il vit la larme à l'œil... A boire, je vous prie.
L'abbé, la vie est courte !...

FABRICE.

Oh ! que courte est la vie !

ANNIBAL, chantant.

Quand on est mort on ne mord plus
Que la poussière ;

Quand on est mort on ne mord plus,
On est mordu.

Il boit.

L'ivrognerie, un vice ignoble ? ut ! buveur d'eau !...
Un ivrogne ressemble au céleste flambeau,
Au soleil, n'en déplaise à ta vieille faconde :
Tout tourne autour de lui : c'est le centre du monde !
— Mais c'est égal, la vie est trop courte, mon cher !
Notre âme est immortelle, oui, mais la pauvre chair?

FABRICE.

Buvez !

ANNIBAL.

Mordieu ! trinquons, monsieur l'homme d'église,
Car je veux vous griser aussi, si je me grise !

FABRICE.

Soit! A votre santé, mon brave.

ANNIBAL.

A ma santé !

Il boit.

Quoiqu'elle vous soit bien égale, en vérité.

FABRICE.

Qui dit cela ?

ANNIBAL.

Voyons, pleureriez-vous ma pert
Si je mourais demain d'indigestion?

FABRICE.

Certe.

ANNIBAL.

Laissez-moi donc tranquille avec votre amitié !
Peut-être en moins d'un an tu m'aurais oublié !
Oui, va, tu fais semblant de m'aimer, âme vile,

Parce que tu vois bien que je peux t'être utile !
Que je suis malheureux, mon Dieu, mon Dieu! jamais
Je n'ai pu me fier à ceux-là que j'aimais !
Ah! c'est un lourd fardeau, vois-tu, qu'une âme tendre,
Quand on n'a pas quelqu'un qui puisse vous comprendre !
Mais dis-moi le motif au moins de ton mépris,
Que je me justifie.

FABRICE.

Allez, vous êtes gris !

ANNIBAL.

Moi, gris ? C'est qu'il le croit, l'abbé, Dieu me bénisse !
A preuve, je m'en vais te réciter Phénice...
Le rôle de ma sœur, s'entend, car, quant à moi,
Je vis de mon épée et suis noble du roi !

FABRICE.

Et comment s'appelait votre sœur au théâtre ?

ANNIBAL.

Cléopâtre.

FABRICE.

Vraiment ? c'était... ?

ANNIBAL, avec orgueil.

La Cléopâtre !
Mais es-tu comme moi ? Quand il fait du soleil,
Ma conversation m'ennuie et j'ai sommeil.

FABRICE.

Il est bon de dormir après une bombance.

ANNIBAL.

Veux-tu que nous dormions?

FABRICE.

Très-volontiers.

ANNIBAL.

Commence.

FABRICE.

Non, monsieur, après vous.

ANNIBAL.

Non, je n'en ferai rien.
Je suis poli... je suis poli... j'ai du maintien.

Il s'endort.

FABRICE, se levant.

Dors du sommeil du juste, ô vertueux ivrogne!
Quelle place aux soufflets sur cette large trogne!
— Or çà, j'ai leur secret, c'est le point capital
Des opérations de ce siége moral.
Toutefois commençons prudemment nos approches,
Car le fort est solide et bâti sur des roches.
A nos pièces!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MONTE-PRADE, CLORINDE.

MONTE-PRADE.

Eh bien! vous êtes-vous refait,
Mon cher hôte?

FABRICE.

Oui, seigneur, tout m'a semblé parfait,
Et festin et convive.

MONTE-PRADE.

Il dort?

CLORINDE, à part.

Le misérable!
Pourvu qu'il n'ait rien dit!

FABRICE.

Je suis le seul coupable,
Cher seigneur ; je me suis sottement amusé
A lui verser du vin sans eau, je l'ai grisé.
J'en demande pardon à dona Cléopâtre...

MONTE-PRADE.

A dona...?

FABRICE.

Je ne sais que son nom de théâtre.

MONTE-PRADE.

La Cléopâtre? ici? Vous perdez la raison!

FABRICE.

Les dénégations ne sont plus de saison :
La rencontre céans était si peu prévue,
Qu'en entrant je craignais de faire une bévue;
Mais mon doute bientôt par monsieur dissipé...

Il montre Annibal.

MONTE-PRADE, à Clorinde.

Qu'avez-vous à répondre?

CLORINDE.

Oui, je vous ai trompé.

MONTE-PRADE, à Fabrice.

J'allais donner mon nom à cette aventurière...
Oui... le nom de mon fils et le nom de mon père!
— Monstre de perfidie et de perversité!

CLORINDE.

Séparons-nous, seigneur, mais sans indignité.

MONTE-PRADE.

Elle se sent si bien coupable en cet esclandre,
Qu'elle ne tente pas même de se défendre.

CLORINDE.

Devant votre douleur je l'aurais entrepris;
Mais je ne le peux pas devant votre mépris.
Dût mon cœur, en partant, de désespoir se fondre,
C'est mériter certains outrages qu'y répondre :
Et je pars les yeux secs, sans plainte, sans regret,
Emportant avec moi le mot qui m'absoudrait!

MONTE-PRADE.

Le mot?... Quel mot? Parlez!

CLORINDE.

Non, pas pour un empire.

MONTE-PRADE.

Quand on se tait ainsi, c'est qu'on n'a rien à dire.

CLORINDE.

Libre à vous de le croire.

Elle sort.

SCÈNE VII.

FABRICE, MONTE-PRADE.

MONTE-PRADE, à lui-même.

Un homme comme moi!
— Dans quel piége elle avait saisi ma bonne foi!
Avec quel art perfide elle jouait son rôle!
En appuyant son front charmant sur mon épaule,
Elle ne me parlait que d'amour filial,
Et je pouvais la croire... Oh! que cela fait mal!
Du courage! Soyons un homme!

Il se promène lentement, la tête sur sa poitrine.

FABRICE, à part, le suivant des yeux.

Pauvre père!
Suis-je bien dans mon droit quand je te désespère?
Va, si tu devais être heureux par cet hymen,
Ton fils tout le premier y donnerait la main;
Mais on sait trop comment ce bonheur-là s'achève,
Et c'est pourquoi je dois t'arracher à ton rêve.

MONTE-PRADE, toujours à lui-même.

Ce mot qui l'absoudrait, quel peut-il être? — Non!
Elle n'a rien à dire et paie encor d'aplomb.
— Si pourtant elle avait en effet une excuse?
En suis-je là, mon Dieu! de vouloir qu'on m'abuse?
Ah! je me fais pitié moi-même!

FABRICE, à part.

Ce sera
L'innocente demain qui lui pardonnera...
Son chagrin est trop neuf pour n'être pas crédule.

MONTE-PRADE.

Vous devez me trouver, monsieur, bien ridicule...
A mon âge!

FABRICE.

Et pourquoi? Le cœur ne vieillit pas.

MONTE-PRADE.

Je l'aimais tendrement.

FABRICE, à part.

Je le vois bien, hélas!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CLORINDE, un coffret à la main.

CLORINDE.

Je viens chercher mon frère.

FABRICE, à part.

Un mot va lui suffire;
Aura-t-elle besoin seulement de le dire?

CLORINDE, déposant le coffret sur la table.

Je vous rapporte aussi ce coffret de bijoux.

MONTE-PRADE, faiblement.

Gardez-les.

CLORINDE.

Je pouvais les tenir d'un époux;
Mais de l'homme qui m'a méprisée et chassée
Je ne veux rien garder, pas même en ma pensée.

FABRICE, à part.

C'est bien rentré!

MONTE-PRADE.

Vous suis-je à ce point odieux
Qu'un souvenir de moi vous soit injurieux?

CLORINDE.

Oui, seigneur.

FABRICE, à part.

Sachons perdre une première manche,
Et tâchons de piper les dés pour la revanche.

Haut, passant entre eux.

Puisque j'ai fait le mal, je dois le réparer :
Vous êtes tous les deux fous de vous séparer.

MONTE-PRADE.

Il le faut bien.

FABRICE.

Pourquoi le faut-il? Pour le monde?
Si vous êtes heureux, qu'importe qu'il vous fronde?
Vous immolerez-vous au plus sot préjugé?

MONTE-PRADE.

Préjugé?

FABRICE.

Qu'est-il donc entre vous de changé?
Rien... sinon que tantôt, chez votre fiancée,
Vous aviez lieu de craindre une arrière-pensée,
Tandis que maintenant, aux yeux de la raison,
Son dévoûment se trouve au-dessus du soupçon.

MONTE-PRADE.

Comment l'entendez-vous?

FABRICE.

Votre fortune brille
Assez pour éblouir l'œil d'une pauvre fille;
Mais de quelques splendeurs que vous l'enveloppiez,
Madame en a dû voir bien d'autres à ses pieds;
Car une comédienne au luxe accoutumée
Bat aisément monnaie avec sa renommée

CLORINDE.

Et si ce vil commerce eût été de mon goût,
M'auriez-vous rencontrée ici manquant de tout?
Non! J'ai toujours gardé de toute défaillance
Ma chère pauvreté, ma dernière innocence.

MONTE-PRADE.

Mais si ce n'est mon bien, que convoitiez-vous donc?

CLORINDE.

Ce que je convoitais, seigneur, c'est le pardon!
C'est la douceur de vivre en épouse pudique,
C'est la sérénité du foyer domestique,
Un sort de modestie et de paix revêtu;
Ce que je convoitais enfin, c'est la vertu!

FABRICE.

Ah! que puisse le ciel me garder une femme
Comme vous éprouvée et passée à la flamme!

MONTE-PRADE.

Quoi! vous consentiriez à ma place?...

FABRICE.

Eh! seigneur!
Sont-ce des sûretés qu'il faut à votre honneur?
Le repentir en offre autant que l'innocence,
Plus même, s'il s'appuie à la reconnaissance.
Est-ce d'affection que vous êtes jaloux?
Si femme au monde peut aimer un vieil époux,
N'est-ce pas celle-là qui connaît tout le vide
Des amours dont un cœur de vingt ans est avide?
Ce que je vous dis là, seigneur, il est certain
Que vous vous le seriez vous-même dit demain!

CLORINDE.

Que vous connaissez mal ce mépris implacable,
Si de raisonnements vous le croyez capable!
A l'opprobre un instant j'ai cru me dérober,
Mais, je le vois, c'était pour y mieux retomber!...
Retombe donc, retombe et renonce à la lutte,
Créature en naissant condamnée à la chute,
Folle qui prétendais à de meilleurs destins
Que de servir de proie aux riches libertins;

Retombe, et dans la fange infâme où tu te vautres
Sache trouver de l'or au moins, comme les autres!

MONTE-PRADE, à part.

O Dieu !

CLORINDE, éclatant en sanglots.

Je ne pourrai jamais ! Plutôt la mort !

Elle se jette aux pieds de Monte-Prade.

Ayez pitié de moi ! Laissez-moi dans le port !
Si vous avez aimé la pauvre créature,
Ne la rejetez pas à l'orage en pâture !

MONTE-PRADE.

Eh bien ! non, c'en est trop ! Reste, je suis vaincu !
Que de plus courageux montrent plus de vertu !
Dussé-je en te sauvant m'imprimer une tache,
Ceux-là n'ont pas aimé qui me trouveront lâche !

CLORINDE.

Quoi ! vous me pardonnez ? Oh ! par le dévoûment
Pourrai-je mériter ce pardon trop clément ?

MONTE-PRADE.

Ne parlons plus jamais de vos erreurs passées ;
Je ne veux leur laisser de place en mes pensées.
Que pour rendre à chacun sa légitime part :
Le repentir à vous et le reste au hasard.

CLORINDE.

Oh ! merci !

FABRICE, à part.

Maintenant je la tiens : j'ai mon piége.

CLORINDE, à Fabrice.

Et quant à vous, seigneur, comment m'acquitterai-je ?
Vous qui m'avez rendu la vie et son amour !

FABRICE.

Je n'ai fait qu'avancer sa justice d'un jour :

Avouez-le, seigneur.

MONTE-PRADE.

Ne fût-ce que d'une heure,
C'est autant apporter de joie en ma demeure.

FABRICE.

Eh bien! si mes conseils vous semblent bons, souffre
Que je vous en donne un encor que vous suivrez.

MONTE-PRADE.

Je m'y soumets d'avance : il ne peut qu'être sage.

FABRICE.

Procédez dès demain à votre mariage.

MONTE-PRADE.

J'y pensais. Pourquoi pas ce soir même, à minuit?

FABRICE.

C'est un peu court.

MONTE-PRADE.

Il faut agir vite et sans bruit.
Allons tout préparer, le prêtre et le notaire.

A Clorinde.

M'accompagnerez-vous?

CLORINDE.

Jusqu'au bout de la terre!

MONTE-PRADE.

Adieu, mon hôte!

CLORINDE.

Adieu, mon véritable ami!

Ils sortent.

SCÈNE IX.

ANNIBAL, endormi, FABRICE.

FABRICE.

Tout soupçon contre moi chez elle est endormi;
J'ai dix heures encore avant leurs épousailles :
On change en moins de temps le destin des batailles.

Il sort. — La toile tombe.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNIBAL, endormi, FABRICE, entrant par le fond, CÉLIE, par la droite.

FABRICE.

Je viens de rencontrer Horace dans la rue,
Où d'un air si piteux il faisait pied de grue...

Célie lui fait signe de se taire en lui montrant Annibal.

Ce corps est toujours là ? Tu gronderas nos gens :
Ils sont à balayer la salle négligents.
Mais ne crains rien : il dort... Pour revenir, Horace
T'attend dans le jardin au pied de la terrasse.

CÉLIE.

Me permettez-vous?

FABRICE.

Non, je t'ordonne, au besoin.
Gardez pour vous la joie, et me laissez le soin.

CÉLIE.

Vous êtes bon!

FABRICE.

Parbleu ! Ce n'est pas grand miracle!
C'est tout ce qu'a sauvé mon cœur de la débâcle.

CÉLIE.

Qui nous acquittera vers vous à notre tour?

FABRICE.

Sois heureuse, et c'est moi qui devrai du retour.

CÉLIE.

Hélas! nous le serons, pourvu qu'on nous marie!

FABRICE.

Et l'on vous marira, grâce à mon industrie.

CÉLIE.

Vous avez un moyen?

FABRICE.

Un moyen sûr et clair,
Bâti sur le hasard d'une parole en l'air:
Cette seconde lettre à mon père promise,
Et que j'ai feint d'avoir laissée en ma valise...

CÉLIE.

Oui...

FABRICE.

Je viens de l'écrire, et je vais la lancer...
Dans un instant Clorinde aura de quoi penser.

CÉLIE.

Que dit donc cette lettre?

FABRICE.

Elle dit... On vient, preste!
Disparais! ton cousin te contera le reste:
Clorinde, en nous voyant, pourrait prendre l'éveil.

Célie sort.

SCÈNE II.

FABRICE, MONTE-PRADE, CLORINDE.

MONTE-PRADE.

Nous venons, mon ami, vous demander conseil.

FABRICE.

Je suis très-honoré.

CLORINDE.

Vous êtes notre oracle.

FABRICE.

Tout est prêt pour ce soir, j'espère ?

MONTE-PRADE.

Sans obstacle.
Mais il reste à régler un point assez scabreux,
C'est la conduite à suivre envers ce malheureux.

Il désigne Annibal.

FABRICE.

Donnez-lui quelque argent, et qu'il parte au plus vite.

MONTE-PRADE.

Oui, mais je voudrais, moi, qu'il partît tout de suite ;
Et Clorinde, au contraire, est d'avis de surseoir,
Et de le ménager au moins jusqu'à ce soir.

CLORINDE.

Autrement il est homme à nous faire un esclandre.

FABRICE, à Monte-Prade.

Jusqu'à demain, seigneur, ne pouvez-vous attendre ?

MONTE-PRADE.

Ne comprenez-vous pas combien il me déplaît
De l'admettre un instant chez moi pour ce qu'il est?

FABRICE.

C'est vrai. Pour respecter la place qu'il occupe
Il faut qu'il continue à vous croire sa dupe ;
Qu'il ne sache donc rien de ce qui s'est passé.

CLORINDE.

Ce moyen terme à prendre est le parti sensé.

MONTE-PRADE.

Eh bien ! tenons-nous-y.

FABRICE.

Souffrez que je vous quitte :
A quelques pas d'ici je dois faire visite.

MONTE-PRADE.

A votre aise, mon cher.

FABRICE, fausse sortie.

Étourdi que je suis !...
J'oubliais... Devinez !...

Il tire une lettre de sa poche et la donne à Monte-Prade.

MONTE-PRADE.

La lettre de mon fils !
Vous permettez, monsieur ?

FABRICE.

Je sors.

Il serre la main à Monte-Prade, salue Clorinde et sort.

SCÈNE III.

MONTE-PRADE, CLORINDE.

MONTE-PRADE, lisant la lettre.

Est-il possible?

CLORINDE.

Quoi donc ? Un malheur ?

MONTE-PRADE, contraint.

Non.

CLORINDE.

Votre trouble est visible.

MONTE-PRADE.

Ce n'est pas un malheur.

CLORINDE.

Alors c'est contre moi.

MONTE-PRADE.

Non.

CLORINDE.

Quel autre sujet peut vous mettre en émoi?
Ah ! malheureuse !

MONTE-PRADE.

Non, calmez-vous, chère fille.
Il s'agit simplement d'un secret de famille.

CLORINDE.

Je suis une étrangère !

MONTE-PRADE.

Eh bien, non ! je rougis

Des appréhensions auxquelles j'obéis ;
Lisez.

Il lui donne la lettre.

CLORINDE, lisant.

« Mon père, Ulric n'est pas un bourgeois de Munich » ainsi que j'ai été forcé de vous le dire dans sa lettre d'in- » troduction. C'est un des plus riches et des plus nobles » gentilshommes d'Allemagne : marquis d'Aransberg, comte » de Latran, prince du Saint-Empire. Il voyage déguisé, par » esprit d'aventure, cherchant une femme dont il soit aimé » pour lui-même. Ne laissez pas échapper une si belle oc- » casion de marier ma sœur ; elle doit être charmante, et le » prince ne tient ni au bien ni à la naissance. »

Aviez-vous peur qu'il me tournât la tête ?
Pour lui comme pour moi le soupçon est honnête.
Mais, seigneur, cette histoire a tout l'air d'un roman.

MONTE-PRADE.

Rien n'est plus naturel chez un noble allemand.

CLORINDE.

Si fous que soient encor ces gens-là, je parie
Que votre fils vous fait une plaisanterie.

MONTE-PRADE.

Il n'y mêlerait pas sa sœur, croyez-le bien.

CLORINDE.

Oui, j'ai tort de juger les frères par le mien.
Mais vous êtes bien sûr que ce soit l'écriture...

MONTE-PRADE.

De Fabrice ? Sans doute, avec sa signature.

CLORINDE.

Il ne faut plus douter alors. C'est positif.
Étrange événement !

MONTE-PRADE, à part.

Comme elle a l'air pensif !

Haut.

Donnez-moi votre avis.

CLORINDE.

Question délicate.
Je vous conseillerais, si j'étais diplomate,
De renvoyer votre hôte, et vous seriez ravi
Dans vos secrets désirs d'être si bien servi.

MONTE-PRADE.

Moi ?

CLORINDE.

Mais j'aime encor mieux, seigneur, quoi qu'il m'en coûte
En votre esprit sur moi laisser planer un doute,
Que de vous rassurer comme je le pourrais
Par un conseil funeste à vos vrais intérêts.

MONTE-PRADE.

A qui funeste ? En quoi ?

CLORINDE.

Vous n'êtes pas sincère,
Et vous parlez, seigneur, plus en jaloux qu'en père.

MONTE-PRADE.

Ma fille est accordée à son petit cousin.

CLORINDE.

Le père à son retour changera de dessein.
Croyez-vous qu'à Padoue il soit une famille
Qui marirait son fils avec ma belle-fille ?
Si vous vous en flattez, seigneur, vous avez tort.

MONTE-PRADE.

Cruelle ! vous mettez le doigt sur mon remord.

CLORINDE.

Et sur le mien. Aussi je saisis avec joie
L'étrange occasion que le ciel nous envoie
De réparer bientôt par un coup triomphant
Le tort que nous causons à notre chère enfant.
Puis c'est un égoïsme en moi fort légitime
De vouloir lui donner un mari qui m'estime,
Dont elle sera fière et dont l'empire aimé
Me rouvrira ce cœur charmant qui m'est fermé.
Quel bonheur! Nous irions tous quatre en Allemagne.

MONTE-PRADE.

Là, nul ne jetterait d'insulte à ma compagne...
Que laisserais-je ici? Rien que des ennemis.
La patrie est aux lieux où l'on a des amis.
Mais Célie aime Horace !

CLORINDE.

Un sentiment si mince
Tiendra-t-il dans son cœur contre l'amour d'un prince
D'un prince de roman, d'un prince déguisé,
Qui veut être une fois pour lui-même épousé!
Cette prétention, fort ridicule en somme,
A des yeux de seize ans peut embellir un homme.

MONTE-PRADE.

Ah! que vous m'enchantez de le traiter ainsi!
Mais cet amour d'enfant me donne du souci.

CLORINDE.

Les filles de seize ans sont tôt persuadées.

MONTE-PRADE.

Non! non! Célie est ferme en ses jeunes idées.
L'innocente m'a fait cent réponses déjà
Où jamais à seize ans fillette ne songea.
La mère ayant trop tôt déserté la couvée,
A mon triste foyer l'enfant s'est élevée,

Mûrissant son esprit en silence, au milieu
Des entretiens virils et sous l'aile de Dieu.
Je suis si maladroit et son humeur est telle
Que je gâterai tout pour peu que je m'en mêle.
Vous seule la pourriez peut-être manier.

CLORINDE.

Croyez-vous?

MONTE-PRADE,

Essayons. Je vais vous l'envoyer.
Gardez la lettre.

Il sort.

SCÈNE IV.

ANNIBAL, endormi; CLORINDE. Elle s'assied et rêve le menton dans sa main.

ANNIBAL.

Tiens, la voiture s'arrête.
Tant mieux, je suis trempé. Mon Dieu, que je suis bête!
Quand je dors, on me fait croire tout ce qu'on veut.
Dans mon rêve, on m'avait persuadé qu'il pleut;
Là-dessus, j'ai pris froid...

Il éternue.

Je te devrai ce rhume,
Imagination toute pleine de brume!

Il se lève.

Ah çà! quelle heure est-il? Six heures... du matin?
Non, le soleil descend. Pourtant je n'ai pas faim.
Prodigieux! Je n'ai rien mangé que je sache...
Qui dort dîne, dit-on... J'ai dormi chez Gamache.

Il aperçoit Clorinde.

Ma sœur! Elle ne bouge et semble ruminer.

Comme moi serait-elle en train de *dordiner ?*
Oui !

CLORINDE, les yeux à demi fermés.

« Que puisse le ciel me garder une femme
Comme vous éprouvée et passée à la flamme ! »

ANNIBAL, à part, derrière elle.

Tiens ! elle a le sommeil verbeux... c'est un défaut

CLORINDE.

« Sont-ce des sûretés qu'à votre honneur il faut ?
Le repentir en offre autant que l'innocence,
Plus même. » Plus !

ANNIBAL, à part.

Elle a le cauchemar, je pense.

CLORINDE.

Je n'aurais qu'à vouloir ; il serait bientôt pris.

ANNIBAL, touchant l'épaule de Clorinde.

Voilà mon chien d'arrêt qui rêve de perdrix.

CLORINDE.

Eh bien, non ! ce serait plus mal que tout le reste !
Non ! ce serait tenter la colère céleste !
Faisons de notre adresse un plus honnête emploi !
Assurons cet hymen à plus digne que moi,
Rendons à *ma* famille un éclatant service,
Rachetons le passé par un vrai sacrifice.

ANNIBAL.

Sacrifice ?... de quoi ?

CLORINDE.

Du prince.

ANNIBAL.

Ah ! tu rêvais
D'un prince ? A la santé cela n'est pas mauvais.

CLORINDE.

Il s'agit bien de rêve !

ANNIBAL.

Et de quoi donc, ma belle ?

CLORINDE.

L'étranger de tantôt...

ANNIBAL.

Ah ! oui, je me rappelle !
Nous avons pris un fruit... de xérès imbibé...
Je sais qui c'est.

CLORINDE.

Vraiment?

ANNIBAL.

Ce n'est qu'un simple abbé.

CLORINDE.

Et c'est pour arriver à cette découverte
Que tu viens de me mettre à deux doigts de ma perte?

ANNIBAL.

Comment cela?

CLORINDE.

Tu t'es horriblement grisé,
Malheureux !

ANNIBAL.

Pas possible ? Est-ce que j'ai jasé?

CLORINDE.

Oui, mais tout a tourné pour le mieux.

ANNIBAL.

Je respire!

CLORINDE.

Pour l'abbé prétendu ... lis, puisque tu sais lire.

Elle lui donne la lettre.

ANNIBAL, tout en lisant.

Étonnant! étonnant! étonnant!

CLORINDE.

Je pourrais
L'épouser, et le cède à d'autres sans regrets.

ANNIBAL.

Pour être vrai, mon cœur, c'est trop noble ou trop bête.

CLORINDE.

N'est-ce pas que c'est bien et d'une femme honnête?
N'est-ce pas que je peux sans scrupule à présent
Prendre place parmi ce monde méprisant,
Et que j'y paie assez mon droit de bienvenue
Pour ne pas y rougir comme une parvenue?
O mon frère! sens-tu quel légitime orgueil
C'est d'entrer là sans mettre un masque sur le seuil!
Ce n'est plus mon fantôme, une apparence vaine
Qu'à ce rang souhaité j'introduis à grand'peine;
C'est moi-même, c'est moi, c'est ma réalité,
Qui respire à son aise en pleine honnêteté!

ANNIBAL.

Et c'est pour un motif de vanité si mince
Qu'on te voit dédaigner l'alliance d'un prince?
Prends-le, morbleu! s'il est prenable, dans tes rets!
Tu pourras toujours être honnête femme après

CLORINDE.

Non, l'heure m'en serait à tout jamais ravie,
Car je suis au dernier carrefour de ma vie;
Si je ne change pas de route en ce moment,
Je ne trouverai pas un autre embranchement,

ANNIBAL.

Faut-il n'être qu'un âne et ne pouvoir répondre!
Une poule aux œufs d'or qui refuse de pondre!...

CLORINDE.

Et de quoi te plains-tu, parasite effronté?
Ne peux-tu te tenir où je t'ai transporté?
Nous avons assez fait le mal de compagnie;
Ne demande plus rien, ô mon mauvais génie!
Laisse-moi désormais, si je puis oublier,
Avec le monde et moi me réconcilier.

ANNIBAL.

L'infortunée!... Elle est stupide! elle est stupide!

SCÈNE V.

LES MÊMES, CÉLIE.

CLORINDE, bas.

Voici Célie. Admire un peu cet œil limpide,
Cette fière innocence, et comme la fraîcheur
Qui brille sur sa joue y monte bien du cœur.
Depuis que je n'ai plus à lui porter envie,
Je l'aime, cette enfant de pureté suivie!

ANNIBAL.

Admire ta vertu jusqu'en celle d'autrui!

Il s'assied dans un coin.

CLORINDE, s'approchant de Célie.

Vous ne me fuyez pas, mon enfant, aujourd'hui...
Si vous saviez combien vous me faites de joie!

CÉLIE.

Un ordre de mon père auprès de vous m'envoie.

CLORINDE.

Un ordre? Fallait-il un ordre pour cela,
Et se peut-il vraiment que nous en soyons là?
Mais pour me regarder comme votre ennemie,
Lisez-vous de la haine en mes yeux, je vous prie?
Ah! qui pourrait ouvrir mon cœur, n'y trouverait
Qu'un tendre attachement à s'épancher tout prêt.

CÉLIE.

J'ignore en ce discours si vous êtes sincère,
Madame; mais je dois souhaiter le contraire;
Car dans les sentiments c'est un grand embarras,
Lorsque l'on est aimé de ceux...

CLORINDE.

Qu'on n'aime pas?
Pour que mon amitié vous soit fâcheuse à croire,
On m'a donc peinte à vous d'une couleur bien noire?

CÉLIE.

On m'a dit... Ce que j'ai grâce à vous entendu,
Madame, à mon oreille encor n'était pas dû.
Cet entretien me cause une gêne cruelle...
Permettez-moi...

CLORINDE.

Non, non! restez, mademoiselle,
Car pénible pour vous et pour moi douloureux,
Cet entretien pourtant importe à toutes deux.

CÉLIE.

Mon Dieu, je ne suis pas votre juge, madame.

CLORINDE.

Vous me jugez pourtant et d'un sévère blâme!
Oui, ma vie est coupable, oui, mon cœur a failli...
Mais vous ne savez pas de quels coups assailli!
Comment le sauriez-vous, âme chaste et tranquille,

A qui la vie est douce et la vertu facile,
Enfant qui pour gardiens de votre tendre honneur
Avez une famille et surtout le bonheur!...
Comment le sauriez-vous ce qu'en de froides veilles,
La pauvreté murmure à de jeunes oreilles?
Vous ne comprenez pas, n'ayant jamais eu faim,
Qu'on renonce à l'honneur pour un morceau de pain.

CÉLIE.

J'ignore ce que peut conseiller la misère;
Mais suivre ses conseils n'est pas si nécessaire
Qu'on ne voie, en dépit de la faim et du froid,
Plus d'une pauvre fille honnête et marchant droit.

CLORINDE.

Ah! celle-là déploie un courage sublime,
Sans doute. Admirez-la, mais plaignez la victime.

CÉLIE.

Oui, d'avoir préféré par un honteux effort
L'infamie au travail, à la faim, à la mort;
Oui, de s'être à jamais de l'estime bannie
En troquant le malheur contre l'ignominie;
Oui, si le mot peut être en ce sens employé,
Je la plains de ne plus mériter de pitié.

CLORINDE.

Voilà votre clémence!... Ainsi, rien dans ce monde,
Ni repentir amer, ni souffrance profonde,
Ni résolution ferme pour l'avenir,
Demandant mon pardon, ne pourra l'obtenir?

CÉLIE.

Vous me faites parler sur d'étranges matières,
Et mon esprit sans doute y manque de lumières;
Mais puisqu'à prononcer il se trouve réduit:
Qui déteste sa faute en doit haïr le fruit.
Vos remords sont douteux, s'ils vous laissent l'audace,

Madame, d'usurper plus longtemps cette place.

CLORINDE.

Je ne la souille plus et n'en dois pas sortir !
J'ai d'une autre façon prouvé mon repentir,
Oui, par une action si noble et si loyale,
Que des plus généreux elle me fait l'égale !
J'ai toutes les vertus du rang que j'usurpais :
Ma conscience peut le retenir en paix !

CÉLIE.

Votre bonne action, car je veux bien y croire,
N'est qu'un commencement de l'œuvre expiatoire.
La vertu me paraît comme un temple sacré :
Si la porte par où l'on sort n'a qu'un degré,
Celle par où l'on rentre en a cent, j'imagine,
Que l'on monte à genoux, en frappant sa poitrine.

CLORINDE.

Comme ils se tiennent tous et comme les parents
Dressent les premiers-nés à n'ouvrir pas les rangs !
O race des heureux, phalange impénétrable
Qui rendez le retour impossible au coupable,
Faisant au repentir un si rude chemin
Qu'on ne peut y marcher avec un pied humain,
Vous répondrez à Dieu des âmes fourvoyées
Que vos rigueurs auront au vice renvoyées !

CÉLIE.

Dieu, dites-vous? Sachez que les honnêtes gens
Trahiraient sa justice à vous être indulgents !
Car votre arrêt n'est pas seulement leur vengeance,
C'est l'encouragement et c'est la récompense
De ces fières vertus qui dans un galetas
Ont froid et faim, madame, et ne se rendent pas.

CLORINDE.

Assez, mademoiselle, assez !...

CÉLIE.

Je me retire ;
Je vous en ai dit plus que je n'en voulais dire...
Adieu. C'est la première et la dernière fois
Que sur de tels sujets j'ose élever la voix.

Elle sort.

SCÈNE VI.

ANNIBAL, CLORINDE.

ANNIBAL.

La petite est assez revêche en reparties.
Que te semble l'accueil qu'on fait aux repenties ?

CLORINDE.

Je ne me repens plus... que de mon repentir !

ANNIBAL.

Allons donc !

CLORINDE.

Ah ! voilà comme on sait compatir ?...
C'est bien. Mais puisque j'ai le châtiment du vice,
Je veux aussi, j'en veux avoir le bénéfice !
Je monterai si haut l'objet de leur mépris
Que l'envie à leur cœur en apprendra le prix !

ANNIBAL, se levant.

Princesse !

CLORINDE.

Je veux l'être, et de cette puissance
Je saurai bientôt faire une arme à ma vengeance.
Oui, je vais me venger sur ce monde méchant
De tous les bons instincts qu'à mon cœur il défend !

Je vais le châtier avec joie, avec rage,
De la perversité dont il fait mon partage...
Ah! celui-là n'est pas pétri d'un fier limon,
Qui peut tomber du ciel sans devenir démon!

ANNIBAL.

Bien dit.

CLORINDE.

On me repousse? Eh bien, j'en suis contente!
Ma fortune en sera d'autant plus éclatante!
Aussi bien il n'est rien d'ignoble en mon projet...

ANNIBAL.

Parbleu!

CLORINDE.

Le prince est beau.

ANNIBAL.

Superbe!

CLORINDE.

Il est bien fait.

ANNIBAL.

Un Apollon!

CLORINDE.

Sa joue est un peu creuse et pâle,
Mais il porte en son air je ne sais quoi de mâle,
Et son regard tranquille a certaine façon
De s'appuyer sur vous, qui donne le frisson.

ANNIBAL.

Ah! ne m'en parle pas, j'ai frissonné moi-même.

CLORINDE.

Je sens que je pourrai l'aimer, et si je l'aime,
Ce n'est plus le tromper que l'épouser!

ANNIBAL.

Parbleu!
— Mais lui, de son côté, crois-tu qu'il prenne feu?

CLORINDE.

L'incendie est tout prêt, que son âme recèle;
Pour le faire éclater il faut une étincelle...

ANNIBAL.

Très-bien, et tu t'entends à battre le briquet!
Vieux habits, vieux galons, faites votre paquet;
Séparons-nous! Je suis membre de la noblesse,
Chambellan, maréchal... J'épouse une duchesse...
Les duchesses, morbleu! c'est mon goût dominant!
Je l'ai peu satisfait jusques à maintenant.

CLORINDE.

Ne perdons pas de temps en paroles : à l'œuvre.

ANNIBAL.

Et quel sera mon rôle, à moi, dans la manœuvre?

CLORINDE.

Occupe Monte-Prade en bas jusqu'au souper.

ANNIBAL.

Oui. — Je cherche de quoi je pourrai l'occuper.
J'ai l'entretien fort court.

CLORINDE.

Prends ta guitare et pince.
— Moi, pendant ce temps-là, je rencontre le prince.

ANNIBAL.

Où?

CLORINDE.

N'importe où. Sois sûr qu'il me guette à l'écart
Et que sur mon passage il sera par hasard.

ANNIBAL.

Pauvre ami ! Son affaire est bonne s'il t'accoste.
Une, deux, touche au cœur.

CLORINDE.

Sois tranquille ! à ton poste.

Ils sortent

ACTE QUATRIÈME.

Le soir. — Un flambeau allumé sur une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

HORACE, CÉLIE.

HORACE, escaladant le balcon.

Mon oncle me défend sa porte, mais peut-être
N'a-t-il pas entendu défendre sa fenêtre!
S'il s'est mal expliqué, j'en suis fort innocent ;
Il s'expliquera mieux, d'ailleurs, en me chassant.
Ils sont tous attablés, sauf Célie et Fabrice :
Que leur bon appétit me serve de complice!

Il va à la porte de l'appartement de Célie.

Célie ! Hé ! ma Célie !

CÉLIE, entrant.

Oses-tu revenir ?

HORACE.

Ne crains rien, le souper n'est pas près de finir.
J'avais à te parler.

CÉLIE.

Fais vite.

HORACE.

Je t'admire !
Fais vite ! Penses-tu que deux mots vont suffire ?

CÉLIE.

Qu'as-tu donc à me dire ?

HORACE.

Eh ! parbleu ! rien du tout...
Aussi je parlerais cent ans sans être au bout.

CÉLIE.

Cher Horace... J'entends des pas... Va-t'en... Je tremble.

SCÈNE II.

LES MÊMES, FABRICE.

FABRICE.

Ne vous dérangez pas, je vous cherchais ensemble.
Clorinde dans mon piége a donné pleinement :
Il faut tout préparer pour un enlèvement.

HORACE.

Tu la veux enlever ?

FABRICE.

Est-il une autre preuve
Dont la crédulité de mon père s'émeuve ?

CÉLIE.

Ne suffirait-il pas de la démasquer ?

FABRICE.

Non !
Notre père est, vois-tu, possédé d'un démon

Qu'on peut exorciser seulement par l'absence ;
Tant qu'il est sous ses yeux, il est en sa puissance.
En outre, il ne faut pas, pour plus d'une raison,
Qu'il sache à quelle main il doit sa guérison :
Ces démences du cœur, par un effet posthume,
Contre leur médecin laissent de l'amertume.

CÉLIE.

Notre père est si bon qu'il n'en garderait pas.

FABRICE.

Soit ; dût-il n'éprouver qu'un certain embarras,
Ce serait encor trop. Il ne sied pas, ma chère,
Qu'un fils en aucun sens ait barres sur son père,
Et quand je rentrerai sous mon vrai nom, il faut
Qu'il puisse m'accorder mon pardon le front haut.
Comprends-tu ?

CÉLIE.

Je comprends.

FABRICE, à Horace.

Tiens prête une voiture
Avec tout ce qu'il faut en pareille aventure.

HORACE.

La belle a consenti ?

FABRICE.

Pas encor : seulement
Elle a tout préparé pour son consentement.
Je vais donner l'assaut et soigner la manœuvre ;
Mais j'ai besoin de vous pour achever mon œuvre.

HORACE.

A quoi sommes-nous bons ?

FABRICE.

A m'enseigner mon jeu.
Je fais l'amant candide ; or je le suis fort peu,

Et ma mémoire à qui vainement je m'adresse
Ne fournit pas un mot de naïve tendresse.
— Un silence rêveur m'a tantôt secouru ;
Ce que je n'ai pas dit, aisément on l'a cru :
Mais pour qu'à ma parole aussi l'on puisse croire,
Je viens à vos amours rajeunir ma mémoire.
Allons, bel amoureux, montre-moi de quel ton
L'amour s'exprime avant d'avoir barbe au menton.

HORACE.

C'est très-embarrassant, mon cher.

FABRICE.

Quelle corvée!
Dis ce que tu disais avant mon arrivée.

HORACE.

Je disais... que l'amour de mystère a besoin
Et qu'à l'effaroucher il suffit d'un témoin.

FABRICE.

Est-ce que j'en suis un? Est-ce que je fais nombre ?
Pourquoi vous gêner plus pour moi que pour votre ombre !

CÉLIE.

Mon ombre, en pareil cas, me gênerait, je croi,
Si, pendant que je parle, elle était devant moi.

HORACE.

C'est vrai. — Te souvient-il de la chère avenue
Où ton âme me fut tout entière connue?

A Fabrice.

Marchant vers le soleil, je lui parlais d'amour;
Nos ombres nous suivaient, quand un fatal détour
Les mit devant nos yeux... au moment, ma Célie,
Où tu disais le mot qui pour jamais nous lie.
Fût-ce l'ombre ou l'aveu qui rompit l'entretien?
Nous rentrâmes chez nous sans plus ajouter rien.

CÉLIE.

Oui, mais le doux silence et les douces pensées!
Nos âmes se taisaient, de quel bonheur pressées!
Te souvient-il encor de la beauté des cieux
Et comme autour de nous tout souriait aux yeux?
— Ah! c'est nous qui riions à la nature entière
Et nos cœurs qui versaient aux cieux tant de lumière!

HORACE.

Que le chemin fut court qui ramenait chez nous!

CÉLIE.

En arrivant au seuil tu tombas à genoux,
Tu me baisas la main sans dire une parole,
Et du côté des champs tu pris ta course folle.

HORACE.

J'avais peur de trouver quelqu'un qui m'eût parlé,
Et je passai la nuit sous le ciel étoilé,
Ivre et me répétant sans relâche à moi-même
Ces mots qui m'enivraient : Cher Horace, je t'aime!

CÉLIE.

Cher Horace, je t'aime et t'en donne ma foi,
Je n'ai jamais aimé ni n'aimerai que toi.
Je t'appartiens depuis l'enfance, et mon envie
Est de t'appartenir jusqu'au bout de la vie.

HORACE.

Dès l'enfance! à jamais! Le passé, l'avenir,
Nous avons tout commun, espoir et souvenir!

FABRICE.

Ah! maudite à jamais soit la première femme
Qui de ce droit chemin a détourné mon âme!
Maudit soit le premier baiser qui m'a séduit,
Maudit tout ce qui m'a loin du bonheur conduit!

CÉLIE.

Mon frère!

FABRICE.

Ma blessure ancienne s'est rouverte
Plus profonde en voyant la grandeur de ma perte,
Et ma haine s'allume, au lieu de mon mépris,
Au spectacle du bien que ces femmes m'ont pris.
C'est trop peu du dédain, il faut de la vengeance
Contre cette impudique et venimeuse engeance.
Sans elles, Dieu puissant! il me serait connu
Le pur ravissement d'un amour ingénu;
Ma jeunesse au soleil se fût épanouie,
Par un hymen fécond doucement réjouie;
Enfin, peu soucieux de la fuite du temps,
J'attendrais la vieillesse entre de beaux enfants,
Et je pardonnerais sans peine aux jours rapides
Qui, grandissant mes fils, m'ajouteraient des rides.
— Ce bonheur, je ne peux en jouir que par vous,
Enfants, mais le spectacle encor m'en sera doux!

HORACE.

Pauvre ami!

FABRICE.

Chut! On vient... C'est cette créature.
Laissez-nous seuls...

A Horace.

Et toi, prépare la voiture.
Par où sors-tu?

HORACE.

Parbleu! par où je suis entré...
Cette maison n'a pas une porte à mon gré.

Il sort par le balcon, Célie par la gauche.

SCÈNE III.

FABRICE, CLORINDE.

FABRICE, à part.

Allons, cœur ulcéré, tais-toi!

CLORINDE.

Je tiens parole,
Et me voici, seigneur.

FABRICE.

Merci! Mais le temps vole,
Les instants sont comptés; une heure de retard
Rive votre existence à celle d'un vieillard.
— M'aimez-vous?

CLORINDE.

Mais, seigneur...

FABRICE.

Tu m'aimes! j'en atteste
Le trouble que je lis dans ton regard céleste!
A quoi bon les combats et les vaines pudeurs?
L'amour a d'un seul coup foudroyé nos deux cœurs.

CLORINDE.

Que croirez-vous de moi?

FABRICE.

Quel penser t'importune?
Quand tu quittes pour moi, sans nom et sans fortune
Les splendeurs d'un hymen opulent?...

CLORINDE.

Je trahis
Tout ce qu'un autre en moi d'espérance avait mis!

FABRICE.

Je ne trahis donc rien, moi qui trahis mon hôte ?
Va, nous sommes égaux dans l'amour et la faute.

CLORINDE.

Comment dire au plus doux des hommes, au meilleur...?

FABRICE.

Crois-tu donc que je veuille affronter sa douleur?
Non ! — Qu'un départ secret de ses pleurs nous délivre !

Monte-Prade paraît au fond.

CLORINDE, à part.

Enfin !

Haut.

Fuir ?

FABRICE.

M'aimez-vous assez pour m'oser suivre ?
Je suis pauvre et vous offre un destin peu tentant.

CLORINDE.

Partons quand vous voudrez, je vous aime.

FABRICE.

A l'instant !

Ils se retournent et aperçoivent Monte-Prade sur la porte.

SCÈNE IV.

FABRICE, MONTE-PRADE, CLORINDE.

FABRICE, à part.

Comment faire à présent?

MONTE-PRADE, à Clorinde.

Ah! tu baisses la tête,

Perfide, et ta fortune a peur que je l'arrête...
Je n'aurais en effet, et c'est là ton effroi,
Qu'un seul mot à jeter entre cet homme et toi!
Mais j'aime mieux couvrir ta double perfidie
Du pardon méprisant que ton regard mendie.

A Fabrice.

Emmenez-le, seigneur, en toute liberté,
Emmenez-le cet ange épris de pauvreté;
Cœur désintéressé, loyal, tendre et fidèle,
Elle est digne de vous, comme vous digne d'elle!

FABRICE, entraînant Clorinde.

Partons vite, madame.

MONTE-PRADE.

Eh bien! non. — Apprenez,
Monseigneur, qu'elle sait qui vous êtes.

FABRICE, à Clorinde.

Venez.

MONTE-PRADE.

Mais, marquis d'Aransberg, prince du Saint-Empire,
Madame vous connaît.

CLORINDE.

Quoi? que voulez-vous dire?

FABRICE.

Qui m'a trahi?

CLORINDE.

Trahi! C'est donc la vérité?
Vous me trompiez, seigneur, parlant de pauvreté?...

FABRICE, à Monte-Prade.

Ah! son étonnement prouve son innocence,
Et votre jalousie a manqué sa vengeance.

MONTE-PRADE.

Mais pauvre dupe, elle a... je vois dans son corset

La lettre de mon fils qui dit votre secret.

FABRICE, à part.

Maladroite!

Haut.

De qui, madame, est cette lettre?

CLORINDE, la lui donnant.

D'un oncle à moi. Lisez, vous en êtes le maître;
Mais je vais juger là si vous m'aimez ou non.

Fabrice brûle la lettre à la bougie.

MONTE-PRADE.

Sang-Dieu! J'ai donc menti? — Vous m'en rendrez raison!

FABRICE.

A vos ordres, monsieur; demain.

MONTE-PRADE.

Non pas! sur l'heure!
Vous ne sortirez pas! Il faut qu'un de nous meure!

FABRICE.

Demain, vous dis-je.

MONTE-PRADE.

Ah! traître à l'hospitalité!
Ta lâche trahison cherche l'impunité!
Demain? Et cette nuit, fuyant avec ta proie...
Tu ne jouiras pas, moi vivant, de ta joie!
Flamberge au vent, monsieur!

Il dégaine.

FABRICE, reculant.

Je ne puis consentir...

MONTE-PRADE.

Ton fer tient au fourreau? Je l'en ferai sortir!

Il fait le geste de le souffleter avec son épée.

FABRICE.

Mon père !

MONTE-PRADE.

Quoi ?...

FABRICE, arrachant sa perruque.

Le mot est dit : je suis Fabrice.

MONTE-PRADE.

Mon fils !

Jetant son épée et cachant son visage de ses mains.

Devant mon fils faut-il que je rougisse !

FABRICE, mettant un genou en terre.

C'est à moi de rentrer céans avec rougeur.
Pourrez-vous pardonner à l'ingrat voyageur ?

MONTE-PRADE.

Vous revenez, mon fils, comme le bon génie
Pour sauver notre nom de cette ignominie.
Quel que soit le moyen, vous avez réussi ;
Vous avez démasqué cette infâme : merci !

Il lui tend la main et le relève.

CLORINDE.

Infâme !... En vérité, qu'ai-je fait ? Quelle preuve
De ma perversité vous fournit cette épreuve ?
Cherchez donc, je vous prie, avant de me honnir,
Quelle autre mieux que moi l'aurait pu soutenir ?
Quoi ! d'honneur altérée et lasse de scandale,
Je résigne mon cœur à l'amour filiale ;
Et, payant parmi vous ma place d'un tel prix,
Je ne récolte encore qu'insulte et que mépris !...
Un jeune homme paraît, d'assez haute naissance
Pour imposer son choix même à la médisance,
Il m'offre un rang splendide en me rendant l'honneur,
Et vous vous étonnez que j'accepte, seigneur ?

A Fabrice.

— Quelle vertu devait me défendre du piége?
Pour me donner à vous quel nœud sacré rompais-je?
Enfin, ce que j'ai fait, ce dernier mot suffit,
Votre père voulait que votre sœur le fît.

FABRICE.

Vous, mon père?

MONTE-PRADE.

Il est vrai, mon fils, et j'en ai honte.

CLORINDE, à Monte-Prade.

Votre indignation a donc été trop prompte;
C'est ce que je voulais vous prouver, cher seigneur,
En cédant près de vous ma place à mon vainqueur.

A Fabrice.

Pour vous, monsieur, souffrez que je vous félicite
De votre fourberie et de sa réussite;
Vous avez des talents pour aller à vos fins,
Qui feraient des jaloux parmi les aigrefins.
Eh bien! vous m'écoutez tous deux la tête basse,
Et c'est moi qui m'en vais le front haut, moi qu'on chasse,
Moi pour qui l'on n'a pas de mots trop outrageants!
Allons! relevez donc les yeux, honnêtes gens!
Ayez à vos vertus l'air de trouver des charmes.

FABRICE.

Certe, en vous combattant avec vos propres armes,
Je me suis abaissé jusqu'à vous, en effet;
Mais il fallait sauver mon père, et je l'ai fait.

CLORINDE.

Le sauver? Et de quoi? Du bonheur, je suppose?
Car il ne semblait pas menacé d'autre chose.
Je savais quels devoirs m'imposait son hymen;
Contente de mon sort et bénissant la main
Qui rendait au bercail la brebis égarée,

A l'humble dévoûment je m'étais préparée,
Et je n'envisageais dans mon nouvel état
Nul sacrifice auquel mon cœur ne se prêtât.
Il allait être heureux, vous dis-je. Mais sans doute
Votre retour lui va rendre ce qu'il lui coûte,
Et vous remplacerez la douce illusion
Qui dorait ses vieux jours comme un dernier rayon.

FABRICE.

Oui, je vous rends, mon père, un douloureux service,
Et vous en porterez longtemps la cicatrice;
Mais quelque chose passe avant notre bonheur;
Vous me l'avez appris jadis : c'est notre honneur.

MONTE-PRADE.

Dans quel rôle, mon fils, doit-on plutôt vous croire?
Disiez-vous pas tantôt, si j'ai bonne mémoire,
Que le meilleur garant de l'honneur d'un mari,
C'était le repentir d'un cœur endolori?

FABRICE.

Est-ce donc à vos yeux un repentir sincère
Qui n'a pas su tenir contre une surenchère?

CLORINDE.

La surenchère était trop forte, encore un coup,
Monsieur, pour que l'épreuve ait prouvé rien du tout.

FABRICE.

Entre mon père et moi c'est enfin trop vous mettre,
Sortez!

CLORINDE.

Vous croyez-vous céans déjà le maître?
C'est trop d'empressement! Monsieur est encor vert;
L'héritage est sauvé, mais il n'est pas ouvert.

FABRICE.

Madame!

CLORINDE.

Vous venez de loin pour le défendre ;
Je ne vous en veux pas et m'y devais attendre.

FABRICE.

Vous perdez votre temps ; mon père me connaît.

CLORINDE.

Qui vous ramène donc, si ce n'est l'intérêt ?

A Monte-Prade.

Après dix ans d'oubli, dix ans d'ingratitude,
Il s'avise un beau jour de votre solitude...

FABRICE.

Mon père, ordonnez-lui de quitter la maison !

CLORINDE.

Vous craignez que je n'aie à la fin trop raison ?
Et certe, après l'avoir réduit, l'homme rigide,
A mettre une étrangère en votre place vide,
De quel droit venez-vous, déshonorant son choix,
Lui dépeupler le cœur pour la seconde fois ?

FABRICE, à Monte-Prade.

Vous ne répondez rien ? Son astuce l'emporte ?
Voyons ! d'elle ou de moi, qui voulez-vous qui sorte ?

MONTE-PRADE, après un silence.

Tous deux.

Il sort lentement.

SCÈNE V.

CLORINDE, FABRICE.

CLORINDE.

Mes compliments. Je le crois bien guéri...

Et vous ? Quand pensez-vous qu'il sera mon mari ?

FABRICE.

Tenez, le persiflage est au moins inutile,
Et croyez-moi, laissez ma colère tranquille.

CLORINDE.

Offrez-moi donc le bras jusqu'au prochain couvent.
Je me sens tout à coup un repentir fervent,
Et je veux dans un cloître ensevelir vivante
Votre très-dévouée et très-humble servante.

FABRICE.

Et vous attendrez là qu'il vienne vous chercher ?

CLORINDE.

Tel est mon plan, cher prince, à ne vous rien cacher.

FABRICE.

Vous êtes, je l'avoue, une fine commère.

CLORINDE.

Assez pour remplacer madame votre mère.

FABRICE.

Ma mère ! Misérable !...

CLORINDE, étonnée.

Ah !

FABRICE.

Ma mère ! Osez-vous
Parler de cette sainte autrement qu'à genoux,
Vous courtisane, vous menteuse, vous infâme !

CLORINDE.

Songez, en me parlant, que je suis une femme,
Seigneur.

FABRICE.

N'espérez pas vous couvrir de ce nom.

Vous une femme? Un lâche est-il un homme? Non...
Eh bien! je vous le dis : on doit le même outrage
Aux femmes sans pudeur qu'aux hommes sans courage,
Car le droit au respect, la première grandeur,
Pour nous c'est le courage et pour vous la pudeur.
La sainte dignité que vous avez salie,
Au lieu de l'invoquer, souhaitez qu'on l'oublie.
Vous seule, songez-y, mais pour pleurer sur vous,
O femme sans amour, sans enfants, sans époux;
Étrangère au milieu des tendresses humaines,
La glace de la mort est déjà dans vos veines,
Et quand vous descendrez au néant du cercueil,
Il ne s'éteindra rien en vous qu'un peu d'orgueil!
C'est votre châtiment! Aussi, je vous l'atteste,
Vous me feriez pitié, si vous n'étiez funeste...
Mais lorsque je vous vois, vos pareilles et vous,
Répandre vos poisons dans les cœurs les plus doux;
Quand surtout vous voulez, par d'odieuses trames,
Prendre dans nos maisons le rang d'honnêtes femmes,
A côté de nos sœurs lever vos fronts abjects,
Et comme notre amour nous voler nos respects!...
Tiens, va-t'en!

CLORINDE, à part.

Oh! j'ai peur!

FABRICE.

Va-t'en!

CLORINDE, à part.

Mon Dieu!

FABRICE.

Tu comptes
Sur le respect humain, la plus lâche des hontes!
Elle croit faire ici librement son métier;
Me prendre impunément mon père et mon foyer,
Souiller la chambre austère où ma mère expirante...

on!... Et puisque du ciel la justice est si lente,
oi, je t'écraserai, vipère, en ton chemin!

Il fait un mouvement violent vers Clorinde, qui pousse un cri et tombe à genoux.

m'en vais, pour ne pas déshonorer ma main.

Il sort par le fond; Clorinde reste agenouillée.

SCÈNE VI.

ANNIBAL, CLORINDE.

ANNIBAL.

ıe fais-tu ıà?

CLORINDE, *se relevant.*

C'est toi, toi qui m'as dégradée;
est toi des dons du ciel qui m'as dépossédée;
ıi m'as séché le cœur, qui m'as mise si bas,
.e je veux remonter et que je ne peux pas!
njure et le mépris où je me vois sujette,
conseiller du mal, sur toi je les rejette!
te hais, te maudis, et je voudrais pouvoir
remplir de ma honte et de mon désespoir!

ANNIBAL.

s-moi du mal de moi, va ton train, ma mignonne!
n'en crois pas un mot, d'ailleurs, et te pardonne

CLORINDE, *à elle-même.*

ıur la première fois devant lui j'ai tremblé...
ıelle ardeur dans ses yeux, et comme il m'a parlé!

ANNIBAL.

i?

CLORINDE.

Fabrice.

ANNIBAL.

Fabrice?

CLORINDE.

Oui, ce prince.

ANNIBAL.

Ah! tonnerre!
Le fils!... Dans tes filets tiens-tu toujours le père?

CLORINDE.

Je vais tout rompre.

ANNIBAL.

Quoi? rompre avec le barbon?
Mais je te le défends, ma fille! Il a du bon,
Quoique son cuisinier ménage trop l'épice.

CLORINDE.

Je veux me relever du mépris de Fabrice.

ANNIBAL.

Parbleu! je te savais femme au sourcil hautain;
Mais je n'aurais pas cru que ton orgueil te tînt
Jusqu'à sacrifier l'intérêt à la gloire.

CLORINDE.

Ce n'est pas seulement l'orgueil.

ANNIBAL.

Que faut-il croire?

CLORINDE.

Tout ce que tu voudras. Je ne sais où j'en suis,
Ni quel trouble m'émeut, ni quel instinct je suis.

ANNIBAL.

Le petit dieu d'amour t'aurait-il attrapée?

CLORINDE.

Quelle âme violente!... Il m'a presque frappée.

ANNIBAL.

Ah! tu l'aimes alors!... T'éprendre d'un brutal?
Ah! sotte! Ah! triple femme! O contre-temps fatal!
Encore un paradis perdu pour une pomme!

CLORINDE.

C'est la première fois que je rencontre un homme,
Un cœur impétueux sur qui je ne peux rien,
Un courage en un mot supérieur au mien!
Je me sens la plus faible et suis fière de l'être...
Étrange volupté de fléchir sous un maître!

ANNIBAL.

Cela ne manque pas en effet de ragoût.
Si tu l'aimes, il faut l'épouser, voilà tout!

CLORINDE.

L'épouser? Il me hait!

ANNIBAL.

Cela, c'est mon affaire;

Montrant son épée.

J'ai là la clef des cœurs.

CLORINDE.

Et qu'en prétends-tu faire?

ANNIBAL.

Tiens, parbleu! le contraindre à réparer ses torts,
Ou le tuer.

CLORINDE.

Tuer!

ANNIBAL.

Sans le moindre remords.
N'est-ce pas ton honneur et le mien que je venge?
Ne t'a-t-il pas séduite... en te battant, pauvre ange!
Sois tranquille, d'ailleurs : il sera très-gentil

Entre une belle fille et ce vilain outil,
Surtout quand il saura qu'il s'adresse à l'élève,
A l'émule du grand Matapan de Genève.

CLORINDE.

Mais je ne l'aime pas... Non! Et si je l'aimais,
Je voudrais, entends-tu, qu'il ne le sût jamais.

ANNIBAL.

La femme est, je l'avoue, un étrange problème.

CLORINDE.

Ah! depuis un instant j'ai l'horreur de moi-même.

ANNIBAL.

Je la crois bonne à mettre à l'hôpital des fous.
En somme, que veux-tu, voyons? Résumons-nous.

CLORINDE.

Emmène-moi... partons.

ANNIBAL.

Sans épouser personne?
Après tout, je ne peux t'y forcer, ma mignonne,
Et je vois bien qu'il faut faire la part du feu;
Mais je prétends tirer mon épingle du jeu.

CLORINDE.

Que médites-tu donc?

ANNIBAL, avec dignité.

Rien que de malhonnête!
Tu me remercîras en retrouvant ta tête.
Pour le moment, écoute et retiens ta leçon :
Tu me connais; tu sais que je suis bon garçon;
Mais si tu me viens mettre un bâton dans la roue,
Au premier mot lâché par toi qui me déjoue,
J'applique à ton galant un vertueux soufflet,
Et je le tue après comme un simple poulet.
Est-ce compris?

CLORINDE.

Mon Dieu! qu'est-ce que tu prépares?

ANNIBAL.

La mort de ton galant, si tu me contrecarres.
S'il te plaît mieux ainsi, je ne suis pas têtu,
Ma chère, et donnerais le choix pour un fêtu.
Il nous a ruinés, et moi, quand je me venge,
A la table des dieux il semble que je mange.

SCÈNE VII.

CLORINDE, ANNIBAL, FABRICE.

FABRICE.

Je vous cherchais, monsieur.

ANNIBAL.

Je vous en offre autant,
Et vous m'obligerez, monsieur, en m'écoutant.

Geste de condescendance de Fabrice.

Je vois que vous prenez, monsieur, notre alliance
Avec une froideur frisant la répugnance.

FABRICE.

Et cela vous surprend?

ANNIBAL.

Non, monsieur; seulement
Votre père n'est pas de votre sentiment;
En sorte que l'hymen se pourrait bien conclure
Sans qu'on s'inquiétât de votre signature.

FABRICE, brusquement.

C'est de quoi je venais vous parler.

ANNIBAL.

En douceur !
J'en causais tout à l'heure encore avec ma sœur.
Tel que vous me voyez, sous une rude écorce,
Je suis bon. La bonté va bien avec la force :
C'est sa grâce, on peut dire.

FABRICE.

Au fait, monsieur.

ANNIBAL.

Au fait ?
— Si nous disparaissions, seriez-vous satisfait ?

FABRICE.

Aurions-nous, par hasard, tous deux la même idée ?

ANNIBAL.

Ma sœur est à partir à peu près décidée ;
Mais elle est compromise et, de plus, les maris
Sont très-chers...

CLORINDE, indignée, bas à son frère.

De l'argent !

ANNIBAL, de même.

As-tu changé d'avis ?

Retroussant sa manche.

A ton aise... tu sais !

CLORINDE, à part.

O pauvre créature !
Me faudra-t-il encor subir cette torture !

FABRICE.

Bref, madame demande...

ANNIBAL.

Une dot.

FABRICE.

Une dot?
Fort bien! je ne veux pas discuter sur le mot.
Je venais vous l'offrir.

CLORINDE, à part.

Oh! comme il me méprise!

FABRICE.

Veuillez fixer le prix de votre marchandise.

ANNIBAL.

Elle est un peu timide et m'a passé pouvoir.

FABRICE.

Parlez.

ANNIBAL.

Mon Dieu, monsieur, on ne peut pas avoir
Un mari propre à moins de cinq mille pistoles.
Ils sont très-recherchés... Les femmes sont si folles!

FABRICE.

C'est bien, monsieur, je vais vous faire mon billet.

Il s'assied devant la table et écrit.

ANNIBAL, à part.

J'aurais pu pêcher plus sans rompre le filet.

CLORINDE, bas à Annibal.

Au nom de notre mère, au nom de notre enfance,
Permets-moi d'écarter ce calice!

ANNIBAL, bas à Clorinde.

Défense!

FABRICE, écrivant toujours.

Que dit-elle?

ANNIBAL.

Que j'ai négligé le trousseau.

CLORINDE, à part.

Misérable!

FABRICE.

Combien est-ce?

ANNIBAL.

Pour l'avoir beau,
Mille écus.

FABRICE, à Clorinde.

Est-ce assez, madame?

ANNIBAL, à Clorinde.

Il faut répondre.

CLORINDE, d'une voix mourante.

Oui, seigneur.

FABRICE.

N'avez-vous sur moi plus rien à tondre?

ANNIBAL.

Si vous voulez m'offrir un habit de gala
Pour la noce?...

FABRICE.

Combien?

ANNIBAL.

Cent écus.

FABRICE, écrivant.

Les voilà.
Je ne peux pas payer trop cher votre retraite.
Vous pourrez, à Milan, présenter cette traite.

— Seulement il me faut un reçu pour guérir
Mon père.

ANNIBAL.

C'est trop juste et j'allais vous l'offrir.

FABRICE.

Un reçu constatant que moyennant finance...

ANNIBAL.

C'est compris. — Viens, mignonne, écrire ta quittance.

Il la prend par la main et la conduit à la table.

CLORINDE, à Fabrice, d'une voix sourde.

Tirez-vous bien l'épée?

FABRICE.

Oui!... C'est mon seul talent.

CLORINDE.

Vous avez le bon droit et vous êtes vaillant...
A la grâce de Dieu!

Elle arrache la traite des mains de Fabrice et la déchire.

FABRICE.

Que faites-vous, madame?

CLORINDE.

Je déchire ma honte et rachète mon âme!
Rassurez-vous : j'étais décidée à partir,
Et ce qu'il vous vendait, c'était mon repentir!

A Annibal.

Fais ce que tu voudras maintenant, misérable!
Mais, s'il meurt, garde-toi de ta sœur!

ANNIBAL.

Adorable!

FABRICE.

Que veut dire ceci, monsieur?

ANNIBAL.

Tout simplement
Qu'elle est folle de vous depuis une heure.

CLORINDE.

Il ment!
— Non! C'est un sentiment plus humble qui m'éclaire,
Le seul qui de ma part ne puisse vous déplaire :
Le respect.

FABRICE, à part.

Pauvre fille!

ANNIBAL.

As-tu dit ta chanson?

A Fabrice.

A nous deux! Ce billet, c'était votre rançon :
Voulez-vous le récrire à mon nom?

FABRICE.

Je t'admire,
Coquin!

ANNIBAL.

Vous refusez? — Alors nous allons rire.
Il fait un clair de lune admirable...

FABRICE.

Sortons.

CLORINDE, avec effroi.

Restez, seigneur... Armez vos valets de bâtons...
C'est tout ce que mérite un pareil adversaire!

ANNIBAL.

Merci, mon cœur!

FABRICE.

Monsieur n'est pas très-exemplaire;

Mais quoi! je ne suis pas de ces fous exigeants
Qui ne veulent tuer que des honnêtes gens;
Et même ç'a toujours été ma turlutaine
De me mettre en travers de ces Croque-mitaine.

CLORINDE.

Mais il possède un coup terrible!

FABRICE, gracieux.

Ah! sacripant!
Tu me le montreras.

ANNIBAL, digne.

Le coup de Matapan.

FABRICE.

Ah bah!

ANNIBAL.

Ni plus ni moins. — Si vous voulez écrire?

FABRICE.

Matapan de Genève?

ANNIBAL.

Oui.

FABRICE.

L'homme au nez de cire?

ANNIBAL.

Justement. Vous l'avez connu?

FABRICE.

Beaucoup, beaucoup!...
C'est moi qui l'ai tué.

ANNIBAL.

Hein?

FABRICE.

Sur son fameux coup.

ANNIBAL.

Quelle bourde! Allons donc, la botte est sans parade.

FABRICE.

Si c'est tout votre espoir, vous êtes bien malade.
En route!

ANNIBAL.

Permettez... Ne soyons pas si prompts;
Prouvez que vous savez la botte, et nous verrons.

FABRICE.

Je vais t'administrer la preuve sous l'aisselle,
Quand tu tendras le fer.

ANNIBAL, à part.

Il connaît la ficelle!

FABRICE.

Quand il vous plaira, drôle!

ANNIBAL, majestueux.

Et s'il ne me plaît plus?

FABRICE.

Ah! maroufle, voilà ton courage perclus!

ANNIBAL.

Non, monsieur; mais ma sœur à vos jours s'intéresse
Et je n'ai pas sucé le lait d'une tigresse.
A Clorinde.
Filons!

FABRICE.

Je vous défends de la suivre, à présent.

ANNIBAL.

Vous me faites encor l'effet d'un bon plaisant,
Vous! — Ma sœur est à moi, monsieur, en fin de compte.

FABRICE.

Elle n'est plus à vous, n'étant plus à la honte.
— Faites-moi le plaisir de vider le plancher.

ANNIBAL.

Morbleu! Vous le prenez d'un ton...

FABRICE.

Sans nous fâcher,
Si vous ne voulez pas qu'ici, mon camarade,
Je vous montre à mon tour des bottes sans parade.

ANNIBAL.

Vous ne protestez pas, madame?

FABRICE.

Allons! dehors!

ANNIBAL.

On y va! — Je vous laisse, ingrate, à vos remords.

Il sort.

SCÈNE VIII.

CLORINDE, FABRICE.

FABRICE.

En le chassant, j'ai fait selon vos vœux, je pense.

CLORINDE.

Vous m'estimez un peu... Voilà ma récompense.
Au milieu des hasards qui pourront m'outrager,
J'emporte au fond de moi la douceur de songer
Qu'il est un cœur au monde où je ne suis pas vile,
Et dans mes souvenirs j'ai du moins cet asile.

SCÈNE IX.

CLORINDE, FABRICE, HORACE, CÉLIE.

HORACE, bas à Fabrice.

Je viens de rencontrer son gentil compagnon,
Son paquet sous le bras. — Elle, part-elle ou non?

CLORINDE.

Oui, monsieur, je fais place à votre épithalame.

Elle va lentement jusqu'à la porte ; puis se tournant vers Fabrice :

Adieu !

FABRICE lui tend la main à demi, s'arrête et dit à Célie :

Donne la main à cette pauvre femme.
Ma sœur.

CÉLIE.

La main à qui, mon frère ?

FABRICE.

Au repentir.

Célie tend la main à Clorinde qui la lui baise.

CLORINDE.

Et maintenant, adieu, seigneur, je puis partir !

Elle sort

SCÈNE X.

CÉLIE, FABRICE, HORACE.

HORACE, à Fabrice.

A quoi penses-tu donc ?

FABRICE.

Au seul amour sincère
Qu'il m'ait été donné de rencontrer sur terre.
Aimez-vous bien, enfants.

HORACE.

Sois tranquille.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MONTE-PRADE, très-pâle. — Fabrice et Horace se découvrent.

MONTE-PRADE s'arrête devant Fabrice, et lui ouvrant les bras :

Mon fils!
— Où sont ces intrigants?

HORACE.

Cher oncle, ils sont partis.

Sur un signe de Fabrice, Célie et Horace entourent Monte-Prade qui les serre dans ses bras.

FABRICE.

Que de petits-enfants notre maison fourmille!
Mon père, nous serons les vieux de la famille.

FIN DE L'AVENTURIÈRE.

L'HABIT VERT

PROVERBE

EN UN ACTE, EN PROSE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 23 février 1849.

EN COLLABORATION

AVEC

ALFRED DE MUSSET

PERSONNAGES

RAOUL, étudiant.
HENRI, peintre.
MUNIUS, marchand d'habits.
MARGUERITE, grisette.

L'HABIT VERT

Le théâtre représente une mansarde. Porte au fond donnant sur un corridor. — Fenêtre à gauche. — Porte à droite. — Un devant de cheminée dans un coin à droite. — Un chevalet de peintre à droite. — Une petite table de noyer à gauche, devant la fenêtre. — Trois chaises de paille. — Au fond, à gauche, une armoire de noyer.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAOUL, HENRI.

RAOUL, assis devant la table, tourné vers la fenêtre ouverte.

Tu diras ce que tu voudras, mais tu n'empêcheras pas que ce ne soit aujourd'hui dimanche.

HENRI, assis sur une chaise renversée devant son chevalet, et arrangeant des couleurs sur sa palette.

Eh bien, après ?

RAOUL.

Après ? comme je ne vois pas un nuage en l'air, j'affirme et je maintiens qu'il fait beau.

HENRI.

Ensuite ?

RAOUL.

Ensuite? je ne sais pas si je mourrai très-vieux, mais je suis certainement né très-jeune; j'ai du plaisir à voir le ciel.

HENRI.

Enfin, où veux-tu en venir?

RAOUL.

Je ne veux pas en venir, je voudrais m'en aller, m'en aller voir de quelle couleur est l'herbe, comme qui dirait à Chaville ou à Fleury.

HENRI.

Pourquoi à Chaville? Tu voudrais aller à Chaville?

RAOUL.

Ou à Fleury.

HENRI.

Mais tu sais bien que nous n'avons pas d'argent.

RAOUL.

Je ne dis pas que nous en ayons; je dis que j'ai envie de voir de la campagne.

HENRI.

La belle découverte! tu voudrais avoir tes aises, satisfaire toutes tes fantaisies, faire le grand seigneur, rouler en carrosse, être aimé d'une princesse.

RAOUL, se levant.

Pas du tout. Je voudrais que tu prisses ton chapeau et que tu t'en allasses au mont-de-piété mettre ta montre en gage pour vingt-cinq francs, avec lesquels nous dînerions très-bien.

HENRI.

Je ne veux pas mettre ma montre en gage. Ma montre est le seul héritage que m'ait laissé ma grand'mère. (Il se lève, sa palette à la main.) C'est une superbe montre à répétition.

RAOUL.

A quoi cela sert-il ?

HENRI.

Quoi ? qu'elle soit à répétition ?

RAOUL.

Oui.

HENRI.

Parbleu ! cela sert à savoir l'heure quand on veut, même dans l'obscurité.

RAOUL.

Eh bien, mets-la en gage ; nous achèterons un briquet.

HENRI.

C'est fort spirituel, je veux le croire ; mais je garde ma montre.

RAOUL.

Elle a bonne mine dans ta poche.

HENRI.

Elle y reste du moins, tandis que l'argent n'y reste pas.

RAOUL.

Bel avantage ! Mets-y un oignon véritable, il te sera aussi utile. Une montre peut servir à un commerçant qui a des affaires, à un amoureux qui a des rendez-vous, à un médecin qui a des malades. Mais pour rester enfermés comme nous dans une mansarde, moi à dormir le nez dans un code, toi à m'empester avec ton badigeon, à quoi bon savoir l'heure qu'il est ? Tu ressembles à un homme qui aurait un thermomètre accroché à la cheminée et pas une bûche à mettre dedans.

HENRI.

Fais de l'esprit tant que tu voudras. Tu n'as pas d'autre

plaisir que de me taquiner, ainsi il faut bien que j'en prenne mon parti.

RAOUL.

Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

HENRI.

Je veux dire que ton unique passe-temps est de me tourmenter et de m'impatienter. Tu sais aussi bien que moi combien nous sommes pauvres ; quand nous avons loué ensemble ce grenier, c'était une misère qui en aidait une autre, et tes parents t'ont refusé autant de fois que les miens de t'envoyer cent écus.

RAOUL.

Oui, avec deux morceaux de toile percée nous avons fait un sac. Le malheur est qu'il n'y a rien dedans.

HENRI.

Puisque tu en conviens, comment peux-tu en plaisanter ?

RAOUL.

Cela ne coûte pas plus cher que de fondre en larmes. Veux-tu mettre ta montre au mont-de-piété ?

HENRI.

Non, non et non. Quelle singulière idée as-tu aujourd'hui ?

Il pose sa palette.

RAOUL.

Parce que c'est dimanche.

HENRI.

Mais, mon Dieu, est-ce un autre jour que les autres ?

RAOUL.

Oui, un fort autre jour. C'est dimanche, il fait beau, je veux m'amuser, je veux voir quelque chose, j'ai envie de vivre... que diable veux-tu que je t'explique !... Me prends-tu pour un feuilleton ?

HENRI.

Si tu étais capable une fois de mettre un terme à tes plaisanteries, je te dirais quelque chose de sérieux, mais tu ne veux jamais m'écouter.

RAOUL.

Parle.

HENRI.

Non, tu ne fais aucune attention à ce que je te dis.

RAOUL.

Mais tu vois bien que je t'écoute.

HENRI.

Pas du tout.

RAOUL.

Voyons, par quel serment faut-il m'engager, quelle attitude dois-je prendre, sur laquelle de nos trois chaises faut-il que je m'assoie pour te prouver que je t'écoute ? (*S'asseyant sur une chaise près de la table à gauche.*) Suis-je bien là ? tu es forcé de parler, puisque tu prétends avoir une idée.

HENRI.

Eh bien, nous pouvons nous tirer d'affaire très-aisément, d'une manière sérieuse et honorable. (*Il va prendre le devant de cheminée et l'apporte au milieu de la scène.*) Voici un paravent que j'ai peint de ma main; tu n'as jamais voulu le regarder.

RAOUL.

Non! je me doute trop de ce qu'il peut y avoir dessus.

HENRI.

C'est Roméo et Juliette.

RAOUL.

Ça ?

HENRI.

Oui... Ne vas-tu pas encore me chicaner là-dessus? Tu

sais que j'y travaille depuis six semaines. Je crois aujourd'hui mon œuvre achevée et je me détermine à m'en défaire.

RAOUL, se levant.

Les marchands, crois-le bien, ne se prêteront qu'avec peine à un tel sacrifice.

HENRI.

Je connais un papetier, homme de goût.

RAOUL.

Ah! si le papetier que tu connais s'y connaît, tu as le droit de le lui donner pour rien.

HENRI.

Il l'estimera à sa juste valeur.

RAOUL.

C'est ce que je dis.

HENRI.

Ça ne vaut donc rien?

RAOUL.

C'est un sujet usé. Si tu nous avais fait Daphnis et Chloé, je suppose, ou un invalide qui pêche une savate, ou tout simplement cet enfant, tu sais bien, qui gâte le pot-au-feu, tu pourrais te lancer dans le commerce... mais ça!

HENRI.

J'avoue que ce sujet-là est un peu sérieux pour un paravent.

RAOUL.

Tu l'as pourtant égayé et rajeuni par quelques détails heureux; ainsi Juliette a une jambe de moins et un œil de trop.

HENRI.

Comment un œil de trop? c'est son nez. Je ne sais même

pas pourquoi je te consulte. J'emporte ce paravent, et tu vas voir que nous pouvons vivre de mes pinceaux.

Il charge le devant de cheminée sur son épaule.

RAOUL.

Vivre de tes pinceaux ! mais tes pinceaux eux-mêmes ne te rapporteraient rien si tu voulais les vendre.

Au moment où Henri va sortir, on entend la voix de Marguerite qui chante dans le couloir pendant tout ce qui suit.

HENRI.

Tiens, voilà mademoiselle Marguerite qui sort de chez elle.

RAOUL.

Qu'est-ce que ça te fait?

HENRI.

Ça me fait que je ne veux pas qu'elle me voie avec un paravent sur le dos.

RAOUL.

Monsieur y met de la coquetterie?

HENRI.

Je n'aime pas avoir l'air gauche devant les femmes.

RAOUL.

Tu renonces donc à te marier ?

MUNIUS, dans l'escalier.

Habits, galons ! vendez vos vieux habits!

HENRI.

Voilà le juif Munius qui monte à son galetas.

RAOUL.

Le gredin ! nous a-t-il assez grugés!

MUNIUS, en dehors.

Hé ! hé ! c'est mademoiselle Marguerite ! bonjour, voisine. Ça va bien ?

MARGUERITE, de même.

Toujours chantant, voisin. Et les galons?

MUNIUS, de même.

La matinée est bonne, je viens de vendre une superbe friperie.

MARGUERITE, de même.

Quand on vend du galon on n'en saurait trop vendre.

MUNIUS, de même.

Je rapporte un jaunet.

RAOUL.

Si nous le lui empruntions à un intérêt exorbitant?

HENRI.

Ne dis donc pas de billevesées.

MARGUERITE, en dehors.

Finissez donc, vieil homme, finissez!

RAOUL.

Voyez-vous, l'infâme séducteur!

On entend le bruit d'un soufflet.

MUNIUS.

Ah! pour le coup, je vous embrasse. Ça vaut un baiser.

Second soufflet.

MARGUERITE.

Vous me devrez la paire et je vous fais crédit... Je vais me fâcher.

RAOUL.

Se fâcher après deux soufflets? Volons au secours de l'innocence en péril. (Il ouvre la porte du fond.) Qu'est-ce que c'est, monsieur Munius?

SCÈNE II.

RAOUL, HENRI, MARGUERITE, MUNIUS.

MUNIUS, paraissant au fond dans le corridor.

Habits, galons! avez-vous de vieux habits?

RAOUL.

Passez votre chemin, effronté. Notre défroque est pour nos gens.

Munius disparaît dans le corridor.

MARGUERITE, entrant.

Merci, monsieur Raoul. (Apercevant Henri qui cherche à se cacher. Ah! ah! ah! qu'il est drôle!

HENRI.

Là! je ne devais pas l'échapper.

Il passe à droite.

MARGUERITE.

Pourquoi donc vous promenez-vous en paravent?

HENRI.

Je ne me promène pas, je sors.

MARGUERITE.

Mais il ne fait pas de vent! vous pouvez sortir sans tant de précautions.

HENRI, bas à Raoul.

Ce qui m'arrive là est fort désagréable, tu en conviendras.

Henri sort par le fond. Le paravent s'embarrasse dans la porte. Marguerite et Raoul rient aux éclats.

RAOUL, à Marguerite qui remonte.

De grâce, mademoiselle, laissez-le suivre sa pensée. Il va nous débarrasser d'un meuble qui nous encombrait.

SCÈNE III.

MARGUERITE, RAOUL.

MARGUERITE.

En faire cadeau sans doute à sa maîtresse?

RAOUL.

Parlez-en mieux. Il va le vendre pour le prix en être distribué aux pauvres.

MARGUERITE.

Ah! vous avez vos pauvres?

RAOUL.

Oui, nous en avons chacun un.

MARGUERITE.

Ne serait-ce pas le vôtre qui vient de sortir?

RAOUL.

Je crois que oui... Mais que chantiez-vous donc tout à l'heure?

MARGUERITE.

Une romance ou une chanson, comme il vous plaira.

RAOUL.

Les deux me plaisent, car cela ressemblait à Jean qui pleure et Jean qui rit. Une larme qui court dans le pli d'un sourire, quoi de plus charmant? Chantez-moi cela, je vous prie.

MARGUERITE.

Je ne suis pas en train, on m'a coupé la voix.

RAOUL.

Qui donc?

MARGUERITE.

Ce pauvre paravent qui va vous chercher à dîner.

RAOUL.

Vous m'y faites songer; voulez-vous monter en carrosse avec nous? nous allons à Chaville.

MARGUERITE.

Vous m'invitez?

RAOUL.

Je vous invite positivement.

MARGUERITE.

Et avec quoi, mon Dieu?

RAOUL.

Avec toute la courtoisie dont je suis capable.

MARGUERITE.

Hélas! on ne fait plus crédit là-dessus.

RAOUL.

Et pour quoi comptez-vous notre paravent, s'il vous plaît? un paravent superbe qu'Henri a peint, une œuvre d'art, que nous allons troquer contre son pesant d'or.

MARGUERITE.

Vous croyez?

RAOUL.

Parbleu! il représente Roméo et Juliette.

MARGUERITE.

C'est le sujet de ma chanson. Oui, monsieur, Roméo et

Juliette, ni plus ni moins. Vous connaissez l'histoire. Il s'en va, ce jeune homme! il quitte sa maîtresse, il a un pied sur l'échelle de soie, ça lui fait de la peine et il dit... M'écoutez-vous?

RAOUL, qui s'est mis à cheval sur une chaise à droite.

Je suis au balcon des Italiens... Eh bien, il lui dit?

MARGUERITE, chante.

AIR:

L'heure a sonné... pourtant ta main
Est encor dans la mienne;
Il est déjà presque demain...
De moi qu'il te souvienne!
Épargne-moi: ne pleure pas...
Je pars, voici l'aurore,
Non, Margot, pas encore! (*Bis.*)
Souffrir tant que tu voudras;
Mais dire adieu, je ne sais pas.

RAOUL, applaudissant.

Bravo! bravo! Si je vous dis que vous êtes charmante, ça me fera ressembler à tout le monde. (Se levant.) Mais, dites donc, dans cet air-là, au lieu du nom de Juliette, il me semble qu'il y a Margot, mademoiselle Marguerite... Tant mieux pour Roméo, s'il existe!

MARGUERITE.

En musique et en peinture seulement.

RAOUL.

Tant mieux encore. J'aurais été fâché que la place fût prise.

MARGUERITE.

Vous allez me parler d'amour, je suppose.

RAOUL.

J'en conviens.

MARGUERITE.

A quoi bon ?

RAOUL.

Quand cela ne servirait qu'à intéresser le jeu.

MARGUERITE.

Bah! il sera si court, qu'il n'aura pas le temps de nous ennuyer.

RAOUL.

Qu'importe! Nous sommes deux; il ne sera pas dit que nous n'aurons pas parlé d'amour. La belle collaboration! le beau chef-d'œuvre!

MARGUERITE.

Est-ce que vous tenez à faire un chef-d'œuvre?

RAOUL.

Point; mais à collaborer. Quel plaisir plus divin qu'une conversation d'amour! O Juliette! pourquoi pensez-vous que le bon Dieu ait fait le soleil, les bois et le dimanche, sinon pour que deux jeunes gens marchent sur l'herbe et baissent les yeux en se disant qu'ils s'aiment? Oh! la belle chose que l'amour!

MARGUERITE.

Oui, le dimanche, comme vous dites; mais le reste de la semaine, on n'en sait quoi faire. Est-ce que vous oubliez, par hasard, que je travaille du matin au soir? Écoutez-moi, et, une fois pour toutes, je vous dirai là-dessus ma façon de penser. Ne vous semble-t-il pas que ces belles dames, ces jolis petits messieurs, qui ont sans cesse ce mot charmant d'amour sur les lèvres, passent leur vie dans un désœuvrement tout à fait royal, et que ce sont les plus habiles gens du monde à ne rien faire? C'est pour eux que l'amour a été inventé, car sans lui que deviendraient-ils? Ils ont besoin de rêver pour ne pas dormir; et plus ces rêves sont variés,

nouveaux, plus ils les chérissent! Sans quoi, ils périraient d'ennui un beau jour, entre deux coups de lansquenet. Moi, je vais en journée, je taille des robes, je raccommode de la dentelle... vous comprenez que, si j'ai autre chose en tête, je vais broder de travers ou me piquer les doigts. Ah! si j'avais dans le cœur un sentiment bien vrai, je ne dis pas, ces choses-là ne sont pas gênantes; mais vos amourettes! non, mon voisin, je n'ai pas le temps. Il faut que je pense à mon petit ménage, il faut que je songe à tout et à personne; vous voyez bien que je n'aimerai jamais, à moins que je n'aime toute ma vie.

RAOUL.

Soit! mais je maintiens mon dire, voisine. Vive l'amour! le nom même en est doux!

MARGUERITE.

C'est pourquoi il n'en faut pas parler ici.

RAOUL.

Bah! ça ne l'abîme pas; qu'est-ce qui pourrait l'abîmer?

MARGUERITE, écoutant.

Je l'entends...

RAOUL.

Qui?

MARGUERITE.

Roméo.

On entend comme le bruit d'une chute.

RAOUL.

Patatras!

MARGUERITE, passant à droite et remontant.

Qu'est-ce qu'il lui arrive!

RAOUL.

En montant nos six étages, le pied lui aura manqué sur

l'échelle de soie.. Décidément, vous ne voulez pas être Juliette ?

MARGUERITE.

Très-décidément.

Raoul ouvre la porte du fond, Henri entre avec son devant de cheminée, cassé et troué, et son pantalon déchiré au genou.

SCÈNE IV.

HENRI, RAOUL, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Êtes-vous blessé, monsieur Henri?

HENRI.

Non, mademoiselle. Le mal n'est pas grand, mais le malheur est irréparable. (Il montre son devant de cheminée crevé.) Ah! mademoiselle, si vous saviez...

RAOUL.

Et ton papetier ?

HENRI.

C'est un crétin. Si vous saviez...

RAOUL.

Et ton pantalon ?

HENRI.

C'est un accident... Vous ne savez pas.

MARGUERITE, montrant une chaise.

Mettez votre pied là. Voici ma ménagère et je vais vous prouver que de fil en aiguille il est avec le ciel des raccommodements. Je vais vous faire une reprise.

Henri qui a été mettre son devant de cheminée contre le mur à droite, revient poser son pied sur la chaise que lui présente Marguerite.

HENRI.

Vous êtes bien bonne; mais en ferez-vous jamais une à cette malheureuse peinture? Ah! mademoiselle, vous ne savez pas...

RAOUL.

Accoucheras-tu une fois?

HENRI.

Vous ne savez pas ce que c'est que les souffrances d'un artiste!

MARGUERITE, cousant.

Pardon! je fais quelquefois de l'art, sur mon genou, lorsque je brode et que je compte mes points.

RAOUL.

Comme moi au billard. Mais pressez le ravaudage, mademoiselle Margot, car les talons démangent à ce brave Henri.

HENRI.

Encore une commission?

RAOUL.

J'ai invité mademoiselle Margot à dîner avec nous; dans cette conjoncture, prends conseil de ton cœur, tu me comprends?

HENRI.

Nullement.

RAOUL.

Montre-toi! (Lui faisant un signe.) Montre... toi!

HENRI.

Va te promener. Aïe! vous me piquez.

Il retire son genou.

MARGUERITE.

Aussi pourquoi remuez-vous?

HENRI.

Pourquoi ? il veut que je mette ma montre en gage, mademoiselle; vous savez, ma montre !

MARGUERITE.

En êtes-vous là ?

HENRI.

Sans doute, nous en sommes là, nous n'en bougeons pas.

RAOUL.

Henri est un imbécile, un alarmiste; ne l'écoutez pas.

MARGUERITE.

Cependant...

RAOUL.

Non ! il voit tout en noir. Jamais nos affaires n'ont été plus florissantes.

HENRI.

Jamais plus, c'est vrai.

MARGUERITE.

Voyons, pas de mauvaise honte, mes pauvres amis. Laissez-moi vous dire quelque chose sans vous fâcher. Je ne suis pas bien riche, mais vous êtes de grands fainéants ! et moi je suis une petite économe qui gagne vingt-cinq sous par jour. S'il vous faut vingt-cinq francs...

RAOUL.

Merci, ma bonne Margot; nous n'empruntons jamais à nos amis.

HENRI.

Et nous n'avons pas d'ennemis.

MARGUERITE.

Et Munius ?

HENRI, avec éclat.

Oh ! ne me parlez jamais de cet homme. C'est un maître filou.

RAOUL, de même.

Le fait est qu'il nous a volés d'une façon bien condamnable.

MARGUERITE.

Comment cela ?

HENRI.

Figurez-vous que nous avions un gilet. Dans la poche de ce gilet il y avait une pièce de cinq francs que j'avais amassée.

MARGUERITE.

Vous m'étonnez.

HENRI.

Eh bien, c'est comme ça. Pendant mon absence Raoul a vendu le gilet à Munius, il l'a vendu quarante sous. La pièce était dans le gousset droit, j'en suis sûr. Munius a emporté le tout, et quand j'ai réclamé mon bien, il a nié la chose et finalement il l'a gardée.

MARGUERITE.

C'est inconcevable une chose pareille.

HENRI.

Demandez plutôt à Raoul.

RAOUL.

Je confesse ma légèreté et celle du juif.

MARGUERITE.

Eh bien ! il me vient une idée ! oui, très-bonne. Fiez-vous à moi, nous irons dîner.

HENRI.

Serait-il vrai ?

MARGUERITE.

Je vous en réponds. Avez-vous par hasard un vieil habit ?

HENRI.

Le hasard serait que nous en eussions un neuf.

MARGUERITE.

En avez-vous un vieux ?

RAOUL.

Certainement nous en avons un. Nous avons le fameux habit vert !... Est-ce que vous ne le connaissez pas ?

MARGUERITE.

Non !

RAOUL.

L'habit vert, surnommé Conquérant... Eh bien, je vais vous le montrer ! Conquérant va paraître !... Conquérant va sortir de son tabernacle !...

Il va au fond, frappe avec solennité trois coups sur l'armoire.

HENRI.

As-tu peur qu'il soit déjà sorti ?

RAOUL.

Il ne sort jamais seul. (Il ouvre l'armoire et en tire un habit vert.) Le voilà, mais... n'en demandez pas davantage.

Il étale l'habit vert sur une chaise, à gauche.

MARGUERITE.

Et qu'est-ce que vous faites de cet habit-là ?...

HENRI.

Nous le mettons, mademoiselle, nous le mettons à tour de rôle, lorsqu'une tenue décente est de rigueur.

MARGUERITE.

Un habit pour deux ? Je serais curieuse de voir comment il vous va.

RAOUL.

Il est un peu large à Henri, je l'avoue.

HENRI.

C'est-à-dire qu'il étrangle Raoul.

RAOUL.

Vous allez en juger. (Il le met et passe à droite.) N'ai-je pas l'air d'un lion en négligé ?

MARGUERITE.

Ou d'un parapluie dans un étui trop court.

Raoul ôte l'habit et retourne à gauche.

HENRI.

Bravo ! il ne voulait pas le croire. Je l'avais pensé ce mot là... A moi, maintenant. Vous allez voir.

Il passe l'habit.

MARGUERITE.

Tiens, vous passez la main gauche la première ?

HENRI.

Je suis gaucher.

RAOUL.

C'est la seule excuse de sa peinture.

HENRI, passant à gauche.

N'ai-je pas l'air d'un homme étoffé, d'un fils de famille ?

MARGUERITE.

Oui, d'un orphelin qui use son père.

RAOUL.

Attrape, outrecuidant mortel.

MARGUERITE, à Henri.

L'aviez-vous pensé aussi, celui-là ?... Cette harde ambiguë vous va très-mal à tous deux, et vous devriez la vendre par coquetterie.

RAOUL.

Jamais ! nous y tenons.

HENRI, retirant l'habit et allant le poser sur une chaise à droite.

Et d'ailleurs on ne nous en offre que six francs.

RAOUL.

Et il nous en faut vingt pour aller à Chaville.

MARGUERITE.

J'en aurai ce que je voudrai si vous me laissez faire. C'est pain bénit de voler un voleur.

HENRI.

Quel est votre projet ?

MARGUERITE.

Vous voulez tout savoir sans rien payer.

MUNIUS, dans le corridor.

Habits, galons !

RAOUL.

Tiens, Munius qui travaille le chant jusque sur le palier !... quel amour de son art !...

MARGUERITE.

Voici l'occasion... et le larron. Laissez-moi seule avec le brocanteur et l'habit. (Henri le lui donne.) Retirez-vous dans votre dortoir, et retenez votre souffle.

RAOUL.

Je vous préviens qu'Henri éternuera; il a le nez intempestif.

MARGUERITE.

C'est bon; je ne demande à son nez que cinq minutes de continence, montre en main, le temps de cuire un œuf à la coque. Prêtez-moi votre montre, monsieur Henri !

HENRI.

Pourquoi faire?

MARGUERITE.

Puisque je vous demande cinq minutes, montre en main.

HENRI, tirant sa montre.

C'est qu'elle est à répétition.

MARGUERITE.

Avez-vous peur que je la garde? Me prenez-vous pour un mont-de-piété?

HENRI.

Non, mais...

MARGUERITE.

Allons; faites ce qu'on vous dit.

HENRI, donnant la montre.

Prenez bien garde au moins à ne pas la secouer. Elle est très-quinteuse.

MARGUERITE.

Je le crois bien : à son âge! Maintenant allez vous tapir sous votre lit, et n'éternuez pas.

RAOUL, passant près de Henri.

Je lui tiendrai le nez.

HENRI, faisant des efforts depuis un instant pour réprimer une envie d'éternuer.

Que c'est bête de parler de ces choses-là!... (Éternuant.) Atchi!..

Raoul et Henri entrent dans la chambre à droite.

SCÈNE V.

MARGUERITE, puis MUNIUS.

MARGUERITE, seule.

Elle met la montre dans la poche de portefeuille de l'habit, qu'elle pose sur une chaise à gauche; puis elle ouvre la porte du fond.

Hé, Munius !

MUNIUS, dans l'escalier.

Qu'est-ce qu'il y a ?

MARGUERITE.

Montez, qu'on vous parle.

MUNIUS.

Avez-vous encore des soufflets à placer?

MARGUERITE.

Peut-être; ça dépend de vous. (Munius paraît à la porte. Il est chargé de toutes sortes de friperies.) Entrez.

MUNIUS.

Chez ces mauvais sujets ?

MARGUERITE.

Ils sont sortis et je range leur chambre. Entrez, nous causerons tout en époussetant... (Munius entre.) Fermez la porte.

MUNIUS.

Petite capricieuse! je vous disais bien que vous ne l'enverriez pas toujours promener, le père Munius.

MARGUERITE.

Qu'imaginez-vous donc, Gédéon? Je veux faire un marché avec vous.

MUNIUS.

C'est ce que j'imaginais.

MARGUERITE.

Pas celui que vous pensez, Mardochée. Un simple marché d'habits.

MUNIUS.

Je veux bien. Je vous achète tous ceux que vous avez sur vous... (Riant.) Hé ! hé ! hé !

MARGUERITE, passant près de l'habit.

En vérité? Regardez toujours celui-ci.

MUNIUS.

J'aimerais mieux vous regarder, mam'selle.

MARGUERITE.

Je le crois, mais ce n'est pas le moment.

MUNIUS.

Quand donc ça sera-t-il le moment ? Ah ! mam'selle, vous refusez votre bonheur. Je vous parle pour le bon motif, savez-vous?

MARGUERITE.

Est-ce qu'il y en a un bon, à votre âge ?

MUNIUS.

Oui-dà, très-présentable.

MARGUERITE.

Je vous dis de regarder cet habit.

Elle le fait passer à gauche.

MUNIUS.

Je le connais déjà. J'en ai offert six francs, il y a quinze jours.

MARGUERITE.

Il en vaut vingt à présent.

MUNIUS.

Parce qu'il a vieilli? Vous voyez bien que la vieillesse a son prix. Allez, si vous m'épousiez, vous ne vous en repentiriez pas. Je suis très-vieux, et je décéderais au bout de six mois.

MARGUERITE.

Taisez-vous, brocanteur. Nous me voleriez un an.

MUNIUS.

Non, je vous jure. J'ai eu une jeunesse très-orageuse, très-évaporée. Je vous laisserais tout mon bien.

MARGUERITE.

Nous en reparlerons de demain en quinze. Voulez-vous me donner vingt francs de cet habit?

MUNIUS.

J'ai huit cents livres de rentes sur le grand-livre, savez-vous, et un catarrhe, un vrai catarrhe.

MARGUERITE.

Malin! Vous voulez placer votre cœur en viager. On connaît ces tricheries-là.

MUNIUS.

Si on peut dire! voyez plutôt...

Il tousse.

MARGUERITE.

Vous ne savez pas faire. (Elle tousse.) Voilà ce qu'on appelle tousser... Je suis poitrinaire. Allez, mon petit Munius, vous n'attraperez personne. Vous êtes frais comme une rose.

MUNIUS.

Son petit Munius! frais comme une rose! Cueillez-moi donc, méchante!

MARGUERITE.

Vous êtes un enfant.

MUNIUS.

Oui, c'est le mot ! Vous me mènerez par le bout du nez... un véritable enfant. Tout ce que vous voudrez, vous l'aurez. Aimez-vous les mouchoirs de soie, les boucles d'oreilles en similor, les chaînes de sûreté, les cannes à pomme d'argent ? Je vous couvrirai de guipures ; j'ai des monceaux de percaline et bien d'autres choses... O Marguerite !

MARGUERITE.

Comme vos yeux brillent ! Pourquoi dit-on que vous êtes si laid ?

MUNIUS.

Ce sont les mauvaises langues ; n'en croyez rien ; si vous voulez m'aimer, je ferai de la toilette ; je mettrai une redingote à brandebourgs que j'ai, avec des olives et de l'astracan au collet ; j'aurai l'air distingué ; vous verrez.

MARGUERITE, passant à gauche.

Vous seriez bien plus comme il faut avec cet habit-là. Il est à peine décati.

MUNIUS.

On nous prendrait pour des gens huppés. Je vous donnerais une petite robe de taffetas couleur d'araignée turbulente, à peine mangée sous les bras.

MARGUERITE

C'est bien tentant, mais...

MUNIUS.

Voulez-vous que j'aille vous chercher une croix en filigrane avec les glands pareils et le tour de cou en velours? C'est joli, ça.

MARGUERITE.

Nous verrons plus tard. Pour l'heure, voulez-vous m'être agréable ?

MUNIUS.

Si je le veux, Marguerite de mon cœur ! Vierge de Sion ! Rose de Saarons !... Ton cou ressemble à la tour de David !

MARGUERITE.

Vous vous enthousiasmez, Munius !

MUNIUS.

Oui, je m'exalte ! Descends du Liban, mon épouse, descends avec moi !

MARGUERITE.

Écoutez-moi donc.

MUNIUS.

Oui, je t'écoute... ta poitrine ressemble à une grappe de raisin. — Je voudrais bien grappiller.

MARGUERITE.

Vous êtes insupportable à la fin.

MUNIUS.

Je me tais.

MARGUERITE.

Il s'agit...

MUNIUS.

Parle !

MARGUERITE.

Il s'agit pour me plaire...

MUNIUS.

De changer de religion ? Jamais. Tout, excepté ça.

MARGUERITE.

Il s'agit de regarder cette friperie en honnête fripier.

MUNIUS.

Ah !... Voilà tout !

MARGUERITE.

Pour le moment... Voyons, examinez cette harde.

Elle lui donne l'habit.

MUNIUS, l'examinant.

Je l'ai vue. Il y a une reprise perdue dans le pan gauche, les boutonnières s'effilent et les parements sont râpés au pli. Cela vaut trois francs comme un liard.

MARGUERITE.

Vous ne savez ce que vous dites. C'est moi qui vous donne la berlue, je pense; je vais m'éloigner pour vous éclaircir la visière.

Elle se met à la fenêtre à gauche en fredonnant.

MUNIUS, sur le devant de la scène, l'habit à la main.

Ils le vendraient mieux comme amadou que comme habit, (Il le secoue.) Tiens, il y a quelque chose dans la poche... (Tirant la montre...) Oh!... une montre... en or massif! (La pesant.) elle est lourde!... sont-ils étourdis ces jeunes gens! voilà la seconde fois... fi! Munius! La première fois, il ne s'agissait que de cinq francs. Mais une montre, ce serait un vol, car enfin ça représente un joli denier, ce bijou... ça vaut bien... Peuh! elle est vieille! c'est une casserole. On n'en tirerait que le poids de l'or!... Est-elle en or? En tout cas, la boîte est bien mince. Voyons donc un peu: l'habit vaut trois francs, bien payé. En en donnant vingt, est-ce que je ne paie pas la montre à peu près?

Il la remet dans la poche de l'habit.

MARGUERITE, revenant à Munius.

Eh bien, qu'en dites-vous?

MUNIUS.

Ça vous ferait donc bien plaisir?

MARGUERITE.

Sans doute!

MUNIUS.

Eh bien, mam'selle, vous allez voir si je vous aime. Voilà les vingt francs.

Il lui donne quatre pièces de cinq francs.

MARGUERITE.

Non pas! vous avez un jaunet, je crois. Donnez-le-moi. C'est une fantaisie que j'ai d'une pièce d'or; c'est plus gentil.

MUNIUS.

Hum! l'or est très-cher.

MARGUERITE.

Je vous paie le change.

MUNIUS.

Un petit baiser?

MARGUERITE.

Doucement! c'est plus cher que l'or. (Elle lui prend la pièce des mains.) Merci, mon petit Munius. (Allant à la porte à droite.) Monsieur Raoul!

MUNIUS.

Qu'est-ce que vous faites donc?

Entrent Raoul et Henri.

SCÈNE VI.

HENRI, RAOUL, MARGUERITE, MUNIUS.

MARGUERITE.

Tenez, mes voisins; voici votre voyage à Chaville, en or.

Elle donne la pièce à Raoul.

RAOUL, passant près de Munius.

Ce brave Munius! La vertu redescend sur la terre!

MARGUERITE.

Sous ce déguisement.

HENRI, à Marguerite

Et ma montre?

MARGUERITE.

Votre montre? (A part.) Amusons-nous un peu du juif et du chrétien.

MUNIUS, remontant.

Bonsoir, la compagnie. Je m'en vais.

MARGUERITE, le retenant.

Restez donc. On a quelque chose à vous dire.

HENRI, à Marguerite.

Mais ma montre?

MARGUERITE.

Je l'ai posée sur la table. (Henri va chercher sur la table.) Munius, comme vous avez été grand, je vous invite à venir dîner à Chaville...

Elle fait un signe d'intelligence à Raoul.

RAOUL.

C'est trop juste. Vertueux Munius, nous folâtrerons sur l'herbette.

HENRI, qui cherche toujours.

Je ne la trouve pas. Vous avez dit sur la table?

MARGUERITE.

Ou sur la chaise, je ne sais plus.

MUNIUS.

Il faut que j'aille faire un bout de toilette.

Il veut sortir.

MARGUERITE, le retenant encore.

Vous êtes très-bien comme ça; c'est sans façon.

RAOUL.

Munius, je vous donne le droit de choisir un plat. Pensez-y bien.

HENRI, qui est revenu à droite.

Je ne déteste pas une plaisanterie de temps en temps ; mais il y en a pourtant... Voyons, mademoiselle Marguerite, rendez-moi ma montre.

MARGUERITE.

Est-ce que vous ne la trouvez pas ?

MUNIUS, cherchant à s'éloigner.

Je vais déposer mes habits chez moi.

MARGUERITE, le retenant toujours.

On dirait que notre société vous déplaît. Restez donc.

RAOUL.

Que vous semble un pigeon aux petits pois, arrosé de ce bon petit vin d'Orléans?

MUNIUS.

Hé ! hé !

HENRI.

J'ai beau chercher.

MARGUERITE.

C'est singulier ; je l'avais à la main il n'y a pas un quart d'heure.

HENRI.

Me voilà propre si elle est perdue ! Je suis un garçon rangé, moi. Je ne peux pas vivre sans savoir l'heure qu'il est.

MUNIUS.

Elle aura roulé sous un meuble.

HENRI.

Il n'y en a pas.

RAOUL, passant près de Henri.

Laisse-nous donc tranquilles avec ta montre; elle se retrouvera demain.

HENRI.

Si elle ne se retrouve pas tout de suite, elle est perdue!

RAOUL.

Eh bien, tu en achèteras une autre.

HENRI.

Ce ne sera plus la même. Celle-là, je la connaissais. Elle ne ressemblait pas aux autres. Elle avait sur le cadran un petit soleil d'émail bleu auquel j'étais habitué. C'était ma montre enfin, ma pauvre montre!

Marguerite suit tous les mouvements de Munius pour l'empêcher d'ôter la montre de la poche de l'habit.

MUNIUS, à part.

Je voudrais bien m'en aller.

RAOUL, à Henri.

Qu'est-ce que tu as donc?

HENRI.

J'ai... que je ne l'ai plus.

MARGUERITE.

Aidez-moi donc à la chercher, Munius.

HENRI.

Ah! oui, vous ne la trouverez pas. C'est fini!

Il s'assied à droite d'un air chagrin.

MARGUERITE.

Il faut qu'elle soit envolée.

MUNIUS.

Volée! Par qui? Il n'est entré personne.

MARGUERITE.

J'ai dit envolée.

RAOUL.

C'est plus vraisemblable; mais ce pauvre Henri a l'air d'avoir perdu son fils aîné.

Munius cherche encore à s'esquiver; Marguerite le retient.

HENRI.

Moque-toi de moi si tu veux. Je l'aimais; je l'avais admirée longtemps à la cheminée de ma grand'mère, dans la chambre verte où il y avait si bon feu. Je ne savais pas alors ce que c'est qu'être pauvre. Je jouais tout le long du jour dans un coin devant cette montre. Il semblait qu'elle me regardait tranquillement. Il est passé le bon temps des confitures et des lits bassinés... Ma montre s'en souvenait, et son tictac m'en parlait tout bas... Je l'aimais !

MARGUERITE, à part.

Il me fait de la peine, ce bon garçon!

RAOUL.

Voyons! voyons! ne vas-tu pas pleurer?

HENRI.

Et quand je pleurerais? Est-ce que je suis un viveur, moi? un dépensier, un joueur de dominos comme toi? Mon seul plaisir est de rester chez moi à travailler. J'avais ma montre, qui me tenait compagnie... Elle est perdue !

MARGUERITE.

Attendez donc... je me rappelle à présent !... Je l'ai mise par mégarde dans la poche de votre habit.

MUNIUS, à part.

Aïe !...

HENRI, s'élançant sur Munius, retirant la montre de la poche de l'habit, et l'élevant en l'air.

La voilà! la voilà! (Il la baise en dansant.) Le verre est cassé,

j'en ferai mettre un autre ! Qu'est-ce que ça me fait ? je l'ai.

Il repasse à droite.

MUNIUS.

Rendez l'argent alors.

MARGUERITE.

Quel argent?

MUNIUS.

Est-ce que vous croyez que j'aurais payé cette loque vingt francs ?

RAOUL.

Tout beau, Munius ! Vous saviez donc que la montre était dans la poche ?

MUNIUS.

Je ne dis pas cela.

Marguerite a repris l'habit des mains de Munius et est allée le poser sur une chaise à droite.

MARGUERITE, redescendant entre Henri et Raoul,

Quelle idée avez-vous là, monsieur Raoul? Ce pauvre Munius ! la crème des honnêtes gens !

RAOUL.

Ce ne serait pas son coup d'essai. Nous avons déjà oublié dans un gilet un louis...

MUNIUS.

Ce n'est pas vrai : il n'y avait que cinq francs.

RAOUL.

Il en convient. Je vous prends à témoins.

Il passe à gauche,

MARGUERITE.

Ah ! Munius ! je n'aurais jamais cru cela de vous.

HENRI.

Il a gardé ma pièce, le scélérat ! comme il voulait garder ma montre !

MUNIUS.

Je vous assure que pour la montre j'ignorais... Quant aux cinq francs, c'était plutôt par plaisanterie ou encore pour vous donner une leçon d'ordre... car je vous regarde comme mes enfants ainsi que je fais de toutes mes pratiques... Il est bien dur d'être soupçonné à mon âge devant une dame !

MARGUERITE.

Ne pleurez pas, honnête Munius. Le commissaire ne sera pas averti.

RAOUL et HENRI.

Vive Margot !

HENRI.

Embrassons-la.

MARGUERITE.

Pas de ça, mes amis. Voisine et voisins, mais pas de si près. Habillez-vous et partons ! Seulement, c'est vous qui m'avez invitée, et c'est moi qui paie, sans reproche. (Passant près de Munius.) Eh bien, mon pauvre Munius, à trompeur, trompeur et demi !

Pendant ces derniers mots, Raoul et Henri s'approchent de l'habit que Marguerite a accroché sur le dos de la chaise ; Henri passe la main gauche, Raoul la droite en regardant tous deux Marguerite. Ils cherchent un instant l'autre manche, puis se retournent l'un vers l'autre. L'habit se déchire en deux par le dos.

RAOUL.

C'est ta faute ! il faut que tu sois toujours fourré dans cet habit !

HENRI.

Eh bien, tant mieux, nous ne nous disputerons plus.

RAOUL et HENRI, jetant les morceaux de l'habit à Munius.

A vous, Munius!

MARGUERITE.

Voilà une fière reprise à faire! Mais partons, ou nous manquerons le coche.

TOUS.

Partons! partons!

CHŒUR FINAL.

AIR : *C'est la grisette étudiante.* (*Les étudiants.*)

Nous n'avons ni pain sur la planche,
Ni doux loisirs pour les amours!
Ne perdons pas notre dimanche :
Dieu n'en fait qu'un tous les huit jours

FIN DE L'HABIT VERT.

GABRIELLE

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN VERS

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 13 décembre 1849.

A

MON AMI

AMAURY DUVAL

PERSONNAGES

JULIEN CHABRIÈRE.
TAMPONET.
STÉPHANE DARIAU.
GABRIELLE, femme de Julien.
ADRIENNE, femme de Tamponet.
CAMILLE, fille de Julien et de Gabrielle (6 ans).

La scène est à Lucienne, de nos jours.

GABRIELLE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon au rez-de-chaussée donnant sur un jardin. Porte au fond, et portes latérales au second plan. Une console au premier plan, à droite ; une cheminée avec une glace sans tain, au premier plan à gauche ; une table ronde sur le devant, à droite ; un canapé sur le devant, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIEN, travaillant à droite, GABRIELLE, assise sur le canapé, tenant à la main un livre qu'elle ne lit pas.

JULIEN.

Article dix-neuf cent... Où diable est donc mon code ?

Il cherche parmi ses papiers.

Me voilà bien ! mon code est perdu... c'est commode !
Je n'ai qu'à me croiser les bras jusqu'à ce soir !

GABRIELLE.

Que cherchez-vous ?

JULIEN.

Mon code.

GABRIELLE, indiquant la console.

Il est dans ce tiroir.

JULIEN.

C'est donc un parti pris dont tu ne peux démordre,
De me déranger tout pour y mettre de l'ordre ?
Ma mère avait aussi cette démangeaison
De serrer mes effets, lorsque j'étais garçon ;
Et je n'ai pu jamais obtenir de sa grâce
Qu'elle laissât un peu mon pêle-mêle en place.

GABRIELLE.

N'apportez pas ici vos vilains livres gras,
Et chez vous, je vous jure, on n'y touchera pas.

JULIEN, se levant.

Ceci, ma chère enfant, prête à la parabole.
Le livre gras fait honte à ton salon frivole ;
Ton meuble est peu flatté de frayer avec lui,
Et le relèguerait volontiers à l'étui.
Regarde-le pourtant ce livre qu'on rudoie :
C'est parce qu'il est gras que ton meuble est de soie.

GABRIELLE, se levant.

Le sens de l'apologue ?

JULIEN.

Il est un peu lointain.
Je suis sentencieux comme un Turc, ce matin !
Embrasse-moi, ma chère.

Il l'embrasse.

A tout prendre, le livre
Est encor trop heureux s'il peut te faire vivre.

GABRIELLE.

Est-ce un reproche ?

JULIEN.

Non. — Sans doute je voudrais

Te voir prendre une part à tous mes intérêts,
T'inquiéter un peu comment vont mes affaires
Et si pour ton bonheur mes efforts sont prospères ;
Mais ce n'est pas ta faute, et le mal n'est pas grand,
En somme, que cela te soit indifférent.

GABRIELLE.

Mais avouez qu'aussi vous ne m'en parlez guères.

JULIEN.

Que veux-tu ? je t'ai vue à ces détails vulgaires
Bâiller de si bon cœur, que j'ai fait le serment
De ne t'induire plus en pareil bâillement.

GABRIELLE.

J'ai toujours eu l'esprit si rempli de paresse !
Mais j'avais tort. Il faut que cela m'intéresse,
Puisque le seul travail que nos faibles cerveaux
Puissent faire ici-bas, est d'aimer vos travaux,
Et que nous ne comptons dans notre vie oisive
Pour tout événement que ce qui vous arrive.
Entretenez-moi donc de tous vos intérêts,
Et si je bâille un peu, j'écoute à cela près.

Elle se rassied.

JULIEN.

Je la saisis au vol cette bonne pensée !
Elle va sur-le-champ être récompensée.

Il s'assied près d'elle.

Sache que nous marchons, que nous roulons plutôt
Sur le rude chemin de fortune au grand trot :
J'ai quinze mille francs chez Lassusse ; dix mille
Chez Blanche, hypothéqués sur sa maison de ville ;
Ma réputation prend un rapide essor ;
Un ministre — et celui de la justice encor !
Sur le seul bruit que fait ma petite éloquence,
D'un gros procès qu'il a m'a donné la défense ;

Et cela met un homme en posture au Palais,
Tu comprends.

GABRIELLE.

Oui, très-bien.

JULIEN.

Mes gains ne sont pas laids,
Je fais, bon an mal an, vingt mille francs ; je gage
Que j'en vais faire trente et même davantage.
Or, nous en dépensons douze mille environ,
N'est-ce pas ?

GABRIELLE.

Oui.

JULIEN.

Mettons quinze pour compte rond :
C'est au bout de dix ans, en bonne arithmétique,
Cinquante mille écus pour notre fille unique...
Mais, ma foi ! si tout va de si belle façon,
Nous pourrons nous donner le luxe d'un garçon ;
Car je n'ai pas compté l'intérêt de la rente
Qui se capitalise, et que chaque an augmente.
Tu me suis ?

GABRIELLE, distraite.

Oui, très-bien.

JULIEN.

Au bout de nos dix ans
Nous aurons de côté deux cent dix mille francs,
Et si... Pantagruel répondit à Panurge :
« Quand le printemps fleurit, il faut que je me purge. »
Je vois que tu comprends mes calculs.

GABRIELLE.

Oui, très-bien.

JULIEN.

Merci ! Nous reprendrons plus tard cet entretien.

Il se lève et se dirige vers son travail.

C'est plaisir de causer avec sa ménagère...

Se retournant vers sa femme.

On vous aime pourtant, pauvre tête légère !

Il s'assied à sa table et travaille.

GABRIELLE, à part.

Hélas ! il croit m'aimer.. Quelle dérision !
Quand il ne va songeant qu'à son ambition !
Il m'aime ! il dit qu'il m'aime ! — O nature immortelle,
Pénétrantes senteurs de la feuille nouvelle,
Tranquillité des champs au soleil prosternés,
Est-ce là cet amour dont vous m'entretenez ?
Heureuse... s'il en est une entre mes compagnes,
Celle qui peut marcher à travers les campagnes,
Appuyant tout son cœur sur un bras bien-aimé,
Selon le rêve ardent qu'elle s'était formé !
Nous partirions le soir, à cette heure sereine
Où l'ombre et le silence ont apaisé la plaine ;
Nous irions... Quel bonheur ! moi pendue à son bras,
Lui sur mon pas plus lent ralentissant son pas,
Et tous deux regardant tomber la nuit immense
Nous nous enivrerions d'amour et de silence !

JULIEN.

Gabrielle !

GABRIELLE.

Plaît-il ?

JULIEN.

Hors chez nous, où voit-on
Chemise de mari n'avoir pas un bouton ?

GABRIELLE.

Ah ! — Mettez une épingle.

JULIEN.

Il faut que je te gronde.
Mon linge est dans l'état le plus piteux du monde.

GABRIELLE.

Bien. — Je ferai venir une femme demain.

JULIEN, à part.

Ma mère m'aurait tout rapiécé de sa main.

SCÈNE II.

JULIEN, CAMILLE, GABRIELLE.

CAMILLE.

Maman, la blanchisseuse est là.

GABRIELLE.

Dis à ta bonne
De recevoir le linge.

JULIEN.

Eh ! reçois-le en personne,
Que diable ! Daigne au moins gouverner ta maison !
Ce n'est pas exiger beaucoup de ta raison.

Dès le premier mot de Julien, Camille est allée s'asseoir sur le canapé.

GABRIELLE.

Bien. J'y vais.

JULIEN.

A propos, notre tante Adrienne
Ne passe-t-elle pas ce dimanche à Lucienne?
Veille aux provisions, car l'oncle Tamponet,
Malgré sa poésie, est gourmand et gourmet.
Fais-lui faire, tu sais, ce *machin* au fromage...

GABRIELLE.

Ne vous mêlez donc pas des choses du ménage.

JULIEN.

J'imite l'empereur.

GABRIELLE.

En quoi, mon pauvre ami?

JULIEN.

Je fais la fonction du soldat endormi.

Gabrielle baisse la tête et sort; Camille la suit.

SCÈNE III.

JULIEN, CAMILLE.

JULIEN.

Camille, où t'en vas-tu si vite!

CAMILLE.

Petit père,
Je vais dans le jardin jouer avec la terre.

JULIEN.

As-tu fait ta lecture?

CAMILLE.

Oui... C'est-à-dire, non!
C'est dimanche aujourd'hui.

JULIEN.

Respect au droit canon.
Mais on peut embrasser son père le dimanche?

CAMILLE.

Oh! oui.

Elle court à lui et l'embrasse sur les deux joues.

JULIEN, la prenant dans ses bras.

Te voilà belle avec ta robe blanche!

CAMILLE.

C'est ma bonne qui m'a coiffée, et pas maman,
Parce qu'elle lisait dans un livre.

JULIEN, à part.

Un roman!

CAMILLE.

Pourquoi faire lit-elle après qu'elle sait lire?

JULIEN.

Ma foi, je serais bien en peine de le dire,
Car elle a constamment ouvert devant les yeux
Le livre le plus pur et le plus gracieux
Que poëte ait jamais tiré de sa cervelle...
Un enfant rose et blanc qui grandit autour d'elle!
— Tu ne me comprends pas, mais cela m'est égal.
Va, cher petit roman de mon destin banal,
Ma seule rêverie et ma seule aventure,
Ce n'est pas moi qui cherche un bonheur en peinture!
Ta présence suffit à verser largement
La gaîté dans mon cœur et l'attendrissement;
Et la seule chimère à laquelle je tienne,
C'est de jeter ma vie en litière à la tienne,
O cher trésor! — Elle est si belle, qu'on rirait
Si j'osais avouer qu'elle est tout mon portrait!
— M'aimes-tu bien au moins?

CAMILLE.

Oui, bien! bien!

JULIEN.

Va, cher ange,
Ton père t'aime aussi diablement en échange!

SCÈNE IV.

GABRIELLE, JULIEN, CAMILLE.

Julien, en voyant sa femme, pose vivement sa fille par terre.

GABRIELLE.

Vous pleurez?

JULIEN.

Moi! non pas.

GABRIELLE.

Ce n'est pas un affront;
Tu pleures.

JULIEN.

C'est que j'ai dans l'œil un moucheron.

GABRIELLE.

Et pourquoi rougis-tu de ta bonté, pauvre homme?
Nous ne sommes pas gens de Sparte ni de Rome
Pour faire à la nature un si farouche accueil.

JULIEN.

Mais j'ai tout bonnement une mouche dans l'œil,
Te dis-je. Si c'était faiblesse paternelle,
Je l'avoûrais.

A Camille.

Allez jouer, mademoiselle.

Camille sort.

SCÈNE V.

GABRIELLE, JULIEN.

GABRIELLE.

Ces larmes m'auraient plu sortant de votre cœur.
Certes, voilà matière à votre esprit moqueur;
Mais dussiez-vous encor me trouver romanesque,
Sortant de votre cœur ces pleurs me gagnaient presque

JULIEN.

Alors j'avoue...

A part.

Ah! bah! c'est trop tard maintenant.

Haut

Ce procédé de mouche est fort impertinent.

SCÈNE VI.

GABRIELLE, ADRIENNE, TAMPONET, JULIEN.

TAMPONET.

C'est nous!

ADRIENNE.

Bonjour, Julien.

TAMPONET.

Et bonjour, Gabrielle.

GABRIELLE.

Chère petite tante!

ADRIENNE.

Embrasse-moi, ma belle.

JULIEN.

Mon oncle, vous plaît-il nous embrasser aussi?
Je suis prêt.

TAMPONET.

Non, merci, mon cher neveu.

JULIEN.

Merci!

TAMPONET.

Parbleu! vous habitez un beau coin de la terre,
Mes amis! Ces coteaux boisés, cette rivière,
Cet aqueduc géant découpant l'horizon,
Ces prés verts, ce ciel bleu, cette blanche maison,
Ces lointains vaporeux, pleins d'ombre et de mystère...
Ah! je n'étais pas né pour me faire notaire.

JULIEN.

Eh! qui diable ici-bas est né pour son métier,
Mon cher oncle, excepté toutefois le rentier?

TAMPONET.

J'avais, j'ai des instincts de peintre et de poëte.
J'aurais dû manier la lyre ou la palette!
Figurez-vous, mon cher, qu'au seul aspect des cieux
Il me vient quelquefois des larmes dans les yeux!
Et voulez-vous savoir une de mes idées?
Les étoiles des nuits longuement regardées
Me semblent le séjour d'où les âmes des morts
Contemplent tristement la terre où gît le corps.

JULIEN. [1]

« L'idée est poétique

1. Les vers marqués de guillemets peuvent être supprimés à la représentation.

TAMPONET.

« Elle n'est pas commune.
« Tenez, une autre encor : je disais que la lune
« Est au soleil — en tant que reflet au rayon —
« Ce que la rêverie est à la passion. »
Est-ce ingénieux ?

JULIEN.

Oui !... mais votre fantaisie
Plus que pour la peinture est pour la poésie?

TAMPONET.

Pas du tout, mon ami ! j'adore les tableaux,
Et j'ose me flatter d'en avoir d'assez beaux.
Hier, justement, j'ai fait une rencontre unique ;
J'ai payé trente francs une toile authentique...
Devinez de qui ?

GABRIELLE.

Non.

TAMPONET.

De Pierre Cabassol.

GABRIELLE.

Se peut-il ?

TAMPONET.

C'est signé.

JULIEN.

Trente francs ! c'est un vol.

TAMPONET.

Oui, c'est si bon marché qu'à peine osais-je y croire.
Mais c'est de mon Lehmann surtout que je fais gloire !

ADRIENNE.

Pas signé celui-là.

TAMPONET.

Par malheur ! il vaudrait
Quatre ou cinq mille francs, ce qui m'arrangerait.

JULIEN.

Moins fortuné que vous, moi, pour toute peinture,
Je n'ai qu'un Meissonier, mais avec signature.

TAMPONET.

On estime beaucoup ce peintre ; quant à moi,
Je ne fais pas grand cas de ses tableaux.

JULIEN.

Pourquoi ?

TAMPONET.

C'est à peine de quoi porter un bout de cadre;
Et franchement, encor qu'on ne soit pas un ladre,
Il est dur de payer très-cher, comme excellents,
De tout petits tableaux qui ne sont pas meublants.

ADRIENNE, bas à Gabrielle.

Détourne le propos.

GABRIELLE.

Pour parler d'autre chose,
Mon oncle, comment va mademoiselle Rose?

TAMPONET.

Ma pupille? son mal est à peu près guéri;
Mais pour finir la cure il lui faut un mari.

JULIEN.

Doux mal dont le remède à trouver est facile,
Quand on apporte en dot ce qu'a votre pupille.

TAMPONET.

Oui, trois cent mille francs sont un joli denier
A trouver sous les fleurs dans le fond du panier;

Mais l'argent ne fait pas le bonheur.

JULIEN.

Il y aide.

ADRIENNE.

Surtout s'il ne vient pas avec femme trop laide.

GABRIELLE.

Vous restez à coucher, j'espère?

TAMPONET.

Assurément ;
Je n'ai jamais compris la campagne autrement.
Quand sur terre le soir descend tranquille et triste,
La nature assoupie appartient à l'artiste.

JULIEN.

O poëte! — Venez faire un tour de jardin.

TAMPONET.

Volontiers; j'ai besoin de m'aiguiser la faim.

Julien et Tamponet sortent.

SCÈNE VII.

GABRIELLE, ADRIENNE.

GABRIELLE.

Quel homme!

ADRIENNE.

N'est-ce pas? Eh bien! ma pauvre amie,
Sur ses désagréments je me suis endormie :
L'habitude me berce, et j'ai presque oublié
Qu'avec lui mon destin est digne de pitié.

Je me suis résignée à toutes ses manies;
Je ne me roidis plus contre ses tyrannies,
Et finirais, je crois, par trouver cet époux
Un époux accompli, s'il n'était pas jaloux.

GABRIELLE.

Il l'est encore?

ADRIENNE.

Hélas! tous les jours davantage:
Cette fureur ne fait que croître avec mon âge.
Julien est-il jaloux?

GABRIELLE.

Oh non! — Pauvre Julien!
Ce n'est pas un mortel à s'émouvoir de rien :
Il a l'âme logée en trop paisible assiette
Pour qu'un brimborion comme moi l'inquiète.
Pourvu que son métier lui rende de l'argent,
Il a pour tout le reste un dédain indulgent,
Et ne s'informe pas si je me trouve heureuse,
Ni, quand j'ai les yeux creux, quel ennui me les creuse.

ADRIENNE.

Quel ennui? — Pauvre femme, as-tu donc des ennuis?

GABRIELLE.

J'en ai. — Si tu savais dans quel vide je suis,
Dans quel désœuvrement et quelle solitude!
Tout me manque à la fois, tout, jusqu'à l'habitude,
Ce triste bonheur fait de paresse et d'oubli
Où j'ai cru quelque temps mon cœur enseveli.
Ah! pourquoi sommes-nous venus à la campagne?
C'est le réveil des cieux et des champs qui me gagne;
C'est le tiède printemps, c'est la verte saison
Qui m'ont mis cette séve au cœur, — ou ce poison!
Je sens dans ma poitrine une fureur de vivre,
Une rébellion qui m'effraie et m'enivre;

Je voudrais... je ne sais, hélas! ce que je veux ;
Mais rien de ce que j'ai ne satisfait mes vœux.
Le détail journalier de ma maison m'écœure;
La lecture ne peut me distraire : je pleure,
Et j'éprouve un dégoût dont rien ne me défend,
Pas même — et j'en rougis — pas même mon enfant!

ADRIENNE.

C'est que tu n'aimes plus ton mari.

GABRIELLE.

Moi, ma tante!

ADRIENNE.

Si tu l'aimais toujours, tu serais plus contente.

GABRIELLE.

Je t'assure...

ADRIENNE.

Voyons, prends-moi pour confesseur;
Ne suis-je pas un peu ta mère, un peu ta sœur?
Tu ne peux pas avoir d'ennui qui ne soit nôtre.
Tu n'aimes plus Julien.

GABRIELLE.

Je n'en aime pas d'autre
Au moins.

ADRIENNE.

Pauvre Julien! Que lui reproches-tu?
Ne te conduit-il pas dans le chemin battu
Et ne te fait-il pas la voiture assez douce
Pour ne sentir jamais ni cahot ni secousse?

GABRIELLE.

Oh! sans doute, il m'assure un train de vie égal
Et me donne en effet tout le bonheur légal...
C'est un homme d'esprit, sans contredit, un homme
Laborieux, loyal, noblement économe;

Il est bon, il me traite avec grande douceur,
Et je serais heureuse à n'être que sa sœur...
Mais que m'importe encor cette paix de ma vie,
Si de quelque tendresse elle n'est pas suivie?
C'est bien sa faute, va, si mon cœur est changé!
Si tu pouvais savoir les mécomptes que j'ai;
Contre quels plats calculs, quelles vérités plates
Mes rêves ont heurté leurs ailes délicates;
En quelle crudité de sentiments bourgeois
Se sont changés les doux entretiens d'autrefois!
Plus de projets à deux, de mutuelle extase!
Sa vie est un damier dont j'occupe une case,
Rien de plus. Je complète un état de maison
Et lui sers seulement à n'être plus garçon.
Est-ce là que devaient aboutir ses promesses
De transports éternels et de saintes tendresses,
Lorsque nous bâtissions un riant avenir
Dont je suis maintenant seule à me souvenir!

ADRIENNE.

N'accuse pas Julien, n'accuse que la vie
De ton illusion si promptement ravie!
Va, c'est notre malheur à toutes d'ignorer
Que de son rêve d'or nul ne peut s'emparer;
Nous n'épuiserions pas en de vaines poursuites
L'humble part de bonheur où nous sommes réduites
Si quelque expérience eût su nous prévenir
Que l'amour nous promet plus qu'il ne peut tenir.
Mais nous croyons en lui; notre foi nous abuse.
C'est lui qui nous trahit, c'est l'amant qu'on accuse
On en change, espérant qu'un autre accomplira
L'idéal adoré dont le cœur s'enivra,
Et l'amour, dont on presse encore le mystère,
Nous laisse de nouveau la main pleine de terre.
On reconnaît alors, on reconnaît trop tard,
Qu'on était arrivée au but dès le départ.

GABRIELLE.

Adrienne, n'as-tu que ces tristes paroles
Pour soutenir les cœurs souffrants que tu consoles?
L'amitié de Julien, quoi! tout l'amour est là?
Quoi! je ne peux plus rien rencontrer au delà,
Et dois désespérer sur ce premier déboire?
Non! je ne te crois pas, je ne veux pas te croire!
Une vitre ternie a pu ternir le jour,
Mais je crois au soleil et je crois à l'amour!

ADRIENNE.

Vraiment tu me fais peur. — Tais-toi! le secrétaire
De ton mari!

GABRIELLE, à part.

Monsieur Dariau? Que vient-il faire?

SCÈNE VIII.

GABRIELLE, ADRIENNE, STÉPHANE.

STÉPHANE, saluant.

Mesdames...

GABRIELLE, avec contrainte.

Qui nous vaut l'inespéré plaisir?...

STÉPHANE, de même.

En ceci mon devoir a servi mon désir.
J'ai reçu ce matin une lettre pressée
Du ministre, à monsieur Chabrière adressée;
N'ayant personne là que j'en pusse changer,
J'ai pris la liberté d'être le messager.

GABRIELLE.

Quelque affaire peut-être à Paris vous réclame,
Sans quoi je vous prierais...

STÉPHANE.

Mille grâces, madame.
Quelque chose à Paris me rappelle en effet.

GABRIELLE, à part.

Pauvre garçon!

STÉPHANE, à Adrienne.

Comment va monsieur Tamponet,
Madame?

ADRIENNE.

Il est ici, monsieur, pour vous répondre.

Elle passe à droite.

STÉPHANE,

Enchanté de le voir.

A part.

Au diable l'hypocondre!

Haut.

Où puis-je rencontrer ces messieurs?

GABRIELLE.

Au jardin.

Stéphane salue et sort.

SCÈNE IX.

ADRIENNE, GABRIELLE.

ADRIENNE.

Si jamais celui-là rend mon mari badin!

GABRIELLE.

Quoi, monsieur Tamponet en prend-il de l'ombrage?

ADRIENNE.

Il a cru l'an dernier que j'aimais son hommage,
Et le pauvre garçon, alors comme aujourd'hui,
Ne s'occupait pas plus de moi que moi de lui.
Mais toi, tu le reçois d'une froideur extrême.

GABRIELLE.

Ce n'est pas sans raison.

ADRIENNE.

Peut-on savoir?

GABRIELLE.

Il m'aime.

ADRIENNE.

Ah!

GABRIELLE.

Il s'est déclaré voici bientôt un mois.

ADRIENNE.

Ton mari n'en sait rien?

GABRIELLE.

Non; mais comme tu vois,
Je lui fais peu d'accueil à ce pauvre jeune homme.

ADRIENNE.

Ève, ma chère enfant, prends bien garde à la pomme.

GABRIELLE.

Je n'ai pas peur.

ADRIENNE.

Tant pis. — Il est joli garçon.

GABRIELLE.

Ce n'est pas mon avis.

ADRIENNE.

Il a bonne façon.

GABRIELLE.

Qui, lui, ma tante ? — Il est très-commun, au contraire.

ADRIENNE.

A-t-il de l'esprit ?

GABRIELLE.

Non... je ne sais... ordinaire.

ADRIENNE.

Tu l'aimes.

GABRIELLE.

Non. Pourquoi ?

ADRIENNE.

Tu l'aimeras bientôt,
Alors. — Tiens, tu rougis.

GABRIELLE.

Ne parle pas si haut.

ADRIENNE.

Ma fille ! oui, c'est le mot, car je te parle en mère ..
Écarte de ton cœur cette folle chimère ;
Ne t'abandonne pas en aveugle au danger...
C'est ton mari qui t'aime et non cet étranger !
Tu n'es qu'un passe-temps pour l'un, si par miracle
Tu ne lui deviens pas un péril, un obstacle ;
L'autre respecte en toi l'intime compagnon
Qui garde ses enfants, sa fortune et son nom ;
C'est le seul dont l'amour soit certain, car il t'aime
Peut-être encore moins pour toi que pour lui-même,
Et selon ce beau mot que l'on a décrié,
C'est le seul qui te puisse appeler sa moitié.
Va, crois-moi, n'en fais pas la triste expérience.

GABRIELLE.

Mais d'où te vient à toi cette amère science ?

ADRIENNE, après une pause.

D'une amie à laquelle il en a coûté cher.
Elle m'a raconté tout ce qu'elle a souffert ;
Le mensonge assidu qu'un regard déconcerte,
L'angoisse du bonheur, la faute découverte,
La douleur d'un époux par l'outrage ennobli,
Un mépris accablant, un pardon sans oubli,
Et l'éternel soupçon au nom de l'ancien crime...
Avant d'aller plus loin regarde cet abîme !
Quand je t'y vois ainsi pencher, mon cœur se fend...
Crois-moi, n'abdique pas tes droits sur ton enfant !

GABRIELLE.

Grâce au ciel, je suis loin encor de cette chute.

ADRIENNE.

Ne t'aventure pas cependant à la lutte.

GABRIELLE.

Je ne la cherche pas, ni Stéphane non plus ;
A nous fuir tous les deux nous sommes résolus.
Aujourd'hui, par exemple, il pouvait à merveille
Contre mon froid accueil faire la sourde oreille,
Et tu vois cependant qu'au lieu d'en profiter
Il m'a lui-même aidée à ne pas l'inviter.

ADRIENNE.

Oui, mais n'y cherche pas tant de délicatesse.

SCÈNE X.

ADRIENNE, STÉPHANE, JULIEN, GABRIELLE, TAMPONET.

JULIEN, à Stéphane.

Non, mon cher, ce n'est pas une affaire qui presse,

Et vous pouvez passer la journée avec nous.

ADRIENNE, à part.

Bien !

STÉPHANE.

S'il m'était possible, il me serait bien doux ;
Mais...

JULIEN.

Pas de mais. Dis-lui de rester, Gabrielle.

GABRIELLE, à Stéphane.

Si pourtant une affaire à Paris vous rappelle ?

JULIEN.

Nullement ; je connais l'affaire en question,
Et c'est un pur prétexte à sa discrétion.
Si la table est étroite, on serrera les coudes,
Mon cher ! — Mais dis-lui donc que s'il part tu le boudes,
Gabrielle.

GABRIELLE.

Oui, monsieur.

STÉPHANE.

Madame, j'obéis.

TAMPONET, à part.

J'aurai l'œil sur ma femme.

ADRIENNE, à part.

Oh ! l'astre des maris !

JULIEN.

Maintenant, chère tante, il m'arrive un sinistre,
Un ordre de dîner ce soir chez le ministre ;
Pour causer entre nous de procès à loisir
Il n'a que ce moment libre : il faut le saisir.
Il ne me reste donc qu'à vous demander grâce.

ADRIENNE.

Grâce, quand vous mettez monsieur à votre place!

GABRIELLE, à part.

Méchante!

TAMPONET, à part.

Elle lui fait des avances, c'est clair.

JULIEN, à Stéphane.

On vous préfère à moi, vous le voyez, mon cher.

ADRIENNE, à part.

Pauvre Julien qui croit plaisanter!

TAMPONET, à part.

Oh! les femmes!

CAMILLE, venant de droite.

Le déjeuner est prêt, maman.

JULIEN.

La main aux dames.

Tamponet donne le bras à Gabrielle, Stéphane à Adrienne, et Julien la main à sa fille. Ils sortent à droite.

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

TAMPONET, JULIEN, STÉPHANE, ADRIENNE, GABRIELLE.

JULIEN, à Stéphane.

Les symptômes sont clairs, parbleu! — Point d'appétit,
Une oreille distraite à tout ce qui se dit;
Des façons de répondre en sursaut, comme un homme
Que chaque question tire d'un demi-somme...
Oseriez-vous jurer, monsieur le ténébreux,
Que vous ne soyez pas gravement amoureux?

STÉPHANE.

Je l'ose.

JULIEN.

En rougissant.

TAMPONET, à part.

Il rougit! autre preuve.

ADRIENNE, assise sur le canapé avec Gabrielle.

Et qui ne rougirait mis à pareille épreuve?

JULIEN.

Ne vous en plaignez pas : trois fois heureux l'amant
Qui perd son appétit et rougit aisément.

TAMPONET, à part.

Il me fait frissonner.

JULIEN.

Dieu sait, dans ma jeunesse,
Tout ce qu'il m'a fallu d'éloquence et d'adresse
Pour me justifier près de mainte beauté
Du sauvage appétit dont j'étais affecté !
En vain je maudissais ma faim malencontreuse,
Il fallait dévorer devant mon amoureuse,
Et faire sous ses yeux, à mon corps défendant,
Les grimaces qu'on fait à chaque coup de dent.

TAMPONET.

Simple homme ! Demandez à monsieur la recette
Qu'emploient les amoureux pour se mettre à la diète :
Il suffit d'arriver à table tout repu.

STÉPHANE.

Je ne vous savais pas, monsieur, si corrompu.

JULIEN.

Ne vous y trompez pas : cet oncle vénérable
Avant le mariage était un rusé diable...
Il mangeait à huis-clos.

TAMPONET.

Il se moque de moi,
Ma femme.

ADRIENNE.

Oui, mon ami.

JULIEN.

D'où vient cet air d'effroi,

Mon oncle? Craignez-vous que ma tante ne penche,
Apprenant vos exploits, à prendre sa revanche?
Vous le mériteriez, ce n'est pas l'embarras;
Mais les mauvais sujets sont exempts de ce cas;
N'est-ce pas, ma tante?

ADRIENNE, troublée.

Oui. — Voilà de belles roses,
Gabrielle.

GABRIELLE, arrachant une rose de son bouquet.

Elles sont de ce matin écloses.
Tiens.

Elle la lui donne.

ADRIENNE, pousse un petit cri et jette la rose.

Ah!

GABRIELLE.

Qu'est-ce?

ADRIENNE.

Ta rose a des griffes de chat.

STÉPHANE, ramassant la rose.

Ce qui tombe au fossé, madame, est au soldat.

TAMPONET, à part.

A ma barbe!

ADRIENNE.

Je veux ma fleur.

STÉPHANE.

Venez la prendre!

JULIEN.

Il ne vous fera pas l'affront de vous la rendre.
— Vous vous démenez fort, mon oncle; qu'avez-vous?

TAMPONET.

Qu'est-ce que j'ai? moi? rien. Que puis-je avoir?

A part.

Je bous.

STÉPHANE.

Donc je garde la fleur, madame.

TAMPONET, à part.

Bon apôtre!

ADRIENNE.

Non, monsieur, pas du tout.

GABRIELLE.

Va, je t'en donne une autre.

JULIEN.

L'incident est vidé. Vous voilà, sans noirceur,
De ce trésor volé paisible possesseur.

TAMPONET.

Beau trophée, en effet, qu'une fleur dérobée!

STÉPHANE.

Certes, j'aimerais mieux qu'elle me fût tombée
Dans la lice, parmi les taureaux furieux,
Comme il se pratiquait parfois chez nos aïeux;
Mais on fait ce qu'on peut, et dans ces temps moroses,
C'est sur un plat parquet qu'on ramasse les roses.

TAMPONET.

Oui, tout se racornit, hélas! de jour en jour:
Désintéressement, honneur, courage, amour!
La jeunesse devient pédante et compassée;
On voit de beaux garçons à mine retroussée,
Qui jadis eussent fait de hardis spadassins,
Avocats aujourd'hui, banquiers ou médecins.

A part.

Attrape.

STÉPHANE.

Je voudrais pour beaucoup que mon père
Vous entendît traiter son temps de la manière!
Figurez-vous, monsieur, que ce père exigeant
Ne peut pas une fois m'envoyer de l'argent
Sans y joindre l'avis qu'en son temps un jeune homme,
Pour le vivre et l'habit prudemment économe,
Sur cent écus par mois donnés par ses parents
Aurait mis de côté trois ou quatre cents francs.

ADRIENNE.

Tandis qu'à consulter, je gage, vos tablettes,
Vous n'avez jamais mis de côté que des dettes?

JULIEN.

Le temps des étourdis n'est pas mort tout entier,
Mon oncle; il a laissé du moins un héritier :
Le voilà! Ce garçon, qui parfois se figure
Être fait pour entrer dans la magistrature,
S'est battu l'autre jour...

GABRIELLE.

O ciel!

TAMPONET, à part.

Maudit brouillon!

JULIEN.

Oui, s'est battu, vous dis-je, et pour un cotillon!

TAMPONET, à part.

Bon cela.

STÉPHANE.

Pour ma sœur, monsieur, voulez-vous dire

JULIEN.

Allons! quand on se bat pour sa sœur, vaillant sire,
On ne demande pas le secret aux amis

Qu'un hasard au courant de la rencontre a mis;
Car, après tout, un duel dont la cause est si pure
N'est nullement contraire à la magistrature.

GABRIELLE.

Ah! monsieur demandait le secret?

JULIEN.

Instamment.

STÉPHANE.

Et vous l'aviez promis.

JULIEN.

Sans le moindre serment.
Au surplus, que ce soit pour veuve, femme ou fille,
Le mal n'est pas bien grand d'en parler en famille.

ADRIENNE.

Mais c'est peut-être ici que monsieur eût voulu
Garder à ses exploits un silence absolu.

TAMPONET, à part.

C'est assez clair! le mot n'est pas à double entente!

JULIEN.

Ici! pourquoi?

GABRIELLE.

Je suis de l'avis de ma tante.

JULIEN, à Stéphane.

Parbleu! ne craignez pas notre sévérité :
Ces dames ne sont pas du tout collet-monté.

STÉPHANE.

Mais je vous dis...

TAMPONET.

Pourquoi cette mine confuse?
Votre action, monsieur, n'a pas besoin d'excuse.

STÉPHANE.

Cette plaisanterie est lassante à la fin !

TAMPONET.

M'allez-vous provoquer aussi ? Quel spadassin ?

JULIEN, à Stéphane.

Là, ne vous fâchez pas ; nous sommes prêts à croire
Tout ce que vous voudrez, mon cher, pour votre gloire.

STÉPHANE.

C'est la vérité pure, et je peux l'attester.

TAMPONET.

Nous sommes trop polis, monsieur, pour en douter.

JULIEN.

L'honneur est satisfait. Sur ce, mon camarade,
Allons faire au jardin un tour de promenade.

ADRIENNE.

Oui, c'est vraiment pitié d'abandonner Paris
Pour passer la journée entre quatre lambris.

JULIEN.

Suivez-moi sans rien craindre. Il est dans mes principes
De ne forcer personne à louer mes tulipes.
Le grand air calmera notre beau paladin.

TAMPONET, à part.

Continuons à battre en brèche ce gredin.

On sort par la porte du fond. Gabrielle et Stéphane se trouvent les derniers : Gabrielle arrête Stéphane sur le seuil.

SCÈNE II.

STÉPHANE, GABRIELLE.

GABRIELLE.

Rendez-moi cette fleur!

STÉPHANE.

Et vous aussi, madame,
Vous croyez?...

GABRIELLE.

Je ne crois rien du tout. Je réclame
Cette fleur, qui pourrait dans vos mains prendre un sens
Fort loin de ma pensée et des plus offensants.

STÉPHANE.

Hélas! quel sens a-t-elle en mes mains plus qu'aux vôtres

GABRIELLE.

L'héroïne du duel vous en donnera d'autres.

STÉPHANE.

L'héroïne du duel!... Oui, je me suis battu
Pour une femme aimée, un ange de vertu
Dont je ne mêle pas le nom à cet esclandre,
N'osant pas y toucher sinon pour le défendre.

GABRIELLE, timidement.

Vous n'êtes pas blessé?

STÉPHANE.

Non, madame. — Voilà
Cette fleur dont je suis indigne.

GABRIELLE, après une hésitation.

Jetez-la.

Elle sort.

SCÈNE III.

STÉPHANE, seul.

Te jeter, chère fleur qu'elle n'a pas reprise !
Non, non, à te garder son accent m'autorise.
Elle n'a point osé te donner tout à fait,
Mais elle t'a laissée et te donne en effet;
Elle te donne, ô fleur qui touchas son corsage,
Comme une récompense et presque comme un gage!
Dieu bon! qu'autour de moi tout change en peu d'instants!
Oh! comme je suis jeune et comme il fait beau temps!

SCÈNE IV.

TAMPONET, STÉPHANE.

TAMPONET, à part.

Que baise-t-il ainsi? — La rose de ma femme!
Il est temps de jeter un peu d'eau sur sa flamme.
Haut.
Je vous cherchais, monsieur.

STÉPHANE, gaiement.

Monsieur, j'en suis flatté.

TAMPONET.

Pour jouer un piquet ou bien un écarté.
Voulez-vous?

STÉPHANE.

Je n'ai rien à vous refuser.

TAMPONET, à part.

Drôle!
L'obséquiosité lui semble dans son rôle!

Haut.

Asseyons-nous ; la table est prête.

STÉPHANE.

Asseyons-nous.

Il prend la place à l'extrême droite, tournant le dos au mur.

TAMPONET.

C'est le piquet marqué, n'est-ce pas, à cent sous?

STÉPHANE.

Soit. Je suis si content, monsieur, que tout m'amuse.

TAMPONET.

Vraiment?

A part.

Ta passion va se trouver camuse.

STÉPHANE.

C'est à moi de donner.

TAMPONET.

J'ai quitté le jardin
Ne pouvant plus tenir au caquet féminin.
La conversation des femmes est si nulle,
Qu'au bout de quatre mots il faut que je circule.

STÉPHANE.

Vous êtes dégoûté. Madame Tampone
A l'esprit le plus fin....

TAMPONET, qui a arrangé ses cartes.

Cinquante au point tout net.

STÉPHANE.

C'est bon.

TAMPONET.

Devant le monde elle s'en fait accroire ;
Mais lorsque l'on connaît son petit répertoire,
On est tout étonné des bals et des chiffons
Qui de son pauvre esprit occupent les bas-fonds.
Autant aux étrangers elle paraît charmante,
Autant en tête-à-tête on la trouve assommante.

STÉPHANE.

Vraiment?

TAMPONET.

Je vous le dis, monsieur, avec douleur.

A part.

Il faut se faire pauvre à côté d'un voleur.

STÉPHANE.

Vous m'étonnez.

TAMPONET, annonçant son jeu.

Trois as et la tierce majeure
En carreau.

STÉPHANE.

C'est parfait. Non... j'ai quinte mineure
En trèfle.

TAMPONET.

J'ai dit huit.

Jouant.

Neuf, dix par le valet.
Ma femme n'a jamais pu jouer le piquet.

STÉPHANE.

Plaignons-la.

TAMPONET.

Non, c'est moi qu'il faut plaindre.

Jouant.

Onze, douze...

Car c'est une ressource en une vieille épouse

STÉPHANE.

Vieille ?

TAMPONET.

Elle a quarante ans passés.

STÉPHANE.

Quoi ! quarante ans ?

TAMPONET.

Passés.

STÉPHANE.

Elle n'en a gardé que les printemps.

TAMPONET.

est ce vieux madrigal, depuis nombre d'années,
Qui sonne la retraite aux jeunesses fanées.

STÉPHANE.

On a l'âge après tout qu'on porte sur son front.

Jouant.

Seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf et vingt tout rond.
Madame Tamponet est jolie et bien faite.

TAMPONET.

Devant le monde, soit ; mais dans le tête-à-tête !

STÉPHANE.

Bah !

TAMPONET.

Hélas !

Jouant.

Treize.

STÉPHANE.

Vingt.

TAMPONET.

Quatorze.

STÉPHANE.

Vingt toujours.

TAMPONET.

Quinze.

STÉPHANE.

Vingt. — Le hasard fait de sots calembours.

TAMPONET.

Quel?

STÉPHANE.

Quinze-vingts.

TAMPONET.

Morbleu! me croyez-vous aveugle?

STÉPHANE.

Non pas.

A part.

C'est plutôt lui qui me croit sourd; il beugle.

TAMPONET, à part.

Contraignons-nous.

Haut, marquant.

Vingt-cinq. — Si l'on n'ignorait pas
Tout ce qu'une élégante ajoute à ses appas...

STÉPHANE.

Prenez garde, monsieur! vous m'allez faire croire
Que madame Adrienne est vêtue à sa gloire.

TAMPONET.

Je ne dis pas cela, diable! j'en suis bien loin.
Elle m'arracherait les yeux — dont j'ai besoin.

STÉPHANE, souriant.

Fort bien. Je sais à quoi m'en tenir.

TAMPONET, à part.

Qu'est-ce à dire?

STÉPHANE.

Mais je serai discret.

TAMPONET, à part.

S'il a le cœur de rire,
C'est qu'à ma confidence il n'ajoute pas foi.
Morbleu! connaîtrait-il ma femme autant que moi?

STÉPHANE.

A qui la main?

TAMPONET.

A vous.

STÉPHANE, faisant son écart.

Pardon.

TAMPONET, à part.

Fi! quelle idée!
De la façon par moi qu'Adrienne est gardée,
Leur commerce secret ne m'eût point échappé...
Et pourtant une fois déjà je fus trompé!

SCÈNE V.

TAMPONET, ADRIENNE, JULIEN, GABRIELLE, STÉPHANE.

ADRIENNE.

J'en étais sûre!

TAMPONET.

Eh bien, oui! la chaleur m'assomme.
J'aime mieux le piquet.

JULIEN.

Mais ce pauvre jeune homme,
Pourquoi le condamner à ce jeu de vieillard?
Si vous voulez jouer, que ce soit au billard.

TAMPONET.

Jeu de vieillard? — Monsieur le joue en patriarche
A ce compte!

STÉPHANE.

J'en sais confusément la marche,
Voilà tout.

TAMPONET.

Comment donc jouez-vous en ce cas
Les jeux que vous savez, monsieur?

STÉPHANE.

Je n'en sais pas.

TAMPONET.

Excepté la bataille avec le jeu de dames....
Hé! hé! mauvais sujet!

A part.

Criblons-le d'épigrammes.

JULIEN.

Le jeu de dames, soit, je l'y crois sans égal.
Mais quant à la bataille, il s'en tire assez mal :
Témoin son pauvre bras.

GABRIELLE.

O ciel! une blessure?

STÉPHANE.

Non, madame, du tout. Rien qu'une égratignure.

JULIEN.

Assez forte pourtant pour vous faire crier
Quand une main s'y vient par hasard appuyer.

Car c'est ainsi que j'ai découvert sa vaillance.

STÉPHANE.

Et personne autrement n'en eût eu connaissance.

ADRIENNE, à part.

Va, va, pauvre mari, sers ton rival.

TAMPONET.

Parbleu,
Cher Julien, nommez-vous cela malheur au jeu?
Un petit coup d'épée à porter en écharpe,
De quoi traîner la jambe et faire l'œil de carpe!
Peut-on à moins de frais se rendre intéressant?
Total : une écorchure et trois gouttes de sang.

GABRIELLE.

Vous êtes goguenard, mon oncle.

STÉPHANE.

Laissez faire,
Madame; monsieur parle en ancien militaire.

TAMPONET.

Si je n'ai pas servi, sachez que j'ai reçu
Maint coup d'épée au corps et dont on n'a rien su;
Car je ne cherchais pas, moi, des admiratrices!

GABRIELLE.

Monsieur!

ADRIENNE.

Ces coups n'ont pas laissé de cicatrices

STÉPHANE.

Par pure modestie.

TAMPONET.

Oui, monsieur! — Sachez bien
Que les gens comme il faut ne se vantent de rien.

STÉPHANE, souriant.

Prenez donc garde.

TAMPONET.

A quoi? Je trouve ridicule...

STÉPHANE.

Vous allez vous blesser avec votre férule.

JULIEN.

C'est vrai; vous le frappez, mon oncle, sur vos doigts.

TAMPONET.

Permettez...

JULIEN.

Non; le reste à la prochaine fois,
S'il vous plaît; le billard s'ennuie à nous attendre.

TAMPONET.

Soit.

A part.

Je prêtais le flanc, je ne puis m'en défendre.

STÉPHANE.

Pour moi qui ne suis pas remis de ce piquet,
Vous me dispenserez du billard.

TAMPONET, à part.

Freluquet.
Il veut rester.

Haut.

Viens-tu, ma femme?

ADRIENNE.

Pourquoi faire?

TAMPONET.

Pour nous marquer les points.

ADRIENNE.

Ce n'est pas nécessaire.

A part.

Ne les laissons pas seuls.

JULIEN, sur la porte.

Mon oncle, venez-vous?

TAMPONET, bas à sa femme.

Viens.

ADRIENNE, bas.

Mais non.

TAMPONET, de même.

Je le veux.

ADRIENNE, bas.

Pourquoi?

TAMPONET, de même.

Je suis jaloux.

Il sort. Adrienne le suit en haussant les épaules.

SCÈNE VI.

STÉPHANE, GABRIELLE.

STÉPHANE.

Monsieur votre oncle abuse un peu des droits de l'âge,
Pour me faire jouer un méchant personnage.

GABRIELLE.

Je sais depuis longtemps quel cas faire de lui;
Mais il ne m'a jamais tant déplu qu'aujourd'hui.

STÉPHANE.

Madame...

GABRIELLE.

Non, c'est vrai; l'injustice m'irrite.
Il voulait rabaisser votre noble conduite;
Eh bien! consolez-vous de sa mauvaise foi.
Car elle aura produit l'effet contraire en moi.

STÉPHANE.

De grâce... Ma conduite est toute naturelle,
Et je n'accepte pas tant d'éloges pour elle.
Tout le monde en eût fait autant.

GABRIELLE.

Jugez-vous mieux!
Et quel autre, parmi même les généreux,
De la femme qu'il aime ayant vengé l'outrage,
Ne se serait pas fait un droit de son courage?
Quel autre, par respect pour un nom adoré,
De sa belle action ne se fût point paré?
Quel autre enfin, forcé d'avouer l'aventure,
Pour la diminuer eût caché sa blessure,
Avec je ne sais quel magnanime mépris
Des dévouements vantards qui demandent un prix?

STÉPHANE.

Vous faites trop d'honneur, madame, à mon silence;
C'est pour taire l'affront que j'ai tu la vengeance.
Je voulais vous laisser à jamais ignorer
Qu'une parole impure osa vous effleurer.

GABRIELLE.

Qu'avait-on dit de moi?

STÉPHANE.

Rien qui vous puisse atteindre.

GABRIELLE.

Parlez.

STÉPHANE.

Je vous prierai de ne pas m'y contraindre,
L'impudent qui l'a dit a dû le rétracter,
Et ce n'est pas à moi de vous le répéter.

GABRIELLE.

Je l'exige.

STÉPHANE.

Je suis la dernière personne
De qui vous le puissiez entendre.

GABRIELLE.

Quand j'ordonne?
Au nom de... votre amour!

STÉPHANE.

Au nom de mon amour?
On a dit qu'il était...

GABRIELLE.

Quoi?

STÉPHANE.

Payé de retour.

Gabrielle, très-troublée, garde un moment de silence et se laisse tomber sur le canapé en cachant sa figure dans ses mains.

STÉPHANE.

Vous vous taisez? O ciel! que faut-il que je croie?

SCÈNE VII.

STÉPHANE, CAMILLE, GABRIELLE.

GABRIELLE.

Dieu! ma fille!

CAMILLE.

Ma tante Adrienne m'envoie.

GABRIELLE.

Trop tard!

CAMILLE.

Elle a besoin de toi.

GABRIELLE.

Va, pauvre enfant.
Retourne, je te suis.

Camille sort.

SCÈNE VIII.

STEPHANE, GABRIELLE.

GABRIELLE.

C'est le remords vivant.
J'avais tout oublié, ma fille me rappelle
Que je dois respecter son père, au moins pour elle.

STÉPHANE.

Un enfant fera-t-il crouler tout mon bonheur?

GABRIELLE.

Je ne souillerai pas l'héritage d'honneur
Que ma mère a transmis à toute sa famille,
Et que je dois transmettre à mon tour à ma fille.
Quand son père travaille et consume ses jours
A lui faire un destin paisible dans son cours,
Moi, femme, je ne puis à la moisson plus ample,
Je ne puis apporter pour ma part que l'exemple;
Mais je l'apporterai quoi qu'il coûte à mon cœur,
Et de ce grand combat il sortira vainqueur,
Pour qu'à sa mère un jour ma fille se soutienne,
Comme je me soutiens maintenant à la mienne.
Si je vous ai laissé voir que je vous aimais,
Oubliez ce moment de faiblesse.

STÉPHANE.

Jamais!
Oublier ce moment! Est-ce que c'est possible
Avant que je ne sois une cendre insensible?
Vous parlez de remords! Mais moi, supposez-vous
Que je serre la main sans honte à votre époux,
Et que son amitié ne soit pas un supplice
Dont malgré mon bonheur ma loyauté frémisse?
Mais dussé-je à moi-même être un lâche odieux,
Je ne l'oublierai pas, ce moment radieux.

GABRIELLE.

Eh bien! oui, j'y consens, gardons-en la mémoire,
Et doublons le danger pour doubler la victoire.
Je vous aime, Stéphane, et ne m'en dédis pas;
Oui, c'est un être cher que repoussent mes bras!
Séparons-nous, et, sûr du cœur de votre amie,
Partez pour nous sauver tous deux de l'infamie.
Si nous pouvons nous voir, nos périls sont trop grands :
Retournez en province auprès de vos parents.

STÉPHANE.

Vous quitter? Pouvez-vous me l'ordonner, madame?

GABRIELLE.

C'est la preuve d'amour que de vous je réclame.
Soyons fiers, soyons purs, et que tout notre feu,
Comme un encens sacré puisse monter vers Dieu!

STÉPHANE.

Eh bien! vienne l'exil, créature céleste!
Si votre cœur m'y suit, que m'importe le reste!
Je vous voulais heureuse et j'aurai réussi.

GABRIELLE.

Vous partirez demain.

STÉPHANE.

Je partirai.

GABRIELLE.

Merci.

Elle lui tend la main, qu'il couvre de baisers; elle sort par la gauche

STÉPHANE, seul.

Aimé d'elle! — Est-ce vrai, mon Dieu, ce qui se passe?
Ah! sortons! j'ai besoin de silence et d'espace.

Il sort par le fond.

ACTE TROISIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADRIENNE, TAMPONET.

ADRIENNE.

Expliquez-vous ici... Nous sommes sans témoins,
A moins que ces fauteuils n'écoutent dans leurs coins.

TAMPONET.

Vous croyez qu'on ne peut m'entendre ?

ADRIENNE.

J'en suis sûre,
Si vous ne hurlez pas pourtant outre mesure.
Est-ce votre projet ?

TAMPONET.

Quoi ?

ADRIENNE.

De hurler un peu.

TAMPONET.

Vous badinez à tort ; ceci n'est pas un jeu.

ADRIENNE.

Croyez-vous ?

TAMPONET, furieux.

Osez-vous me plaisanter encore
Quand votre inconséquence ici me déshonore ?
Me prenez-vous...

ADRIENNE, un doigt sur ses lèvres.

On va s'étonner de vos cris.

TAMPONET.

C'est bon.

A demi-voix.

Me prenez-vous pour un de ces maris,
De ces porte-bandeaux sourds et paralytiques
Dont on se cache moins que de ses domestiques ?

ADRIENNE.

Je ne vous comprends pas.

TAMPONET.

Vous comprenez fort bien,
Madame ; mais sachez qu'il ne m'échappe rien :
Que j'ai parfaitement vu vos yeux en coulisse
Chercher effrontément ceux de votre complice ;
Que je n'ai pas été dupe de la façon
Dont vous jetez des fleurs à ce joli garçon ;
Qu'il n'a pas compris seul les sourdes épigrammes
Dont vous m'assassiniez à la façon des femmes,
Et qu'enfin... Qu'avez-vous à répondre ?

ADRIENNE.

Plus bas,
De grâce.

TAMPONET.

Ah ! vous voulez qu'on ne m'entende pas,

Madame ! vous craignez l'éclat de votre honte !
Je le crains plus que vous.

ADRIENNE.

Vous êtes loin de compte :
Le ridicule seul cause ici mon effroi,
Et lorsque je le crains, c'est pour vous, non pour moi.

TAMPONET.

Je serais ridicule !... O comble d'impudence !
Elle ose à mon affront conseiller la prudence !
Non, je n'ai jamais vu de cynisme pareil,
Et reste abasourdi devant ce beau conseil !

ADRIENNE.

Ce qui surtout me plaît du soupçon qui m'obsède
C'est cette sûreté d'erreur qui vous possède,
Cette sagacité qui réussit toujours
A faire fausse route à tous les carrefours ;
C'est enfin cet esprit inventif qui fourmille
De monstruosités sur des pointes d'aiguille.

TAMPONET.

Les bras m'en tombent.

ADRIENNE.

Bah ! Vous les ramasserez.

TAMPONET.

Savez-vous à la fin que vous m'exaspérez ?
Qu'on ne plaisante pas avec la jalousie,
Et que l'occasion de rire est mal choisie ?
Conjurez ma colère au lieu de l'attirer,
Vous dis-je !

ADRIENNE.

Ah ! si je ris, c'est de peur de pleurer !
Car à l'indignité de vos folles alarmes
On ne peut opposer que le rire ou les larmes !

Croyez-moi; laissez-moi traiter légèrement
Tout ce que vos soupçons me donnent de tourment,
Et soyez sûr encor, malgré mon persiflage,
Que je ressens assez la pointe de l'outrage.

TAMPONET.

On ne me trompe pas deux fois.

ADRIENNE.

Le voilà donc
Ce reproche éternel qu'on appelle un pardon,
Cette insulte toujours nouvelle et toujours prête
Qui dans tous nos débats me fait courber la tête!
Eh bien! expliquons-nous une fois là-dessus;
J'en ai le droit après tant d'outrages reçus.
Croyez-vous n'avoir pas votre part dans la faute
Que vous me reprochez d'une façon si haute,
Vous qui, m'ayant reçue enfant dans votre lit,
N'eûtes soin d'occuper mon cœur ni mon esprit;
Qui me traitiez déjà moins en ami qu'en maître,
Qui n'étiez pas jaloux quand vous auriez dû l'être,
Et qui m'abandonniez sans guide et sans appui
Dans les tentations du monde et de l'ennui?
J'ai fait pour vous aimer tout ce que j'ai pu faire;
Mais vous ne m'aidiez pas, monsieur, bien au contraire.
Vous partiez le matin pour vos graves travaux,
Vous rentriez le soir plein de soucis nouveaux;
Et le besoin d'amour dont j'étais dévorée,
D'un peu d'illusion saluant votre entrée,
Rencontrait un accueil toujours brusque ou distrait
Dont vous ne me disiez pas même le secret.
Je n'ai connu de vous, entre vos bras jetée,
Que l'irritation loin de moi contractée...
Le respect du devoir m'a soutenue un temps,
Mais est-ce une pâture à des cœurs de vingt ans?
J'ai succombé. — Mais vous, mon soutien légitime,
Vous qui n'avez rien fait pour me fermer l'abîme,

A ma chute, monsieur, vous deviez compatir,
Sinon par indulgence, au moins par repentir!

TAMPONET.

Fort bien. Si je comprends où tend votre argutie,
Il faut de mes affronts que je vous remercie,
Et par contrition je dois peut-être aussi
Vous tendre l'autre joue en vous disant merci.
Morbleu! madame, suis-je un homme qu'on bafoue?
Jamais les Tamponet n'ont tendu l'autre joue,
Et votre amant verra si je suis un mari
Dont la contrition soit un commode abri.

ADRIENNE.

Pour la dernière fois, monsieur, je vous répète
Qu'entre monsieur Stéphane et moi rien ne s'apprête;
Et s'il ne suffit pas à calmer vos soupçons,
Tant pis! Je n'entends plus contraindre mes façons,
Et prétends à ma part des libertés modestes
Qu'ont partout nos regards, nos propos et nos gestes.
Avisez.

TAMPONET.

C'est-à-dire...

ADRIENNE.

On vient; tenez-vous coi.

SCÈNE II.

ADRIENNE, JULIEN, GABRIELLE, TAMPONET.

JULIEN.

J'en fais juges ta tante et ton oncle.

TAMPONET.

De quoi?

JULIEN.

Trouvez-vous Gabrielle aimable avec Stéphane?

TAMPONET.

Ne le fût-elle pas, qu'un autre la condamne;
Quant à moi, j'aime peu ce petit compagnon.

JULIEN.

La question n'est pas que vous l'aimiez ou non.
A Gabrielle.
Stéphane doit au moins te trouver singulière.

ADRIENNE.

Qu'y faire? voulez-vous qu'elle soit familière?

JULIEN.

Non : mais je te voudrais moins froide de moitié.
C'est un garçon pour qui j'ai beaucoup d'amitié,
Et je ne prétends pas que ta mauvaise grâce
Lui ferme cet hiver mon salon ou l'en chasse.

GABRIELLE.

Tranquillisez-vous donc, si c'est votre souci :
Votre ami cet hiver ne sera pas ici.

JULIEN.

Comment?

GABRIELLE.

Dans le Berri son père le rappelle.

JULIEN.

Allons donc! en voilà la première nouvelle.
Il te l'a dit?

GABRIELLE.

Pendant qu'on jouait au billard.

ADRIENNE, à part.

Aïe! aïe:

TAMPONET, à part.

Il n'aime pas ma femme puisqu'il part!
Voilà qui de nouveau m'embrouille les idées.

SCÈNE II.

ADRIENNE, JULIEN, STÉPHANE, GABRIELLE, TAMPONET.

JULIEN.

Arrivez, que sur vous je lâche mes bordées,
Ingrat qui nous quittez sans demander avis.

GABRIELLE, vivement.

Des ordres paternels veulent être suivis.

STÉPHANE.

Oui, mon père en effet me rappelle.

JULIEN.

La cause?

STÉPHANE.

Mais ce sont des détails de famille, et je n'ose...

ADRIENNE, à part.

Il n'est pas inventif.

GABRIELLE.

Pourquoi n'osez-vous pas
A Julien comme à moi conter votre embarras?
Le père de monsieur, comme tant d'autres pères,
Observe qu'à Paris son fils n'avance guères,
Et lui propose ailleurs un établissement
Que monsieur, pour sa part, accepte sagement.

JULIEN.

Quelle folie ! aller s'enterrer en province !

ADRIENNE.

Bon ! à très-peu de frais on y vit comme un prince.

TAMPONET, à part.

Elle pousse au départ?..

JULIEN.

Vous m'avez dit cent fois
Que vous ne pourriez pas y rester plus d'un mois ;
Et vous aviez raison, car Paris est le centre
De quiconque se sent autre chose qu'un ventre.
En province, mon cher, vous sécherez d'ennui,
Si vous ne devenez gros et gras comme un muid.

STÉPHANE.

Il n'importe, mon père...

JULIEN.

Est par trop égoïste
Si sa décision à ce tableau résiste.

STÉPHANE.

J'ai promis.

ADRIENNE.

On dirait à vous entendre tous
Que les départements soient des pays de loups !
Je vous jure, monsieur, que ce sont des contrées
Habitables à l'homme et point hyperborées ;
Les naturels n'ont pas le cerveau plus transi
Et l'esprit ne s'y perd ni plus ni moins qu'ici.
Votre père a raison ; c'est un rôle plus mince
De végéter chez nous que de vivre en province.
Être peu, dans Paris, c'est n'être rien du tout,
Et sans un piédestal nul n'y semble debout ;
En province, être peu c'est être quelque chose ;

Sur ses jambes chacun en évidence y pose,
Et l'on vous rend service en vous y rappelant,
Puisque le piédestal manque à votre talent.

TAMPONET, à part.

Ce jeune homme est charmant.

JULIEN.

Vous parlez d'or, ma tante.
C'est vrai ; le piédestal est la chose importante :
Je m'en charge. Je vois le ministre ce soir
Et j'essaierai sur lui de mon petit pouvoir.
Justement il lui manque un secrétaire intime ;
Le poste est excellent.

TAMPONET.

Peste ! excellentissime !
C'est un commencement qui peut conduire à tout.
Et je vois un bonnet de président au bout.

JULIEN.

Le bonnet est encore un peu dans un nuage ;
Mais je vois clairement un riche mariage.
Si trois cent mille francs avec un grand œil noir
Vous plaisent, je m'engage à vous les faire avoir.

TAMPONET.

Qui donc?

JULIEN, bas.

Votre pupille.

TAMPONET, de même.

Ah! oui.

Haut

C'est rare en France.
Cent mille écus de dot, sans compter l'espérance.
Les voulez-vous?

STÉPHANE.

Merci ; je veux rester garçon.

JULIEN.

Ah! parbleu, j'en reviens à mon premier soupçon...
Vous êtes amoureux.

STÉPHANE.

Amoureux!

JULIEN.

Oui, vous l'êtes.

TAMPONET.

Il ne partirait pas...

JULIEN.

Que les oncles sont bêtes!...
Quand les chemins de fer votés par les maris
Mettent tous les amants aux portes de Paris?
On vient deux fois par mois, et la poste restante
Adoucit l'intervalle à la sensible amante.

TAMPONET.

Ah! vous croyez?

JULIEN.

Parbleu!

GABRIELLE, à part.

Quel langage!

ADRIENNE, à part.

Voilà
Mon mari perplexe.

TAMPONET.

Oui, c'est possible, cela!

STÉPHANE.

Je vous jure...

JULIEN.

Pourquoi le nier? qui vous blâme?

Je ne demande pas le nom de cette dame;
Mais soit dit sans choquer votre doux sentiment,
Elle n'en doit pas être à son premier amant.

TAMPONET, à part.

J'étouffe!

STÉPHANE, vivement.

Assez!

GABRIELLE, à part.

Je meurs de honte.

JULIEN, à Stéphane.

Sans colère,
Mon Amadis : elle est digne en tout de vous plaire.
Seulement elle sait sans doute ce qu'on doit
Attendre des amours qui vont sans bague au doigt,
Et vous pourriez très-bien prendre votre courage
Pour lui dire : « Madame, on m'offre un mariage,
« Disposez de mon sort, » — Je voudrais parier
Qu'elle vous répondrait : Il faut vous marier.

ADRIENNE, regardant Gabrielle.

Peut-être.

TAMPONET, à part.

C'est trop fort.

Haut.

Mon neveu, je vous prie,
Sortons, que je vous parle.

ADRIENNE, à part.

Il paraît en furie.

JULIEN.

Est-ce pressé, mon oncle?

TAMPONET.

Oui, oui!

A part.

J'éclaterais!

JULIEN.

Allons.

A Stéphane.

Nous reprendrons cet entretien après.

Tamponet et Julien sortent.

SCÈNE IV.

ADRIENNE, STÉPHANE, dans le fond, GABRIELLE.

ADRIENNE, à Gabrielle.

Il sait qu'il est aimé, n'est-ce pas?

Gabrielle baisse la tête.

Imprudente!

GABRIELLE.

Mais il part.

ADRIENNE.

Ce n'est pas chose bien évidente.
Les femmes que l'on voit se perdre, la plupart
Ont aussi commencé par croire à ce départ.

GABRIELLE.

Quelle comparaison!

ADRIENNE.

Veux-tu, quoi qu'il t'en coûte,
Te sauver?

GABRIELLE

Je le veux.

ADRIENNE.

Attends... On nous écoute.

Regardant par la fenêtre.

Ah ! Dieu ! ta fille au bord de ce vilain tonneau.

GABRIELLE.

Je cours...

STÉPHANE.

Restez.

Il sort vivement.

SCÈNE V.

ADRIENNE, GABRIELLE.

ADRIENNE.

Il a donné dans le panneau.

GABRIELLE.

C'était une ruse?

ADRIENNE.

Oui. — Ruse bien innocente. —
Il faut à cet hymen que Stéphane consente.

GABRIELLE.

Adrienne!

ADRIENNE.

Il le faut, te dis-je, et sans sursis;
Car autrement ta perte est certaine. Choisis.

GABRIELLE.

Me crois-tu donc si peu d'honnêteté qu'il faille
Entre la honte et moi mettre cette muraille?

Va, va, j'ai de la force, et j'ai su le prouver.

ADRIENNE.

Je dois te parler ferme afin de te sauver.
Qu'as-tu fait pour compter ainsi sur ton courage?
Qu'as-tu fait pour te croire au-dessus de l'orage?
Ton amour n'a pas su se taire seulement!
Tu crois bien beau l'effort d'exiler ton amant?
Mais je te le disais tout à l'heure, ces femmes
Que le monde poursuit justement de ses blâmes,
Ces femmes-là, ma chère, ont toutes au début
Honoré leur devoir de ce mince tribut.
Veux-tu leur ressembler? Soit. Estime-toi forte
Et laisse le danger s'établir à ta porte.

GABRIELLE.

Si Stéphane pourtant s'en allait pour toujours?

ADRIENNE.

Les départs les plus sûrs sont sujets aux retours!
Mais ne revînt-il pas, ce serait sa ruine,
Et tu ne le veux pas ruiner, j'imagine!

GABRIELLE.

Et moi qui n'ai pas eu cette pensée! Oh! oui,
C'est lui qu'il faut sauver et non pas moi; c'est lui!
Tu devais commencer par ce mot, Adrienne.
Mais son consentement, crois-tu que je l'obtienne?
Ce triste mariage, hélas! est son salut,
C'est vrai; mais il faudrait aussi qu'il le voulût.

ADRIENNE.

Il le voudra, s'il croit à ton indifférence.

GABRIELLE.

Quoi! feindre de ne plus l'aimer? Quelle souffrance!

ADRIENNE.

Préfères-tu qu'il parte et s'enterre là-bas,
Ou qu'il reste à Paris et te perde?

GABRIELLE.

Oh! non pas...
Je ferai ce qu'il faut.

ADRIENNE.

Le voici; je vous laisse.

Elle sort.

SCÈNE VI.

GABRIELLE, STÉPHANE.

GABRIELLE, à elle-même.

L'épreuve approche; allons, mon cœur, pas de faiblesse.

STÉPHANE.

Je n'ai pas rencontré votre fille.

GABRIELLE.

Merci.
Nous avons à causer; asseyez-vous ici.

STÉPHANE.

C'est donc très-sérieux?

GABRIELLE.

Très-sérieux.

STÉPHANE.

J'écoute.

GABRIELLE.

Il faut vous marier.

STÉPHANE, bondissant.

Me marier!

GABRIELLE.

Sans doute.
Mais si le premier mot qu'on dit vous fait sauter,
Nous n'en finirons pas. — Tâchez de m'écouter.
Le parti qu'on vous offre est chose peu commune,
Tout s'y trouve à la fois : figure, esprit, fortune;
Et qu'on soit à l'argent indifférent ou non,
Il faut bien avouer qu'il est bon compagnon.

STÉPHANE.

Est-ce vous qui parlez? est-ce vous, Gabrielle?

GABRIELLE, à part.

Hélas!

Haut.

Oui, je parais très-superficielle;
Mais, le cas échéant, je suis de bon conseil.

STÉPHANE.

C'est un rêve, sans doute.

GABRIELLE.

Hé non! c'est un réveil.
Il s'est bien échangé, je crois, quelques paroles
Entre nous, mais au fond ce sont choses frivoles,
Et je ne vondrais pas, pour ce qui s'est passé,
Qu'à perdre un bon parti vous vous crussiez forcé.

STÉPHANE.

Est-ce une épreuve?

GABRIELLE.

Hé non! je vous mets à votre aise,
Voilà tout. — Mais, pour Dieu! ne brisez pas ma chaise.

STÉPHANE.

Ainsi par vous déjà tout est mis en oubli?

GABRIELLE.

Le roman promettait de devenir joli,

C'est vrai ; mais quand soudain la réalité pass
Ces petits romans-là doivent lui faire place.

STÉPHANE.

Je suis émerveillé de tout ce que j'entends,
Madame ! je n'étais pour vous qu'un passe-temps ?

Otant la rose de sa boutonnière.

Adieu donc, pauvre fleur, va, que le vent t'emporte
Avec le souvenir de ma tendresse morte.
Je fais de mon amour comme de ce bouquet.

Il jette la rose.

GABRIELLE, à part.

Adrienne ! — Il est temps ! la force me manquait.

SCÈNE VII.

GABRIELLE, ADRIENNE, STÉPHANE

STÉPHANE, à Adrienne.

Venez, venez, madame, apprendre une nouvelle
Qui vous étonnera peut-être.

ADRIENNE.

Quelle est-elle ?

STÉPHANE.

C'est que, tout bien pesé, tout bien examiné,
A prendre femme enfin je suis déterminé.

GABRIELLE, à part.

Déjà !

ADRIENNE.

Vraiment ?

STÉPHANE.

J'étais épris d'une coquette

Qui regarde l'amour comme un jeu de raquette.

ADRIENNE, bas à Gabrielle.

Oh! c'est bien.

STÉPHANE.

Je voulais lui conserver ma foi,
Pourtant, par un scrupule aussi naïf que moi;
Mais madame m'a fait comprendre ma sottise,
Et, grâce à ses conseils prudents, je me ravise.

ADRIENNE.

Oui, oui, mariez-vous; hors de là, rien de bon.

STÉPHANE.

D'autant que la personne est charmante, dit-on.

ADRIENNE.

Oui, charmante, en effet.

STÉPHANE.

Est-elle brune ou blonde?

ADRIENNE.

Elle est blonde.

STÉPHANE.

Je suis le plus heureux du monde.
Quel âge a-t-elle?

ADRIENNE.

Elle a seize ans.

STÉPHANE.

De mieux en mieux
Son esprit ne doit pas être encor vicieux,
Et je trouverai là ce sûr et doux commerce
Où le cœur fatigué se repose et se berce.

GABRIELLE, à part.

O mon Dieu!

ADRIENNE, bas à Gabrielle.

Du courage !

STÉPHANE.

A-t-elle des talents,
Comme disent messieurs les notaires galants?

ADRIENNE.

Les futures en ont dans tous les mariages!

STÉPHANE.

C'est vrai : mais croyez-vous qu'elle aime les voyages?

ADRIENNE.

Ma foi, je n'en sais rien.

STÉPHANE.

S'aimer et voyager!
On est bien plus ensemble en pays étranger,
Loin de cette amicale et sotte multitude
Qui vous vole, en passant, un peu de solitude.

ADRIENNE.

Oui. — Voulez-vous dehors poursuivre ce propos?

STÉPHANE.

Volontiers.

Il la suit vers la porte, puis se retourne et indique Gabrielle.

Et madame?

ADRIENNE.

Il lui faut du repos.

STÉPHANE, revenant à Gabrielle.

Qu'avez-vous?

ADRIENNE, de la porte.

Venez donc.

STÉPHANE, bas à Gabrielle.

Je fais ce qu'on m'ordonne.

GABRIELLE, bas et vivement.

Ne vous mariez pas... et que Dieu me pardonne!

STÉPHANE.

O ciel!

Sur un signe de Gabrielle, il rejoint Adrienne et sort avec elle.

GABRIELLE, se relevant.

« J'étais hier une femme de bien!...
« Reculons le moment de rencontrer Julien. »

Elle sort.

ACTE QUATRIÈME.

Même Décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIEN, TAMPONET.

TAMPONET.

Une femme pour qui j'ai tout fait! c'est infâme!

JULIEN.

Vous êtes archi-fou, mon cher oncle.

TAMPONET.

Une femme
Pour qui depuis vingt ans je suis aux petits soins!
Voilà ma récompense!

JULIEN.

Encore un coup...

TAMPONET.

Du moins
Si j'étais un mari négligent, infidèle,
Ou cassé... Mais je suis pétulant auprès d'elle
Comme au premier quartier de la lune de miel,
Ma parole d'honneur! — Que lui faut-il, ô ciel!

JULIEN.

Permettez-moi...

TAMPONET.

Tromper un époux exemplaire
Et qui se jetterait dans le feu pour lui plaire!
Un mot vous apprendra jusqu'où vont mes égards :
Je fais depuis quinze ans semblant d'aimer les arts.

JULIEN.

Vous ne les aimez pas?

TAMPONET.

Qui? moi! je les déteste!
Ils me sont en horreur à l'égal de la peste!
La musique surtout me donne sur les nerfs;
La peinture m'assomme et j'exècre les vers...
Eh bien! pour m'ajuster aux goûts de mon ingrate,
Je feins de me pâmer pendant une sonate;
J'achète des tableaux avec mon pauvre argent;
Je les fais encadrer; et, tout en enrageant,
J'apprends par cœur, malgré ma mauvaise mémoire,
Un tas de vers, sans rien comprendre à ce grimoire.
Après avoir tant fait, n'est-ce pas du guignon
D'être... ce que je suis?

JULIEN.

Mais non! mille fois non!
Vous ne l'êtes pas!

TAMPONET, offensé.

Quoi! quand j'en conviens moi-même?

JULIEN.

Vous vous trompez.

TAMPONET.

Morbleu!

JULIEN.

Fi donc! c'est un blasphème.

TAMPONET.

Je me vante à ce compte?

JULIEN.

Eh! oui, vous avez tort.

TAMPONET.

Ne pas en être cru là-dessus, c'est trop fort!

JULIEN.

Cher oncle, laissez-moi vous dire...

TAMPONET.

Suis-je un braque
Dont le cerveau fêlé sans motif se détraque?
J'ai cent preuves pour une, et si je sors des gonds...
— En un mot, voulez-vous être un de mes seconds?

JULIEN.

Puisque vous tenez tant à votre nouveau titre,
Laissez-moi m'expliquer un peu sur ce chapitre.
Moi, si j'étais trompé, je ne me battrais pas;
J'éconduirais l'amant en douceur et tout bas,
Estimant que traîner notre honneur sur la claie
N'est pas le vrai moyen d'en refermer la plaie,
Et qu'un sage silence est le seul appareil
Qu'on y doive poser en accident pareil.
Ainsi, quand vous seriez ce que vous voulez être...

TAMPONET.

Quand je serais?... Tournez les yeux vers la fenêtre,
Les voyez-vous tous deux? Parbleu! j'en suis charmé.

JULIEN.

Ils causent.

TAMPONET.

Mais voyez de quel air animé!
Vous appelez cela causer? De pareils gestes
Tiennent-ils compagnie à des discours modestes?
Voyez!... Elle saisit l'infâme par le bras...
Malheureuse! tu crois que je ne te vois pas!
— Ils s'arrêtent... Il met la main sur sa poitrine...
Ce qu'il peut répliquer ainsi, je le devine!
Tenez, il tend le bras comme pour un serment...
Va, drôle! gesticule avant l'enterrement!
Tu verras si je suis un mari débonnaire...
— Est-ce clair maintenant? suis-je un visionnaire?

JULIEN.

C'est étrange, en effet.

TAMPONET.

Ah! ah! vous commencez
A trouver mes soupçons un peu moins insensés?
C'est heureux! — Je me bats, la chose est résolue.
Serez-vous mon témoin?

JULIEN.

Vous avez la berlue
Et vous me la donnez.

TAMPONET.

Serez-vous mon témoin?

JULIEN.

Éclaircissons les faits avant d'aller plus loin.
Ils viennent par ici : pour résoudre nos doutes,
Derrière la cloison mettons-nous aux écoutes.

TAMPONET.

Mais lorsque vous serez certain de mes affronts,
Vous serez mon témoin?

JULIEN.

Nous verrons, nous verrons.

Mais je veux parier cent contre un que ce piége
Vous montrera ma tante aussi blanche que neige.

TAMPONET.

Vous me faites rire.

JULIEN.

Oui? — Cachons-nous là-dedans
Et vous rirez bientôt mieux que du bout des dents.

TAMPONET.

Ce moyen me répugne.

JULIEN.

Il est vieux; mais qu'importe!
S'il n'était qu'un jaloux sur terre et qu'une porte,
La porte servirait d'embuscade au jaloux,
C'est moi qui vous le dis : c'est pourquoi cachons-nous,
Et tâchons d'écouter cet entretien si tendre,
Puisqu'il n'est rien de tel qu'écouter pour entendre.
Les voici... vite, entrez.

TAMPONET, sur la porte.

Vous serez mon témoin?

JULIEN.

Oui, car vous n'en aurez sûrement pas besoin.

Ils entrent dans la pièce à droite.

SCÈNE II.

ADRIENNE, STÉPHANE.

Ils viennent du fond.

ADRIENNE.

Ainsi votre ferveur au grand air se dissipe,

Et vous restez garçon maintenant par principe?

STÉPHANE.

Oui. Tout décidément vive le célibat!
C'est un goût dépravé que ma raison combat,
Mais en vain. Contre lui pourquoi m'obstinerais-je?
Tenez, vous avez vu sur l'eau flotter du liége :
On peut bien quelquefois l'enfoncer jusqu'au fond,
Mais il remonte à flot après chaque plongeon.
Cette explication, madame, suffit-elle?

ADRIENNE.

Non. Je vous en propose une plus naturelle :
C'est que vous conservez quelque espoir d'être aimé.

STÉPHANE.

Ah! de ce côté-là mon cœur est bien fermé,
Je vous jure. Je suis guéri de cette femme,
Et son indifférence est un puissant dictame.

ADRIENNE.

Vous aviez cru lui plaire : elle vous l'avait dit.
Il est vrai maintenant que son cœur s'en dédit;
Mais la fatuité de l'homme est si têtue
Qu'il lui faut vingt échecs pour se croire battue.

STÉPHANE.

Pour moi, je crois si bien mon désastre accompli,
Madame, que j'en suis tout vengé par l'oubli.

ADRIENNE.

Si vraiment vous avez cette philosophie,
Je vous fais compliment; car je vous certifie
Que Gabrielle...

STÉPHANE.

Quoi! vous saviez?

ADRIENNE.

Je savais,

Et j'avoûrai, de plus, que je vous desservais.
Donc, je vous certifie, et vous pouvez m'en croire,
Qu'il ne reste plus rien de vous qu'en sa mémoire.

STÉPHANE.

Vraiment! Se souvient-elle encore de mon nom?
Dans quinze jours d'ici je jurerai que non.
Beau texte pour parler avec quelque amertume
De ce sexe volage au vent comme la plume!
Mais, bah! j'en fais mon deuil sans phrase et sans effort.

ADRIENNE.

Votre deuil est trop gai : le défunt n'est pas mort.
Tenez, ne perdons pas de temps en bagatelle :
Vous avez parlé bas tantôt à Gabrielle
En la quittant.

STÉPHANE.

Moi?

ADRIENNE.

Vous. Qu'a-t-elle répondu?
J'ai tâché d'écouter et n'ai pas entendu,
Mais c'est évidemment la réponse accordée
Qui vous a fait changer si promptement d'idée.

STÉPHANE.

Je ne vous comprends pas, madame.

ADRIENNE.

En vérité?
C'est donc que vous manquez de bonne volonté.

STÉPHANE.

A force d'être fin votre esprit se fourvoie.

ADRIENNE.

Allons, je vois qu'il faut vous mettre sur la voie.
Serait-ce point ceci qu'on vous a dit tout bas :

« Je vous aime toujours, ne vous mariez pas. »
Rappelez-vous.

STÉPHANE.

Croyez ce qu'il vous plaît de croire,
Madame, et finissons cet interrogatoire.

ADRIENNE.

C'est un aveu, cela.

STÉPHANE.

Non pas! — Je prends congé,
Car votre esprit fait peur au peu d'esprit que j'ai.

Il sort.

SCÈNE III.

JULIEN, très-pâle, ADRIENNE, TAMPONET.

TAMPONET, entr'ouvrant la porte.

Il est parti.

ADRIENNE.

Julien!

JULIEN, sortant.

Moi, ma tante, en personne.

ADRIENNE.

Vous avez entendu?...

TAMPONET.

Tout entendu, mignonne!
J'attends de ta bonté deux cent mille pardons,
Et je me sens en train de chanter des fredons!

ADRIENNE.

C'est assez.

A Julien.

Vous avez entendu que Stéphane
Aime?...

JULIEN.

Oui.

TAMPONET, à part.

Pauvre garçon! Et moi qui me pavane!

ADRIENNE.

Mais s'il n'est pas aimé, que vous importe?

JULIEN.

Il l'est;
Nous avons entendu l'entretien au complet.

ADRIENNE.

Ce calme est effrayant alors.

JULIEN.

Pourquoi, ma tante?

TAMPONET.

N'oubliez pas, mon cher, si quelque éclat vous tente,
Qu'un silence prudent est le seul appareil,
Que supporte l'honneur en accident pareil.

JULIEN.

Mais ce n'est pas le cas d'appliquer la sentence,
Cher oncle, et mon honneur n'est pas atteint, je pense.
Ma femme a moins d'amour encor que de vertu :
Je l'estime d'autant qu'elle a bien combattu,
Et la tiens en mon cœur pour une brave femme,
Digne de mon respect et non pas de mon blâme.
Quiconque en parlerait autrement a menti.

TAMPONET.

A la bonne heure!

A part.

Il prend galamment son parti.

JULIEN, avec effort.

Quant à monsieur Stéphane...

TAMPONET.

Oui, parlons-en!

JULIEN.

En somme,
Il a fait là dedans son métier de jeune homme.
Mais j'étais son ami! — Cependant je lui crois,
Malgré sa trahison, le cœur et l'esprit droits.

TAMPONET.

Lui? c'est, tranchons le mot, une franche canaille.
Il faut le renvoyer.

JULIEN.

Non. Il faut qu'il s'en aille.
Il est très-étourdi, mais n'est pas vicieux.
Je lui rendrai ses torts à lui-même odieux,
Et je l'accablerai d'une amitié si vraie
Que de sa trahison il faudra qu'il s'effraie.

TAMPONET.

Ce moyen est chanceux.

JULIEN.

Non, non, il ne l'est pas.
A moins de s'avouer le dernier des pieds plats,
On n'ose pas tromper l'homme qui se confie.

TAMPONET.

Mais enfin, s'il l'osait?

JULIEN.

Alors je l'en défie,

Car Gabrielle, ouvrant les yeux avec dégoût,
Remettrait dans son cœur mon image debout.

ADRIENNE.

Lorsque la passion est réellement forte,
Il n'est digue ni mur que son courant n'emporte.

JULIEN.

La leur n'est, grâce au ciel, encore qu'un ruisseau
Qui va se diviser à l'entour d'un roseau.
Seulement n'allez pas leur dire, je vous prie,
Que je suis averti de leur étourderie :
Cela gâterait tout.

ADRIENNE.

Je m'en garderais bien.

TAMPONET.

Moi de même.

JULIEN.

Il me faut un moment d'entretien
Avec ma femme, ici. Seriez-vous assez bonne
Pour me l'envoyer ?

ADRIENNE.

Certe !

TAMPONET.

Attends-moi donc, mignonne.

JULIEN.

Mon oncle veut avoir son tête-à-tête aussi...
Mais le sien est plus gai que le mien.

TAMPONET, à part.

Dieu merci !

A sa femme, dans le fond du théâtre.

Étrange insouciance en cette catastrophe !

ADRIENNE.

Bien étrange, en effet.

TAMPONET.

C'est un grand philosophe !

Ils sortent.

SCÈNE IV.

JULIEN, seul.

Déborde, pauvre cœur gonflé de désespoir !
Elle ne m'aime plus ! — Qui l'aurait pu prévoir ?
Je sens sombrer ma vie entière en ce naufrage !
Adieu, bonheur ! adieu, travail ! adieu, courage !...
A quoi bon désormais des efforts superflus ?
Je suis seul dans le monde ; elle ne m'aime plus !

Il s'assied.

Insensé ! voilà donc la tendresse éphémère
Que j'ai pu préférer à la vôtre, ô ma mère !
Quand mon petit bagage a vidé la maison,
Vous pleuriez en silence, et vous aviez raison ;
Car votre fils quittait sa véritable amie,
O mère, dans la tombe à présent endormie !
Hélas ! j'ai plus aimé cette femme que vous ;
Je l'entourais de soins plus tendres et plus doux ;
Pour ne pas voir un pli sur sa lèvre vermeille,
Je desséchais mon sang aux ardeurs de la veille,
Et la trouvant heureuse et fraîche le matin,
J'oubliais ma fatigue aux roses de son teint...
Voilà ma récompense ! O l'ingrate ! l'ingrate !

Il se lève.

Et de quoi te plains-tu ? qu'es-tu donc qui la flatte,
Pauvre gratte-papier, obscur praticien,
Avocat de la veuve et du mur mitoyen ?

Te crois-tu bon à mieux qu'à payer sa dépense,
Manœuvre, et te faut-il une autre récompense
Que l'honneur, déjà grand pour ton obscurité,
De défrayer son luxe et son oisiveté?
Tu prétends être aimé? Regarde-toi! les rides
S'impriment avant l'âge à tes tempes arides.
C'est le travail, dis-tu! mais qu'importe à ses yeux?
Tout ce qu'elle en conclut, c'est que tu te fais vieux;
Elle te sacrifie au premier fat qui passe...
O les femmes! stupide et méprisable race!
Qu'elle me fait de mal, la cruelle!

Il se rassied.

Eh bien, quoi?
Est-elle là dedans moins à plaindre que moi?
N'a-t-elle pas perdu le repos qu'elle m'ôte?
Elle ne m'aime plus! mais ce n'est pas sa faute...
C'est peut-être la mienne! — Elle a bien combattu;
Que puis-je demander de plus à sa vertu?
Je dois mettre une main sur ma plaie, et de l'autre
Défendre son honneur... dernier bien qui soit nôtre!
Il faut la raffermir au moins dans son devoir...
En est-il temps encore?

Gabrielle entre.

Ah! je vais le savoir.

SCÈNE V.

GABRIELLE, JULIEN.

GABRIELLE.

Vous voulez me parler?

JULIEN, très-simplement.

Oui. Je pars dans une heure;
Prépare une chemise, entends-tu? la meilleure.

Il passe à droite.

Fais brosser mon habit; il faut te dépêcher.
Ah! pense à visiter les chambres à coucher;
Pour les époux, la chambre avec l'alcôve double;
Pour Stéphane...

GABRIELLE.

Monsieur Stéphane?..

JULIEN, à part.

Elle se troub..

GABRIELLE.

C'est impossible.

JULIEN.

En quoi, ma chère, et depuis quand?
L'appartement d'en haut n'est-il donc plus vacant?

GABRIELLE.

Mais... un jeune homme ici... la nuit... en votre absence...!
C'est contraire, je crois, à toute bienséance.

JULIEN.

Ah! bah! pour une nuit! — Les autres restent bien!

GABRIELLE.

C'est différent.

JULIEN.

Ce sont tes amis; c'est le mien.

GABRIELLE.

Mon Dieu! n'insistez pas.

JULIEN.

Comme te voilà prude!
Je ne t'ai jamais vue à personne aussi rude.

GABRIELLE.

Soit; mais je ne veux pas qu'il passe ici la nuit.

JULIEN, à part.

Je respire! — Il est temps, puisqu'elle a peur de lui.

Haut.

Eh bien! fais retenir une chambre à l'auberge ;
Qu'importe la façon, pourvu que je l'héberge!

Stéphane entre; il s'arrête sur la porte en voyant Julien.

SCÈNE VI.

STÉPHANE, JULIEN, GABRIELLE.

JULIEN.

Venez, mon cher. — Je pars pour Paris; mais demain
Nous nous retrouverons ici le verre en main.

STÉPHANE.

Quoi?...

JULIEN.

Si vous n'avez rien pourtant qui vous empêche
De passer au village une nuit un peu fraîche.

STÉPHANE.

Au contraire.

JULIEN, à Gabrielle qui se dirige vers la droite.

Où vas-tu?

GABRIELLE.

Votre habit...

JULIEN.

Ah! c'est vrai.
Va, dans une minute ou deux je te suivrai.

Gabrielle sort.

SCÈNE VII.

STÉPHANE, JULIEN.

JULIEN.

Nos lits vacants sont pris par mon oncle et ma tante,
Mais nous avons tout près une auberge excellente.

STÉPHANE.

C'est parfait.

JULIEN.

Pardonnez à l'exiguïté
D'une maison peu propre à l'hospitalité :
Si l'amitié pouvait élargir la muraille,
Vous auriez une chambre ici de belle taille.

STÉPHANE, avec embarras.

Je ne mérite pas vos bontés.

JULIEN.

Mes bontés !...
D'abord, ce n'en sont pas ; puis vous les méritez.
Vous m'avez plu, mon cher, à la première vue,
Et jamais mon instinct n'a commis de bévue.
Voilà, me suis-je dit, un ami qui me vient,
Un homme franc, loyal, un cœur qui me convient.
Me trompais-je?

STÉPHANE

Non, certe.

JULIEN.

Aussi, ma confidence
Se sent vers vous portée avec pleine assurance,

Et vous êtes le seul devant qui j'oserais
Ouvrir la profondeur de mes chagrins secrets.

STÉPHANE.

Des chagrins?

JULIEN.

Ma gaîté n'est, hélas ! qu'un mensonge,
Et je porte une plaie en dedans qui me ronge.
C'est... L'aveu, cher Stéphane, est des plus délicats :
A tout autre que vous je ne le ferais pas,
Car les gens sont enclins à s'amuser sous cape
Des tourments d'un époux à qui sa femme échappe.

STÉPHANE, troublé.

Vous croyez que madame...?

JULIEN.

Oui, je ne sais pourquoi,
Son cœur de jour en jour se retire de moi.

STÉPHANE.

Soupçonnez-vous qu'un autre?...

JULIEN.

Un autre? — Gabrielle
Ne trompera jamais ma confiance en elle.
Mais n'est-ce point assez de perdre son amour?

STÉPHANE.

Vous l'aimez donc... beaucoup?

JULIEN.

Autant qu'au premier jour;
Plus même. — Elle n'est plus seulement mon délice,
Elle est le fondement de tout mon édifice.
Son amour me manquant, tout me manque à la fois.
Jugez donc ce que vaut ma gaîté quand je vois
Sa froideur sous mes yeux incessamment accrue!

— Je suis le laboureur assis sur sa charrue,
Qui d'un air hébété fredonne une chanson,
En regardant le feu dévorer sa moisson.

STÉPHANE.

Vous vous exagérez sans doute...

A part.

Que lui dire ?

JULIEN.

Je n'exagère rien, non; son cœur se retire.
Si je savais pourquoi, je pourrais y pourvoir...
Et par vous, mon ami, j'espère le savoir.

STÉPHANE.

Par moi, monsieur !

JULIEN.

Ma femme a pour vous de l'estime :
Essayez de gagner sa confidence intime.
Elle est fière, et si j'ai des torts, comme je croi,
Elle s'en ouvrira plutôt à vous qu'à moi.

STÉPHANE.

Vous me donnez, monsieur, un délicat office.

JULIEN.

Au nom de l'amitié rendez-moi ce service.
En un mot, je remets ma vie en votre main.
Adieu.

A part.

Je puis dormir en paix jusqu'à demain.

Il sort.

SCÈNE VIII.

STÉPHANE, seul.

Il traverse lentement la scène, la tête inclinée sur sa poitrine, il va s'asseoir sur le canapé à gauche, et après un long silence :

Après tout, j'aime aussi Gabrielle, je l'aime !
Chacun pour soi. L'amour ne connaît que lui-même.
Je ne partirai pas. — Le tromper cependant
Cet homme qui me vient prendre pour confident
Et de son amitié loyalement m'accable,
C'est une lâcheté dont je suis incapable !
Tout à l'heure déjà mon honneur a frémi
Quand débonnairement il me traitait d'ami;
Ce serait tous les jours nouvelle platitude,
Qui dégénérerait bientôt en habitude,
Car ce que je n'ai pu tout à l'heure éviter,
Le subir par deux fois ce serait l'accepter !
— Laissons aux intrigants les basses perfidies.
La honte n'entre point dans les choses hardies,
Et l'enlèvement seul en cette extrémité
Peut sauver notre amour et notre dignité;
Il faut que Gabrielle à cela se résigne.

Il va pour sortir, quand Tamponet entre.

SCÈNE IX.

TAMPONET, STÉPHANE.

TAMPONET, à part.

Attachons-nous à lui selon notre consigne.

STÉPHANE, à part.

Encor cet imbécile!

TAMPONET.

Hé! hé! mauvais sujet,
Nous avions entamé, ce me semble, un piquet.

STÉPHANE.

Excusez-moi, monsieur, de ne pas le poursuivre.

TAMPONET.

A votre aise.

A part.

Il n'a pas le moindre savoir-vivre.

STÉPHANE.

Julien est-il parti?

TAMPONET.

Je le quitte à l'instant;
Mais il m'a délégué tous ses droits en partant,
Et notamment celui de récréer son hôte.
Si vous vous ennuyez, ce sera de ma faute.

STÉPHANE.

Je le crois; mais je suis si maussade aujourd'hui
Que vous vous laisseriez gagner à mon ennui.

TAMPONET.

Allons donc!

STÉPHANE.

Non, vraiment. Faussez-moi compagnie.

TAMPONET.

Pour qui me prenez-vous?

STÉPHANE.

Point de cérémonie,
De grâce; laissez-moi.

TAMPONET.

Je ne vous quitte pas.

STÉPHANE.

C'est donc moi qui vous quitte alors.

Il sort.

TAMPONET, courant après lui.

Je suis vos pas.

ACTE CINQUIÈME

Même décoration.

Dans l'entr'acte deux domestiques apportent des lampes et le café, qu'ils posent sur la table à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

GABRIELLE, devant la table, TAMPONET, STÉPHANE, ADRIENNE.

TAMPONET.

Ma foi, j'ai bien dîné. — Ce n'est pas que j'y tienne;
Mais si frugal qu'on soit...

ADRIENNE, sur le canapé.

Il faut qu'on se soutienne.

TAMPONET.

Je me suis soutenu. C'est une vérité
Qui n'incrimine en rien ma sensibilité.
Un mauvais estomac ne fait pas un poëte,
Quoi qu'en pense monsieur.

STÉPHANE.

Moi?

A part.

Ce vieillard m'hébète!

GABRIELLE.

Du café, mon cher oncle?

TAMPONET.

Et tout ce qui s'ensuit,
Car je prétends ne pas fermer l'œil de la nuit.
A notre jeune ami je tiendrai compagnie.

STÉPHANE.

A moi? Parbleu! c'est trop... trop de cérémonie;
Je dors la nuit.

TAMPONET.

Allons! Est-ce qu'on peut dormir
Dans un lit d'auberge?

STÉPHANE.

Oui, certe.

A part.

Il me fait frémir.

TAMPONET.

Nous nous promènerions ensemble au clair de lune

STÉPHANE.

Merci!

TAMPONET.

Vous refusez? Allons, soit; sans rancune.

GABRIELLE, à part.

Une tasse, monsieur?

Stéphane s'incline et s'approche de Gabrielle.

ADRIENNE, bas à Tamponet.

Emmenez-le.

TAMPONET, bas.

Très-bien.

STÉPHANE, bas à Gabrielle.

Gabrielle, il me faut un moment d'entretien.
Tâchez de renvoyer votre oncle et votre tante.

GABRIELLE, bas.

Je ne peux pas.

TAMPONET, à la fenêtre.

Voyez quelle lune éclatante,
Mon cher ! Si peu qu'on ait de poésie au cœur,
Cet astre attendrissant le remplit de langueur.

STÉPHANE.

Comment résistez-vous à l'admirer, barbare ?

TAMPONET.

Qui dit que j'y résiste? Allumons un cigare
Et sortons. Rien n'est doux, lorsque l'on sait aimer,
Comme de regarder la lune et de fumer.

STÉPHANE.

Quant à moi, j'aime mieux rester avec ces dames.

ADRIENNE.

Oh ! nous vous permettons de nous quitter. Les femmes
Ont toujours quelque chose à se dire en secret.

STÉPHANE.

Puisque je suis de trop, je sors, mais à regret.

TAMPONET.

Venez, nous causerons.

STÉPHANE, à part.

Allons, il faut le suivre !
Ne trouverai-je rien qui de lui me délivre ?
Tous les moyens sont bons contre un tel importun.

TAMPONET, prenant le bras de Stéphane.

La nature a le soir un enivrant parfum!

Ils sortent.

SCÈNE II.

GABRIELLE, ADRIENNE.

GABRIELLE.

Quel secret as-tu donc?

ADRIENNE.

Quel secret? je t'admire!
C'est toi qui dois avoir quelque chose à me dire.

GABRIELLE.

Et quoi donc?

ADRIENNE.

Presque rien: par exemple, le mot
Que tu glissais tout bas à Stéphane tantôt.

GABRIELLE.

Je ne sais.

ADRIENNE.

Ai-je donc perdu ta confiance,
Ou bien n'oses-tu plus m'ouvrir ta conscience?
J'en ai bien peur.

GABRIELLE.

Jamais je ne t'ai rien caché

ADRIENNE.

Quand Stéphane tantôt de toi s'est rapproché,
Vous avez échangé quelques mots à voix basse.

GABRIELLE.

Ah! oui, je m'en souviens... j'ai dit que j'étais lasse.

ADRIENNE.

Pas autre chose?

GABRIELLE.

Non.

ADRIENNE.

Voudrais-tu l'attester
Par serment?

GABRIELLE.

Quel motif as-tu pour en douter?

ADRIENNE.

Stéphane tout à coup a changé de langage
Et s'est déclaré net contre le mariage,
Pourquoi?

GABRIELLE.

Mais... je ne sais... Tiens, je mens lâchement!
Tout mon cœur se soulève en cet abaissement!
J'appartiens à Stéphane.

ADRIENNE.

Oh!

GABRIELLE.

Du moins de parole.

ADRIENNE.

S'il est temps encor...

GABRIELLE.

Non, pas un mot, je suis folle,
J'ai la fièvre. Tais-toi; le sort en est jeté :
Je suis perdue enfin, voilà la vérité.

ADRIENNE.

Si tu souffres avant la faute consommée,
Pauvre enfant, que sera-ce après?

GABRIELLE.

Je suis aimée!

ADRIENNE.

Tu crois l'être du moins. Elle le crut aussi,
Celle dont ce matin je te parlais ici.
Elle se consolait avec cette pensée
Des hontes dont sans cesse elle était oppressée;
Car, vois-tu, le mensonge est un âpre tyran
Qui ne relâche plus ceux qu'une fois il prend,
Et le ciel juste a fait de ses ignominies
Le secret châtiment des fautes impunies!

GABRIELLE.

Je le sais déjà.

ADRIENNE.

Non; car si tu le savais,
Tu n'irais pas plus loin dans ce chemin mauvais.
C'est un mensonge aisé celui dont l'assurance
Défend contre le monde une chère espérance :
Mais qu'il est douloureux et demande d'efforts
Celui qui n'a plus rien à cacher qu'un remords!
Va, tu le connaîtras un jour le dur supplice
De tromper ton mari, maudissant ton complice;
Et ce sera le jour où tu t'apercevras
Que de sa passion le malheureux est las.

GABRIELLE.

L'amant de ton amie était un misérable,
Voilà tout.

ADRIENNE.

Non; c'était un jeune homme honorable,

Et ses premiers serments furent de bonne foi;
Mais il ne m'aimait plus.

GABRIELLE.

C'était toi? — C'était toi!

ADRIENNE.

Hélas!

GABRIELLE.

Ne rougis pas, ô ma chère Adrienne!
C'est un lien de plus; ma faute aime la tienne!
J'aurai donc une amie à qui me confier,
Qui saura me comprendre et me justifier!

ADRIENNE.

Je ne chercherai pas de vaine échappatoire;
Puisqu'un mot m'a trahie, écoute mon histoire,
Et puissent mes douleurs au moins te protéger!

GABRIELLE.

Je ne veux les savoir que pour les partager.

ADRIENNE.

C'est l'histoire toujours vieille et toujours nouvelle!
Je fus heureuse un an... puisque cela s'appelle
Du bonheur. — Il m'aimait; il le croyait, du moins,
Et ses serments prenaient les anges à témoins.
Puis l'habitude vint. Sa tendresse assouvie
Ne suffit bientôt plus à l'ardeur de sa vie...
Quand une passion vient à se consulter,
Tout s'accorde aussitôt à la précipiter;
Tout déplaît à l'amant refroidi; tout l'irrite,
Surtout ce dont jadis il nous fit un mérite.
S'il cherche à quereller, notre douceur paraît
Comme une résistance à son désir secret;
Notre adresse, autrefois pleine de poésie,
A parer aux soupçons, devient hypocrisie;
Il finit, entends-tu, par plaindre notre époux,

Et prendre, au fond du cœur, son parti contre nous,
Tant ce mari trompé lui paraît honnête homme
Depuis qu'il n'a plus rien à lui voler, en somme.

GABRIELLE.

Mais c'est une infamie!

ADRIENNE.

Hélas! non. C'est le cours
Des choses de la vie et le train des amours.
Mais ce que j'ai souffert, je ne saurais le dire.

GABRIELLE.

Je le comprends assez.

ADRIENNE.

Un seul mot peut suffire :
Je l'aimais, et parfois je désirais sa mort.

GABRIELLE.

Et tu n'as pas rompu?

ADRIENNE.

Ce fut mon plus grand tort.
Mais un reste d'espoir m'en ôtait le courage ;
Et lui de son côté subissait l'esclavage
Par un dernier égard semblable au repentir,
N'osant m'abandonner et désirant partir.
La liaison ainsi, pendant toute une année,
Dans les déchirements s'est encore traînée,
Et Dieu sait jusqu'à quand tous deux aurions souffert
Si mon mari n'avait un jour tout découvert.
Le croirais-tu? j'étais si brisée et si lasse,
Que ce dernier malheur me parut une grâce.

GABRIELLE.

Pauvre âme, ton récit m'a donné le frisson.

ADRIENNE.

Que mon exemple, alors, te serve de leçon;

Car le même malheur sur ton avenir plane.

GABRIELLE.

Ah! ne compare pas ton amant à Stéphane!
Stéphane est simple et bon: il m'aime noblement
Et m'a déjà prouvé son entier dévoûment.
Va, je réponds de lui sans être bien savante,
Et ton récit pour moi n'a pas d'autre épouvante
Que celle du mensonge où j'allais m'enchaîner
Et dont il est à temps venu me détourner.
Merci, tu m'as sauvée.

ADRIENNE.

O Dieu clément!

SCÈNE III.

GABRIELLE, ADRIENNE, STÉPHANE.

STÉPHANE, à Adrienne.

Madame,
Dans sa chambre monsieur Tamponet vous réclame;
A se changer du haut en bas il est réduit,
Et vous avez, dit-il, la clef du sac de nuit.

ADRIENNE.

Qu'est-il arrivé donc?

STÉPHANE.

Une sotte aventure,
Madame; il me faisait admirer la nature
Et récitait des vers charmants, quand tout à coup
Je le vois s'enfoncer en terre jusqu'au cou.
Jugez de mon effroi! j'éclaircis le mystère;
C'était ce grand tonneau béant à fleur de terre,

Et qui pour le moment était plein jusqu'aux bords.
J'en tirai votre époux, tremblant de tout son corps,
Et pendant que je parle il grelotte en chemise
Dans sa chambre, attendant la clef de la valise.

ADRIENNE.

Tenez, portez-la-lui.

STÉPHANE.

Moi?

ADRIENNE.

Vous, oui, s'il vous plaît.

STÉPHANE.

En toute occasion je suis votre valet;
Mais monsieur Tamponet vous demande en personne;
Il craint d'être malade... et de fait, il frissonne.
Je ne lui serais pas, je crois, d'un grand secours.

ADRIENNE, à part.

Je ne les laisserai pas longtemps seuls.

Haut.

J'y cours.

Elle sort.

SCÈNE IV.

GABRIELLE, STÉPHANE.

STÉPHANE.

Enfin nous voilà seuls, et ce n'est pas sans peine!
Je me sentais monter des mouvements de haine
Contre ces importuns...

GABRIELLE, à elle-même.

Oui, c'est le seul parti.

A Stéphane.

Pour la première fois de mes jours j'ai menti,
Stéphane. J'ai menti tout à l'heure à ma tante;
A mon mari demain il faudra que je mente,
Et, s'il n'éclate pas, notre amour criminel
Condamnera ma vie au mensonge éternel.
Mais ma fierté ne peut s'arranger d'un tel hôte,
Et je ne joindrai pas la bassesse à la faute.
Aussi bien je vous dois et dois à mon époux
De n'être plus à lui lorsque je suis à vous.

STÉPHANE.

Étrange sympathie! étrange et que j'admire!
Ce que vous dites là, je venais vous le dire.
Notre amour dégradé ramperait sous ce toit,
Et nous voulons tous deux qu'il marche fier et droit.
Nous fuirons, n'est-ce pas?

GABRIELLE.

Oui. Quand?

STÉPHANE.

Cette nuit même.
On ne diffère pas une mesure extrême.

GABRIELLE.

La réprobation du monde nous attend,
Songez-y.

STÉPHANE.

Qu'elle vienne, et je serai content!
Que ce monde irascible, et devant qui tout tremble,
Par son courroux nous lie à tout jamais ensemble;
Je bénirai l'arrêt qui nous met hors la loi,
Et ne vous laisse plus d'autre soutien que moi;
Car si jamais deux cœurs furent faits l'un pour l'autre,
N'est-ce donc pas le mien, Gabrielle, et le vôtre?

GABRIELLE.

Hélas!

STÉPHANE.

Vous soupirez, chère femme, et vos yeux
Se baissent pour cacher des pleurs silencieux.
M'enviez-vous déjà cette joie ineffable,
Dites?

GABRIELLE.

Qu'une rupture est chose lamentable,
Et comme le passé va nous enveloppant
D'imperceptibles nœuds qu'on ne sent qu'en rompant!
Tandis que vous parliez, — pardonnez ma faiblesse,
Stéphane, — il m'a semblé voir toute ma jeunesse
Se lever en pleurant et me tendre les bras
Comme pour me crier : Ne m'abandonne pas!

STÉPHANE.

Séchez, séchez vos yeux! Quelle est cette démence?
Votre jeunesse? eh bien! voici qu'elle commence!
Son véritable essor date de notre amour,
Et rien ne doit compter pour nous jusqu'à ce jour.
Commençons, ou plutôt recommençons la vie!
Nous chercherons un coin abrité de l'envie,
Où nous puissions en paix, loin de ce monde altier,
Nous être l'un à l'autre un monde tout entier!
Je sais, si vous voulez, un village en Bretagne,
Sur le bord de la mer, au pied d'une montagne;
Nid d'amour vers lequel les bruits de l'univers
S'éteignent, par celui de l'Océan couverts!

GABRIELLE.

Eh bien! préparez tout pour partir dans une heure;
Cette maison me navre; il semble qu'elle pleure!
— Silence, on vient.

SCÈNE V.

STÉPHANE, JULIEN, GABRIELLE.

GABRIELLE, avec effroi.

Julien!

JULIEN, très-calme; il a des dossiers sous le bras.

Oui, c'est moi, mes amis.
Je vous reviens plus tôt que je n'avais promis;
Mais mieux que la frayeur, les heureuses nouvelles
Aux pieds du voyageur peuvent mettre des ailes.

STÉPHANE.

Quoi donc?

JULIEN.

Je vous rapporte un sujet de gala :
Monsieur le secrétaire intime, touchez là.

STÉPHANE.

Que veut dire?...

JULIEN.

Parbleu, mon cher, cela veut dire
Que l'amitié n'est pas toujours un mot pour rire.

STÉPHANE.

Tant de chaleur me touche, et j'en reste confus;
Mais vous aviez sans doute oublié mon refus.

JULIEN.

Lorsque j'aime les gens, j'ajuste mes services
A leurs vrais intérêts et non à leurs caprices.
Donnez mon zèle au diable autant qu'il vous plaira,
Traitez-le d'indiscret, d'absurde et cætera,

Je ne m'émeus pas plus de votre rebuffade
Qu'un bon chirurgien des cris de son malade.

STÉPHANE.

Je suis reconnaissant à ce zèle parfait,
Mais je ne puis, monsieur, en accepter l'effet
Tant que mon père...

JULIEN.

Encor cette plaisanterie ?
Soyez donc une fois sérieux, je vous prie,
Et faites-moi l'honneur de ne pas me traiter
En précepteur bourru que l'on craint d'irriter.

STÉPHANE.

Mais si j'ai des raisons....impossibles à dire ?

JULIEN.

Dès qu'il en est ainsi, pardon, je me retire...

Il va poser ses papiers sur la table.

Non pourtant sans trouver assez blessant pour moi
Que dans mon amitié vous ayez si peu foi.

STÉPHANE.

Si mon secret était à moi seul, je vous jure...

JULIEN.

Oh! oh! voilà qui sent l'amoureuse aventure.
— Je m'en doutais.

STÉPHANE.

Alors, pourquoi m'interroger ?

JULIEN.

Contre vous-même, ingrat, je veux vous protéger.

STÉPHANE.

Épargnez-vous, monsieur des remontrances vaines :
L'amour qui me dévore a coulé dans mes veines.

JULIEN.

Bien! je ne prétends pas l'en tirer; mais en quoi
Ce grand amour est-il contraire à votre emploi?
Tout votre temps est donc pris par votre maîtresse?

STÉPHANE.

Elle est pure, monsieur : je n'ai que sa tendresse.

JULIEN.

D'où vient donc?...

STÉPHANE, avec embarras.

Elle veut que je parte, et je pars.

JULIEN.

Bah! ces voyages-là sont sujets aux retards.

STÉPHANE.

Je pars demain.

JULIEN.

D'honneur?

STÉPHANE.

D'honneur.

GABRIELLE, à part.

Quelle torture!

JULIEN.

Vous êtes, cher Stéphane, une noble nature,
Et celle qui vous pousse à pareille action
A, quelle qu'elle soit, mon admiration.

GABRIELLE, bas à Stéphane.

Dites la vérité, sa louange me tue.

STÉPHANE.

Votre éloge se trompe et je le restitue :
Je ne pars pas seul.

JULIEN, à part.

Dieu! — Tais-toi, cœur frémissant!
Il sera toujours temps de répandre du sang.

GABRIELLE.

Vous méprisez beaucoup cette femme?

JULIEN, passant au milieu.

Au contraire.
Quand d'un amour funeste il n'a pu se distraire,
C'est un cœur bien placé qui seul peut consentir
A se perdre à jamais plutôt que de mentir.
D'ailleurs, à mon avis, l'adultère est un crime
Grotesquement ignoble à moins d'être sublime,
Comme un fleuve fangeux qui se change en égout,
Si dans sa véhémence il n'entraîne pas tout.

STÉPHANE.

Ainsi, vous approuvez... cette femme?

JULIEN.

Oui, sans doute.
Puisqu'elle ne peut plus tenir la bonne route.
— A-t-elle des enfants?

STÉPHANE, hésitant.

Elle en a.

JULIEN.

Je la plains...
Et je les plains aussi, ces pauvres orphelins.

STÉPHANE.

Ne les peut-elle pas emmener?

JULIEN.

Et le père!!!
— Ah bah! quelque crétin que rien ne désespère..!

Car il serait aimé s'il aimait ses enfants!
Aussi n'est-ce pas lui que je plains et défends;
C'est vous, mon pauvre ami, c'est cette pauvre femme,
Qui d'un monde inflexible osez braver le blâme,
Sans soupçonner encor l'un ni l'autre, je crois,
Dans quel bois épineux vous taillez votre croix,
Et quelle solitude immense, infranchissable
Il va se faire autour de votre amour coupable.

STÉPHANE.

Est-ce une solitude où l'on est deux?

JULIEN.

C'est pis,
C'est un cachot où sont liés deux ennemis.
Car on sait trop comment ces unions boiteuses
Se changent à la longue en des chaînes honteuses
Où les deux enchaînés, l'un à l'autre cruels,
Se reprochent tout bas leurs regrets mutuels!

STÉPHANE.

Je suis sûr de ne rien regretter.

JULIEN.

Vous, peut-être;
Mais elle! — Croyez-vous qu'à travers sa fenêtre
Elle verra passer d'un œil bien aguerri
La moindre paysanne au bras de son mari?
Où que vous conduisiez son exil adultère,
Vous la verrez baisser les regards et se taire
Lorsque les bonnes gens se tenant par la main
Sans ôter leur chapeau passeront leur chemin.
Pauvre femme! ses yeux errant dans l'étendue,
Comme pour y chercher la paix qu'elle a perdue,
Tâchent de découvrir par delà l'horizon
La place bienheureuse où fume sa maison,
La maison où jadis elle entra pure et vierge...

Tandis que derrière elle une chambre d'auberge
Garde pour compagnon à ses mornes douleurs
Un étranger pensif dont la vie est ailleurs!

STÉPHANE.

Non! dites un amant dont le sourire efface
Ce que ses yeux en pleurs demandent à l'espace.

JULIEN.

Croyez-vous donc...

A Gabrielle.

Crois-tu qu'il soit heureux, l'amant?
Non; dans son amour même il trouve un châtiment :
Plus il honorera sa maîtresse en épouse,
Plus le tourmentera sa mémoire jalouse;
Car elle aura beau faire, elle ne fera pas
Qu'un autre ne l'ait point tenue entre ses bras!
Elle peut bien donner son honneur et sa vie,
Sa beauté, tout... hormis sa pureté ravie,
Hormis la foi jurée et le lit nuptial,
Et l'oubli d'un mari qui devient un rival.
Ce souvenir la souille ou du moins la profane...

Mouvement de Gabrielle.

Si tu doutes, crois-en la pâleur de Stéphane.

STÉPHANE.

Je saurai secouer ce triste souvenir.
Qu'importe le passé lorsque j'ai l'avenir?

JULIEN.

Il n'est pas de bonheur hors des routes communes :
Qui vit à travers champs ne trouve qu'infortunes.
Oubliez l'avenir tout comme le passé;
L'avenir est perdu pour vous, pauvre insensé!

STÉPHANE.

Tant mieux donc! L'avenir dont le monde nous flatte

A la tranquillité d'une eau dormante et plate.
Mieux vaut la pleine mer avec ses ouragans,
Ses superbes fureurs, ses flots extravagants
Qui vous font retomber du ciel jusqu'aux abîmes
Pour vous lancer du gouffre à des hauteurs sublimes!
Les bonheurs négatifs sont faits pour les poltrons :
Nous serons malheureux... mais du moins nous vivrons.

JULIEN.

Voilà certe une belle et vive poésie.
J'en sais une pourtant plus saine et mieux choisie,
Dont plus solidement un cœur d'homme est rempli :
C'est le contentement du devoir accompli,
C'est le travail aride et la nuit studieuse,
Tandis que la maison s'endort silencieuse,
Et que pour rafraîchir son labeur échauffant
On a tout près de soi le sommeil d'un enfant.
Laissons aux cerveaux creux ou bien aux égoïstes
Ces désordres au fond si vides et si tristes,
Ces amours sans lien et dont l'impiété
A l'égal d'un malheur craint la fécondité.
Mais, nous autres, soyons des pères — c'est-à-dire,
Mettons dans nos maisons, comme un chaste sourire,
Une compagne pure en tout et d'un tel prix
Qu'il soit bon d'en tirer les âmes de nos fils,
Certains que d'une femme angélique et fidèle,
Il ne peut rien sortir que de noble comme elle!
Voilà la dignité de la vie et son but!
Tout le reste n'est rien que prélude et début;
Nous n'existons vraiment que par ces petits êtres
Qui dans tout notre cœur s'établissent en maîtres,
Qui prennent notre vie et ne s'en doutent pas
Et n'ont qu'à vivre heureux pour n'être point ingrats.
Ah! mon ami, voilà la seule route à suivre,
La seule volupté dont rien ne désenivre!
Vous l'avez sous la main et vous la rebutez

Pour courir les hasards et les calamités!
Réfléchissez encore.

STÉPHANE.

Il est trop tard.

JULIEN.

Non, certe,
Il n'est jamais trop tard pour refuser sa perte.
Mais les femmes ont plus d'éloquence que nous :

A Gabrielle.

Achève, s'il se peut, de sauver ces deux fous.
Moi, je vous quitte. Il faut que je me débarrasse
En lieu sûr et sous clef de cette paperasse.

Il passe à la table et y prend ses dossiers.

A part.

J'ai fait pour la sauver un effort surhumain;
Je laisse, Dieu puissant, le reste en votre main.

Il sort à droite.

SCÈNE VI.

STÉPHANE, GABRIELLE.

GABRIELLE, après un silence et sans lever les yeux.

Adieu, monsieur, adieu pour toujours.

STÉPHANE, de même.

Oui, madame.

Il sort lentement, la tête basse.

SCÈNE VII.

GABRIELLE, seule.

O Dieu! quelle lumière il se fait dans mon âme!
Au bord de quel abîme, aveugle, je courais!
Sans Julien, malheureuse! à présent j'y serais...
Mais quelle autorité dans son langage! et comme
L'autre n'est qu'un enfant à côté de cet homme!

SCÈNE VIII.

JULIEN, GABRIELLE.

JULIEN.

Stéphane?...

GABRIELLE.

Il est parti pour ne rentrer jamais.
Il est parti, monsieur, parce que je l'aimais.
Cette femme c'est moi. — Que mon sort s'accomplisse;
Je ne murmure pas contre votre justice.

Elle tombe à genoux.

JULIEN.

Relève-toi, ma fille. Ai-je vraiment le droit
D'être un juge orgueilleux et dur à ton endroit?
Dans ton égarement d'un jour, je me demande
Lequel de nous, pauvre âme, eut la part la plus grande,
Lequel doit s'accuser, toi qui m'as oublié,
Ou bien sur mon trésor moi qui n'ai pas veillé;

Moi qui, dans mon travail absorbé sans relâche,
M'imaginant ainsi remplir toute ma tâche,
Sans m'en apercevoir ai perdu jour par jour
Les soins et le respect, ces gardiens de l'amour,
Et qui suis devenu dans ma lutte obstinée
Un autre homme que l'homme à qui tu t'es donnée!
Tu le vois, mon enfant, dans ce pas hasardeux
Tous deux avons failli; pardonnons-nous tous deux.

GABRIELLE.

Oh! vous êtes clément comme un Dieu!

JULIEN.

Comme un père.
Mais je regagnerai ton amour, je l'espère...

GABRIELLE.

Me rendrez-vous le vôtre?

Il l'attire dans ses bras.

SCÈNE IX.

TAMPONET, en robe de chambre, JULIEN, GABRIELLE, ADRIENNE.

TAMPONET, enrhumé et prononçant les *m* en *b*.

O le charmant tableau!

JULIEN.

Quelle voix!

TAMPONET.

Oui, je suis enrhumé du cerveau.
C'est votre jeune ami qui, d'humeur folichonne,
S'est délivré de moi tantôt dans une tonne...

Mais je m'en vengerai par un mot fort piquant
Et ne parlerai plus de lui qu'en m'en moquant.

ADRIENNE, à Gabrielle.

Que te semble à présent de mon petit système?

GABRIELLE, tendant la main à Julien.

O père de famille! ô poëte! je t'aime!

FIN DE GABRIELLE.

LE
JOUEUR DE FLUTE

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS

Représentée pour la première fois, à Paris, à la Comédie-Française, le 19 décembre 1850.

A

LA MÉMOIRE

DE

MARCEL DE BRAYER

Si qua fata aspera rumpas...

PERSONNAGES

ARIOBARZANE (Chalcidias).
PSAUMIS.
BOMILCAR.
LAÏS.
TIMAS, esclave de Laïs (rôle muet).

La scène est à Corinthe, chez Laïs.

LE
JOUEUR DE FLUTE

Le théâtre représente une chambre antique richement ornée; pavé de mosaïque; tentures aux murs, vases d'argent, trépieds dorés; une statue de l'Amour, au fond, à droite du spectateur. Sur le devant, du même côté, un lit de repos. — Sur le devant, à gauche, une table ronde; du même côté, au premier plan, un cabinet fermé par une portière; au deuxième plan, la chambre de Laïs. — Au fond, vers la droite, la porte du dehors, par laquelle on aperçoit l'atrium plein de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIMAS, rangeant la table, PSAUMIS, BOMILCAR, entrant par le fond.

PSAUMIS.

Va-t'en dire à Laïs que je suis là, petite,
Avec un étranger que j'amène en visite.

Timas sort et va chez Laïs.

BOMILCAR.

Mon teint cuivré paraît étonner ce minois.
N'a-t-elle donc jamais vu de Carthaginois?

PSAUMIS.

Elle a dû voir de tout. — Regardez, je vous prie,
Ces vases, ces trépieds, cette marqueterie,
Et, dans ce coin, l'Amour en marbre de Paros,
Chef-d'œuvre sous les doigts de Phidias éclos,
Hein? comme tout cela vous porte un air de fête!

BOMILCAR.

Vous en avez donné votre part?

PSAUMIS.

Pas si bête!
Je ne fais des cadeaux que du genre anodin :
Par exemple, au printemps des fleurs de mon jardin;
De ses fruits en été, du gibier en automne,
En hiver rien du tout, voilà ce que je donne.

BOMILCAR.

Que n'ai-je pratiqué ces principes prudents!

PSAUMIS.

Les femmes ont mangé vos biens?

BOMILCAR.

A belles dents.

PSAUMIS.

Mais vous verrez Laïs : elle est d'un autre étage
Que toutes vos beautés voraces de Carthage.

BOMILCAR.

Vous la serrez de près, je pense?

PSAUMIS.

Quelque peu,
Et je ne la crois pas insensible à mon feu.
Son galant part ce soir, et, sans fausse grimace,
Je ne suis qu'un grand sot si je ne le remplace.

BOMILCAR.

Et quel est ce seigneur?

PSAUMIS.

Un barbare... Pardon,
Seigneur carthaginois... l'habitude!

BOMILCAR.

Allez donc.

PSAUMIS.

C'est un riche seigneur de Perse, Ariobarzane,
Qui tient depuis huit jours la belle courtisane.

BOMILCAR.

Fâcheux prédécesseur pour la comparaison
Qu'un Perse! ces gens-là jettent l'or à foison.

PSAUMIS.

Je compte justement, mon cher, sur ce bon Perse
Pour me mettre en état, par un coup de commerce,
De faire avec Laïs le prodigue à mon tour,
Sans qu'il m'en coûte rien, qu'un tout petit détour.

BOMILCAR.

Contez-moi donc la chose.

PSAUMIS.

Oh! c'est toute une histoire.
Mais vous êtes discret?

BOMILCAR.

Je n'ai pas de mémoire.

PSAUMIS.

Eh bien donc, ma femme est... J'ai lieu d'être confus,
Seigneur, après quinze ans de mariage et plus;

C'est un accroissement de famille inutile,
Et j'aurais bien mieux fait de me tenir tranquille.

BOMILCAR.

Petit écervelé!

PSAUMIS.

C'est vrai. Que voulez-vous?
J'avais prêté le flanc à des soupçons jaloux :
Il m'a fallu calmer une affreuse bourrasque.
Bref, ma femme pour l'heure a droit d'être fantasque.
— Elle entendit, voici dix jours, je ne sais où,
Je ne sais quel joueur de flûte à triple trou ;
Elle le désira comme esclave. Le rustre
Sut qu'on le marchandait pour une femme illustre
(Bien que mon intendant dissimulât mon nom),
Car il lui demanda deux talents, sinon non.
Je sermonnai ma femme : elle en était coiffée.
Des pleurs, des cris ! Enfin, j'achetai son Orphée.
Mais, par une exigence étonnante, cet ours
Ne voulut se livrer qu'au terme de huit jours,
Jurant le Styx, — serment bien digne de créance !
Qu'il se présenterait vivant à l'échéance.
Voilà ma femme au ciel ! Mais, ô sexe insensé !
Le lendemain matin l'envie avait passé.
La femme est, je l'avoue, un étrange grimoire !...
Où voulais-je en venir?

BOMILCAR.

Permettez : votre histoire
Peut, au train qu'elle prend, durer jusqu'à demain.
Je vais vous l'achever, moi, dans un tour de main.
Vous avez un esclave à revendre ; le Perse
Est homme à l'acheter très-cher sans controverse ;
Il coûte deux talents, vous le revendez trois,
Et du double Mercure usurpant tous les droits,
Vous plairez à Laïs avec le bénéfice.

PSAUMIS.

Justement.

BOMILCAR.

Bien joué! Vous n'êtes pas novice.

SCÈNE II.

LAÏS, PSAUMIS, BOMILCAR.

LAÏS.

Bonjour; je vous ai fait bien attendre, Psaumis.

PSAUMIS.

Un peu. Je vous présente un de mes bons amis,
Mon hôte, le seigneur Bomilcar de Carthage,
A qui, si vous m'aimez, vous ferez bon visage.

LAÏS, allant à lui.

Ami de mon ami, soyez le bienvenu!

BOMILCAR.

D'un accueil cordial il m'avait prévenu;
Mais il n'avait pas dit, et nul ne pourrait dire
Le charme hospitalier de votre doux sourire.

LAÏS.

C'est très-galant, cela.

BOMILCAR.

Pour un Carthaginois.

PSAUMIS, à part.

Voudrait-il me souffler ma Laïs, le sournois?

LAÏS.

Que fait-on à Carthage?

BOMILCAR.

On y fait les javelles.

LAÏS.

En effet, c'est le temps. Et pas d'autres nouvelles ?

PSAUMIS.

On doit gloser un peu sur le brusque départ
D'un fin négociant appelé Bomilcar.

LAÏS.

Quoi! vous êtes parti, seigneur, sans crier gare?

BOMILCAR.

Mes adieux auraient fait une affreuse bagarre.
J'ai là-bas des amis, plus chauds que de raison,
Qui, pour me conserver, m'auraient mis en prison

LAÏS.

J'entends; de ces amis, sans nulle complaisance,
Qui vous font un fardeau de la reconnaissance,
Et viennent sans pudeur et d'un ton discourtois
Vous appeler ingrat tous les trente du mois?

BOMILCAR.

C'est cela justement, sauf une erreur de date ;
C'est le trois que chez nous l'ingratitude éclate,

PSAUMIS.

Ça, combien devez-vous ?

BOMILCAR.

Cent talents.

LAÏS.

Tout mon bien !
C'est énorme!

PSAUMIS.

A payer — à devoir, ce n'est rien,

BOMILCAR.

Je prétends m'acquitter pourtant en honnête homme.
J'ai sauvé du naufrage une petite somme,
Et j'espère trouver une combinaison
Pour relever un jour l'honneur de ma maison.

LAÏS.

Si la mienne, qu'on dit assez divertissante,
Peut vous distraire un peu de la patrie absente...

PSAUMIS.

Baste! il soutient l'exil d'un cœur bien dégagé.

BOMILCAR.

N'importe!

LAÏS.

On voit chez moi Corinthe en abrégé,
Dans ce qu'elle a de mieux tout ensemble et de pire.
On lit, on chante, on joue, on discute...

PSAUMIS, tendrement.

On soupire!

LAÏS.

On bâille aussi parfois.

PSAUMIS.

Plus souvent qu'on ne rit,
Quand le Perse est présent et qu'il fait de l'esprit.

LAÏS.

Oui, j'en conviens; il a dans son impertinence
Je ne sais quoi de gauche et qui fait dissonance.
Tout son maintien d'ailleurs est ainsi contrasté,
Et flotte entre l'orgueil et la timidité.
Enfin c'est le barbare avec son arrogance,
Qui se sent tout grossier devant notre élégance,
Et qui fait pour l'atteindre un effort maladroit
Pareil à ceux d'un homme ivre pour marcher droit.

PSAUMIS.

Comment avez-vous pris cet oison?

BOMILCAR, à part.

Pour sa plume.

LAÏS.

Sait-on ce que l'on prend, lorsque l'on prend un rhume?

PSAUMIS.

Le mot est trop benin, Laïs, pour l'animal.

LAÏS.

Enfin, il part ce soir! n'en disons pas de mal.

BOMILCAR.

Bah! le plus fort est fait.

PSAUMIS.

Puis-je espérer, charmante,
Que je vous trouverai maintenant plus clémente?
Je n'ai plus de rivaux.

LAÏS.

Qu'un seul, cher ingénu,
Mais le plus dangereux de tous.

PSAUMIS.

Qui?

LAÏS.

L'inconnu.

SCÈNE III.

BOMILCAR, PSAUMIS, ARIOBARZANE, LAIS.

ARIOBARZANE, du fond.

Salut à tous les trois!

LAÏS.

Bonjour, Ariobarzane.

ARIOBARZANE.

L'entretien s'interrompt à cause d'un profane?

LAÏS.

Nous parlions de Psaumis.

ARIOBARZANE.

Par Vulcain! parlons-en.

PSAUMIS, intrigué.

Par Vulcain?

ARIOBARZANE.

C'est un Dieu marié.

PSAUMIS, à part.

Sot plaisant!

ARIOBARZANE.

Vous avez mal aux nerfs? — un peu de patience,
Mon cher! c'est aujourd'hui ma dernière audience.

BOMILCAR, bas à Psaumis.

D'ailleurs, il paîra tout.

PSAUMIS, bas.

Oui.

LAÏS.

Vous partez?

ARIOBARZANE.

Hélas!
Je viens vous dire adieu. — Ne vous dérangez pas,
Chers seigneurs; nos adieux n'ont rien de pathétique.

LAÏS.

Oh! non.

A part.

Qu'il me déplaît avec ce ton caustique!

ARIOBARZANE, ôtant ses colliers et ses bracelets.

En souvenir de moi, gardez ces derniers dons.
Je demande en échange un millier de pardons
Pour huit jours d'un ennui bien juste, je l'avoue,
Mais que cachait bien mal votre petite moue.

LAÏS.

Si vous vous accusez, je vous pardonne, et veux
Qu'en souvenir aussi vous gardiez ces cheveux.

ARIOBARZANE.

Merci bien! — C'est fini, chers seigneurs, et nos larmes,
Comme vous le voyez, n'ont pas fait de vacarmes.

LAÏS, à part.

Insolent!

ARIOBARZANE.

Voulez-vous maintenant, bon Psaumis,
M'entretenir d'affaire? il vous est tout permis.

PSAUMIS.

Nous ennuierions Laïs.

ARIOBARZANE.

Bah! pour une minute.

LAÏS.

De quoi donc s'agit-il?

ARIOBARZANE.

C'est un joueur de flûte,
Dont il ne sait que faire et qu'il veut me céder.

LAÏS.

Ah!

ARIOBARZANE.

Nous ne serons pas longs à nous accorder.
— Votre prix?

PSAUMIS.

Mais Laïs...

ARIOBARZANE.

Il me plaît qu'elle écoute.
Votre prix?

PSAUMIS.

Trois talents.

ARIOBARZANE.

C'est cher.

PSAUMIS.

Il me les coûte.

ARIOBARZANE.

En vérité?

PSAUMIS.

Mais... oui.

ARIOBARZANE.

Vous êtes un hâbleur.

PSAUMIS.

Je jure...

ARIOBARZANE.

Alors, pardon! vous êtes un voleur.
C'est ce que je voulais prouver devant madame,
Pour bien l'édifier sur votre beauté d'âme.

PSAUMIS.

Ma réputation échappe aux insolents.

ARIOBARZANE.

L'esclave ne vous a coûté que deux talents.

PSAUMIS.

Comment le savez-vous?

ARIOBARZANE.

D'une assez bonne source,
L'ami! Car ton argent est tombé dans ma bourse.
Cet esclave, c'est moi.

PSAUMIS.

Vous?

ARIOBARZANE.

Moi!

BOMILCAR.

C'est saugrenu.

LAÏS, à Psaumis.

Si c'était lui, seigneur, vous l'auriez reconnu.

PSAUMIS.

Eh! c'est mon intendant qui m'acheta le traître!
Je ne l'ai jamais vu.

ARIOBARZANE.

Regarde-moi, mon maître.

Moment de silence. — Laïs et Bomilcar éclatent de rire.

PSAUMIS, à part.

Je suis vexé.

BOMILCAR, à Psaumis.

Voilà tous vos plans renversés!

LAÏS, à Ariobarzane.

Il comptait, grâce à vous, couvrir ses déboursés!

PSAUMIS.

Oui, riez! — Le vaurien plus que moi vous attrape.

LAÏS.

Tiens! c'est vrai. — Qu'étiez-vous avant d'être satrape?

ARIOBARZANE.

Que vous importe encor, puisque j'ai pris congé?

LAÏS.

Eh! mais... je veux savoir jusqu'où j'ai dérogé.

ARIOBARZANE.

Je suis Chalcidias, pâtre de Thessalie.

Il va s'asseoir sur le lit de repos.

LAÏS.

Un pâtre? soit! L'état n'a rien qui m'humilie.

PSAUMIS, à Chalcidias.

Un esclave devant son maître ose s'asseoir?
Debout!

CHALCIDIAS, s'allongeant sur le lit de repos.

Ma liberté n'expire que ce soir.

BOMILCAR.

Par Jupiter! l'aplomb du coquin m'émerveille!

CHALCIDIAS, nonchalamment.

Seigneur, qui m'appelez coquin, je vous conseille

De ne pas oublier que je suis votre égal
Jusqu'à ce soir, — sinon les choses iront mal.

LAÏS, s'approchant de Chalcidias.

Puisque vous êtes fier, pourquoi cette folie
De vous vendre?

CHALCIDIAS.

Pourquoi? — Je vous trouvais jolie.

LAÏS.

On ne m'a jamais fait de compliment si doux.

PSAUMIS, à Laïs.

Vous causez avec lui?

LAÏS, à Psaumis.

De quoi vous mêlez-vous?

BOMILCAR, à part.

Tiens, tiens!

LAÏS, à Chalcidias.

C'est le désir de m'être quelque chose
Qui vous a fait vous vendre... et pas une autre cause?

CHALCIDIAS.

Oui, vous m'aviez tourné la tête. Je croyais,
(Ne vous moquez pas trop de l'erreur d'un niais)
Je croyais que le sort le plus digne d'envie
Était de vous avoir, fût-ce au prix de ma vie.

LAÏS.

Si j'avais deviné ce coup extragavant!...

CHALCIDIAS.

Vous m'auriez mis dehors comme un vil intrigant,
Et vous auriez bien fait.

PSAUMIS.

Bon! il se rend justice.

CHALCIDIAS.

Je ne vous parle pas, petit dieu d'avarice.

LAÏS, à Chalcidias.

Pourtant...

CHALCIDIAS.

Ne faisons pas d'élégie après coup.
Je ne regrette rien, ma belle, rien du tout.
J'ai satisfait pendant huit jours, — huit jours de fête!
Les curiosités qui bouillaient dans ma tête;
J'ai goûté les plaisirs que j'enviais d'en bas,
Tout ce qu'il me troublait de ne connaître pas;
J'ai moi-même exercé le luxe et l'insolence,
Connu l'oisiveté, mieux encor : l'indolence!
Pratiqué les festins dans l'or et le cristal,
Le sommeil sur des lits d'ivoire oriental,
Et l'amour aux genoux d'une telle maîtresse
Qu'on n'en trouverait pas une seconde en Grèce.
Pour comble, trois vauriens, arrivant de Paphos,
M'ont joué de la flûte au nez et joué faux...
Mais n'importe! il est doux de voir souffler les autres.
Tous ces plaisirs, seigneurs, ne sont-ils pas les vôtres?
Eh bien, par Jupiter! riches qui m'écoutez,
Je m'en vais pardonnant à vos prospérités!
Riche ou pauvre, pour moi c'est une chose sûre
Que le cœur de chaque homme est de même mesure :
Qu'on l'emplisse à la mer, qu'on l'emplisse au ruisseau,
Le vase ne tient pas plus d'une goutte d'eau;
Et l'inégalité dont le pauvre se blesse
N'est pas dans ce qu'on puise, elle est dans ce qu'on laisse.
— Croyez-vous que ce soit trop de ma liberté,
Pour m'être convaincu de cette vérité?

PSAUMIS.

Puisque la différence a si peu d'importance,
Je ferai de moitié réduire ta pitance.

BOMILCAR, bas, à Psaumis.

Maltraitez-le, c'est bien!

LAÏS, à Psaumis.

C'est mal à vous, seigneur.

CHALCIDIAS, à Laïs.

Laissez! Les deux talents lui donnent de l'humeur;
Mais il découvrira sous peu quelque autre chose,
Qui, j'ose l'espérer, en doublera la dose.

PSAUMIS.

C'est bon! ton compte est fait, à toi.

LAÏS, à Chalcidias.

Vous êtes fou
D'agacer le bourreau quand il vous tient au cou.

CHALCIDIAS.

La corde cassera.

LAÏS.

Vous êtes économe,
Psaumis, mais point méchant: vendez-moi ce jeune homme.

BOMILCAR, à part.

L'y voilà.

PSAUMIS, hésitant.

Vous voulez?...

BOMILCAR, vivement.

Psaumis n'est pas vénal:
Il vous le donne.

PSAUMIS.

Non!

A part.

Peste de l'animal!

Haut.

Je suis trop généreux, Laïs, pour vous le vendre;
Mais pour vous le donner, je tiens trop à le pendre.

LAÏS.

Que dites-vous?...

CHALCIDIAS.

Soyez tranquille là-dessus,
Madame; il n'est pas homme à pendre tant d'écus.
— Mais je suis peu flatté, s'il faut que je le dise,
D'être traité par vous comme une marchandise;
Car, pour vous, qu'on me pende ou ne me pende pas,
Je suis Ariobarzane et non Chalcidias.

LAÏS.

Je croyais vous servir.

CHALCIDIAS, sèchement.

Soit! Vous êtes très-bonne;
Mais je ne veux subir la pitié de personne.

LAÏS.

Puisque vous le prenez ainsi, tant pis pour vous!

Elle sort.

SCÈNE IV.

BOMILCAR, CHALCIDIAS, PSAUMIS.

PSAUMIS.

A nous deux maintenant!

CHALCIDIAS.

A nous deux, grippe-sous.

PSAUMIS.

Tes insolences, va, tu me les paîras toutes!
Ah! tu m'as bafoué, coquin! ah! tu me coûtes
Deux talents! et de plus, avec mon propre argent

Tu m'as soufflé Laïs, scélérat d'indigent!
C'est bon! — Je ne sais pas ce qu'on pourra te faire;
Mais j'imaginerai de quoi me satisfaire.

CHALCIDIAS.

Bah! quoi que vous fassiez, il faudra me nourrir.
A votre place, moi, je me ferais mourir
De faim. C'est un trépas fort propre et qui, je pense,
N'a rien d'antipathique à vos goûts de dépense.

PSAUMIS.

Tu ris? — Mais rira bien qui rira le dernier.

BOMILCAR, à Psaumis.

Vous êtes simple, ami, sans vous calomnier.

PSAUMIS.

En quoi?

BOMILCAR.

Voyez-vous pas que ce jeune sauvage
Est parfaitement sûr de frauder l'esclavage?

PSAUMIS.

Et comment, je vous prie?

BOMILCAR.

En se tuant ce soir.

PSAUMIS.

Lui?

CHALCIDIAS.

Moi?

BOMILCAR.

Lui. — Vous!

PSAUMIS, inquiet.

Allons! qu'en pouvez-vous savoir?

CHALCIDIAS.

Je crois que le seigneur Bomilcar extravague.

BOMILCAR.

Vous croyez? — Voulez-vous me prêter cette bague?

CHALCIDIAS.

Volontiers.

Il la donne à Bomilcar qui en ouvre le chaton et la porte à ses lèvres

Arrêtez!

BOMILCAR.

Pourquoi?

CHALCIDIAS.

C'est du poison.

BOMILCAR.

Je m'en doutais.

A Psaumis.

Eh bien! n'avais-je pas raison?

CHALCIDIAS.

Rendez-moi mon anneau.

PSAUMIS, saisissant la bague.

Non pas, par Hippocrate!

CHALCIDIAS.

Il est d'autre trépas que celui de Socrate.

PSAUMIS.

Eh! là, mon bon ami, mon cher Chalcidias,
J'ai voulu plaisanter; on ne te battra pas.
Tu n'auras d'autre emploi que jouer de la flûte;
On te nourrira bien, entends-tu?

CHALCIDIAS.

Quelle brute!

PSAUMIS.

Oui, j'ai l'air d'un butor, mais mon air est trompeur.
Je suis doux; remets-toi, voyons! je t'ai fait peur?
C'était de la gaîté, voilà tout! j'ai cru rire.
Mais, pour l'amour des dieux, ne va pas te détruire!

CHALCIDIAS.

Sache qu'un cœur, nourri dans un peu de fierté,
Survit à tout, Psaumis, hors à sa liberté,
Et qu'en te la vendant pour payer un caprice,
J'envisageais déjà la mort libératrice.

PSAUMIS.

Rien ne peut te fléchir en ta faveur?

CHALCIDIAS, souriant.

Non, rien.

PSAUMIS.

Mais tu n'as pas le droit de te tuer, vaurien!
Ton serment par le Styx...

CHALCIDIAS.

J'ai juré, non de vivre,
Mais bien de me livrer vivant, — et je me livre.

PSAUMIS.

C'est de l'improbité, c'est... je suis ruiné!
Et ma femme qui va me faire un nouveau-né!
Laisse-moi te revendre au moins.

BOMILCAR.

Je vous l'achète.

PSAUMIS.

Vous lui connaissez donc un trésor en cachette?
A Chalcidias.
Es-tu sûr de ne rien posséder?

CHALCIDIAS.

Par Castor!
Me serais-je vendu si j'avais un trésor?

PSAUMIS.

C'est vrai.

A Bomilcar.

Qu'attendez-vous de lui?

BOMILCAR.

Que vous importe?
Vous cherchez un badaud d'acheteur, je me porte.

PSAUMIS, à part.

Seraient-ils tous les deux d'accord pour me jouer?

A Chalcidias.

Ta parole d'honneur que tu vas te tuer?

CHALCIDIAS.

Vous verrez bien.

Il va s'asseoir près de la table.

BOMILCAR, à Psaumis.

Allons!

PSAUMIS, à part.

Mon pauvre esprit galope
En tous sens.

BOMILCAR.

Je vous donne un talent.

PSAUMIS, après une hésitation.

Eh bien! tope.

BOMILCAR.

Voleur qui s'en dédit. — Ça, venez sur-le-champ
Livrer l'acte de vente et recevoir l'argent.

PSAUMIS, à part.

Tant pis pour lui!

BOMILCAR.

aïs ! — J'ai deux mots à lui dire.

SCÈNE V.

CHALCIDIAS, assis, LAIS, BOMILCAR, PSAUMIS, au fond.

LAÏS.

Vous êtes encor là, seigneurs? Je me retire.

BOMILCAR, lui prenant la main.

Nous sortons.

Bas.

Raisonnez un peu Chalcidias,
Madame ; il veut mourir.

LAÏS.

Se tuer?

BOMILCAR.

Parlons bas.
Il a le naturel très-noble, quoique rude,
Et veut s'empoisonner pour fuir la servitude.

LAÏS.

Pauvre garçon!

BOMILCAR.

Adieu!

Il sort avec Psaumis.

SCÈNE VI.

CHALCIDIAS, assis, LAIS.

LAÏS, après un silence.

Vous voulez donc mourir ?

CHALCIDIAS.

Je crains la goutte, et veux d'avance m'en guérir.

Lui prenant la main, et regardant la bague qu'elle y porte.

La belle aigue-marine !

LAÏS.

Oui ; mais, vous...

CHALCIDIAS.

La naïade
Qui vous en fit présent, se nomme ?...

LAÏS.

Alcibiade.

CHALCIDIAS.

C'est un joli garçon.

LAÏS.

Oui... Vous me détournez !
Votre fatal projet...

CHALCIDIAS, se levant.

Ah ! ah ! vous y tenez !
— Faut-il tant de façons pour tuer un esclave ?
D'ailleurs, la chose en soi ne me paraît pas grave,
Et la mort, qui vous semble un état si fâcheux,
Me plaît assez à moi qui suis très-paresseux.

LAÏS.

Ne plus voir le printemps et le retour des roses !

CHALCIDIAS.

Je l'ai vu trente fois ! je veux voir d'autres choses,
Et remarquez, Laïs, qu'en fait de nouveauté,
N'être plus est la seule après avoir été.

LAÏS.

Pourquoi ce vain effort à rire de la tombe ?

CHALCIDIAS, regardant l'épaule de Laïs.

L'admirable camée !... Oui... c'est une colombe.
Est-ce encore un cadeau d'Alcibiade ?

LAÏS.

Non.

CHALCIDIAS.

De qui ?

LAÏS.

De Mégaclès... Mais que vous fait son nom ?
Parlons de vous.

CHALCIDIAS.

Eh bien ! faisons mon épitaphe.

LAÏS.

De grâce !...

CHALCIDIAS.

Aimez-vous mieux parler de cette agrafe ?
C'est plus gai, j'en conviens ; elle n'a qu'un défaut,
C'est d'attacher les plis de la robe trop haut.
Vous vous montrez, Laïs, avec économie.

LAÏS.

Vous ne voulez donc pas me traiter en amie ?

CHALCIDIAS.

En amie, oui, mais point en donneur de leçon.

LAÏS.

Croyez pour un instant que je suis un garçon.

CHALCIDIAS.

Ah! Laïs, comment faire?

LAÏS, baissant les yeux.

Oubliez.

CHALCIDIAS.

Peux-tu croire
Que je manque à ce point de goût ou de mémoire?

LAÏS.

Eh bien! Chalcidias, par ce doux souvenir
Qu'une femme jamais n'invoque sans rougir,
Si vous m'avez aimée une heure, je vous prie...

CHALCIDIAS.

Restons-en, s'il vous plaît, sur la galanterie;
Car, si par un malheur vous m'en faisiez sortir,
Peut-être auriez-vous lieu de vous en repentir.

LAÏS.

Et que me diriez-vous? Parlez, je veux l'entendre,
Quoi que ce soit.

CHALCIDIAS.

Ce n'est rien de bon ni de tendre.

LAÏS.

Encor...

CHALCIDIAS.

N'insistez pas; car je vous le dirais.

LAÏS.

C'est ce qu'il faut. Voyons, répondez!

CHALCIDIAS.

Je vous hais.

LAÏS.

Moi ! pour quelle raison ?

CHALCIDIAS.

Ah! tu me le demandes?
Eh bien! soit; j'ai besoin aussi que tu l'entendes,
J'ai besoin à la fin de répandre le fiel
Amassé dans mon cœur comme l'orage au ciel.
J'ai quitté mon pays, par haine d'être esclave,
Trouvant qu'une racine est encore une entrave,
Et las de ressembler au triste tournesol
Dont la tête voyage et le pied tient au sol.
Depuis, j'ai promené partout ma libre vie,
Vagabond dédaigneux de tout ce qu'on envie,
M'endormant quelquefois au milieu du chemin,
Sans souvenir d'hier, sans souci de demain!
Mais un jour... jour fatal où tu m'es apparue
Triomphante au milieu de la foule accourue,
Le serpent de l'envie en moi s'est éveillé !
Tout un monde invisible à mes yeux a brillé :
Monde de voluptés, de parfums, de lumière,
Dont l'éclat rayonnait autour de ta litière;
Monde resplendissant, aux jours d'été pareil,
Dont ta fière beauté me semblait le soleil!
Un amour furieux éclata dans mon âme.
Être pendant huit jours l'amant de cette femme,
Me disais-je, et donner le reste de mes jours
Contre l'éternité de ces moments si courts!
— L'intendant de Psaumis survint : tu sais le reste.
Comprends-tu maintenant pourquoi je te déteste?

LAÏS.

Vous ne regrettez rien, me disiez-vous tantôt.

SCENE SIXIEME.

CHALCIDIAS.

C'est l'orgueil qui parlait, et tu l'as pris au mot.
Oui, je mourrais content du marché qui me tue,
Si je t'avais trouvée au lieu de ta statue;
Mais ce bonheur suprême et si cher acheté,
Auprès de toi, Laïs, je ne l'ai pas goûté.
Je croyais m'approcher du soleil ; à sa place
Ce n'était qu'un brillant et froid morceau de glace,
Comme en un jour d'hiver, j'ai vu, je m'en souviens,
La neige étinceler aux monts Thessaliens.
O spectre qu'il suffit d'approcher pour l'éteindre,
Cette cime escarpée où je croyais t'atteindre,
On ne la descend plus qu'en se précipitant;
Mais je te maudirai, du moins, en me jetant!

LAÏS.

La douleur est injuste et je comprends la vôtre;
Mais lequel de nous deux, seigneur, a trompé l'autre?
Pourquoi vous présenter comme un de ces vainqueurs
Qui, s'inquiétant peu si nous avons des cœurs,
D'une femme, par tous suivie et regardée,
Ne veulent que l'orgueil de l'avoir possédée?
On arrive, au milieu de ce monde arrogant,
A ne voir dans ces nœuds qu'un commerce élégant;
A choisir un amant, comme on en est choisie,
Par ennui, par orgueil, au plus par fantaisie;
Car pourquoi faire place à ces rassasiés
Dans un cœur dont à peine ils se sont souciés?
Et si, par un hasard, l'amour nous monte aux lèvres,
Nous le coupons tout court, comme on coupe les fièvres.
— Mais si vous m'aviez dit : « O Laïs, aime-moi!
» Voilà ce que j'ai fait pour venir jusqu'à toi!
» Je n'attends de bonheur que de toi sur la terre;
» Me donnant tout entier, je te veux tout entière... »

CHALCIDIAS, troublé.

N'en parlons plus, Laïs... c'est un malentendu.

LAÏS.

Ah! je t'accuse aussi de ton bonheur perdu...
Perdu pour tous les deux! Qui sait ce que ta flamme
Eût versé de chaleur et de vie à mon âme?
Qui sait par ton amour ce que j'aurais été?

CHALCIDIAS, amèrement.

Oui, j'ai frustré d'autant ta curiosité.
C'est fâcheux! j'en conviens.

LAÏS.

C'est fini sans ressource,
N'est-ce pas? Nous avons laissé tarir la source?
Je t'ai désenchanté de moi?

CHALCIDIAS.

Complétement.

LAÏS, après un silence.

Il n'importe, seigneur: vous fûtes mon amant;
Que votre illusion vous soit ou non ravie,
Elle ne vous doit pas au moins coûter la vie.

CHALCIDIAS.

Qu'entendez-vous par là?

LAÏS.

Calmez votre fierté!
Vous ne me devrez rien pour votre liberté.
Je saurai décider Psaumis à vous la rendre.

CHALCIDIAS.

A son Carthaginois Psaumis vient de me vendre.

LAÏS.

Soit! le marché sera moins difficile encor.
Je vous rachèterai...

CHALCIDIAS.

Madame!

LAÏS.

Avec votre or,
Seigneur.

CHALCIDIAS.

Je ne reprends jamais ce que je donne;
Et si peu que je sois, je n'accorde à personne
Le droit de me le dire et de m'humilier.
Tâchez dorénavant de ne plus l'oublier.

LAÏS.

J'obéirai, seigneur.

CHALCIDIAS.

Obéir? par Hercule!
La scène que j'ai faite est donc bien ridicule?
Je m'emporte aisément; c'est un vilain travers.
Mais peut-on se tuer sans avoir mal aux nerfs?
Me pardonnerez-vous?

LAÏS.

Oui, seigneur.

CHALCIDIAS.

Que de grâce!...
Donnez-moi cette main, Laïs, que je l'embrasse.
— Qu'elle est froide!

LAÏS, à part.

Moins froide encor que son baiser!

CHALCIDIAS.

Adorable, d'ailleurs, et douce à caresser;
Mais pourquoi la gâter par cette aigue-marine?

LAÏS.

Je ne sais.

CHALCIDIAS.

Ah! Laïs, je crois que je devine :
C'est quelque souvenir des serments égarés.
Qui vous en fit présent?

LAÏS, arrachant la bague de son doigt et la jetant.

Personne.

CHALCIDIAS.

Vous pleurez?...

A part.

Elle pleure!

SCÈNE VII.

CHALCIDIAS, LAIS, BOMILCAR.

BOMILCAR, bas à Laïs, dans le fond.

Est-ce fait, madame?

LAÏS, bas.

Il me déteste.

BOMILCAR, bas.

Il est bien dégoûté. — Pour ma part, je proteste.

LAÏS, bas.

Je voudrais vous parler, à vous.

BOMILCAR.

Chalcidias,
J'ai quelque chose à dire; allez un peu là-bas.

CHALCIDIAS.

A qui donc croyez-vous parler? à votre esclave?

BOMILCAR.

Bon! voilà mon volcan qui jette de sa lave!
Calmez-vous. Je vous prie avec civilité
De passer un instant dans la chambre à côté,
Si vous n'exigez pas que Laïs se dérange.

CHALCIDIAS.

Je sors.

A part.

Que lui veut-il, cet acheteur étrange?
Sachons-le.

Il sort par la première porte à gauche.

SCÈNE VIII.

CHALCIDIAS, caché par la portière, LAIS, BOMILCAR.

BOMILCAR.

L'orgueilleux!

LAÏS.

C'est un orgueil viril
Et qui lui sied.

BOMILCAR.

Oui-dà! — Mais de quoi s'agit-il?

LAÏS.

Le voici : ce jeune homme à son sort m'intéresse;
Mais comme il ne veut rien devoir à sa maîtresse...
— En suis-je là, grands dieux! qu'il me faille en effet
Pour le faire accepter déguiser un bienfait!
Hélas! ma main s'est-elle à ce point avilie
Que la liberté même en sortirait salie!

BOMILCAR.

Ce petit montagnard est raide comme un crin :
C'est ce qu'en mots pompeux on nomme un cœur d'airain.

LAÏS.

Ma main se cachera, s'il faut qu'elle se cache.
Je tiens à le sauver, non à ce qu'il le sache,
Et je viens vous prier... Mais j'ai le cœur si gros,
Seigneur, que j'ai grand' peine à rassembler les mots.

BOMILCAR.

S'il ne tient qu'à cela, nous pouvons nous entendre.
Vous venez me prier, je crois, de vous le vendre,
Et de lui rendre après sa chère liberté,
Comme par un accès de générosité.

LAÏS.

Il pourra l'accepter d'un homme !

CHALCIDIAS, caché.

Pauvre fille !

BOMILCAR, à part, regardant Laïs.

Bon ! voilà que ce bout d'épaule m'émoustille !
Je mourrai sur la paille.

LAÏS.

Eh bien ! consentez-vous ?

BOMILCAR, à part.

Décidément, ce bout d'épaule...

Haut.

Asseyons-nous.

Ils s'asseyent sur le lit de repos.

Vous vous intéressez beaucoup à ce sauvage ?

LAÏS.

Assez pour le vouloir racheter d'esclavage.

BOMILCAR.

Eh bien ! il est à vous.

LAÏS.

Combien vous dois-je ?

BOMILCAR.

Ah ! fi !
Le plaisir de vous être agréable suffit.

LAÏS.

Mais je ne prétends pas...

BOMILCAR.

Permettez-moi, ma belle,
De vous faire cadeau de cette bagatelle ;
Et si mon procédé vous semble honnête, eh bien !
Vous avez sur la lèvre un trésor sans gardien...

LAÏS, se levant.

Vous pourriez plus crûment dire votre pensée,
Sans que j'eusse encor droit d'en paraître offensée,
Seigneur, et vous ririez, si ce cœur abattu
Osait trouver en soi l'accent de la vertu.
Je vous refuse donc sans colère et sans phrase.

BOMILCAR, après une hésitation, se levant.

Si je n'en suis ravi, que la foudre m'écrase !
Je frémis en songeant à ce que m'eût coûté,
Sans votre accès d'honneur, mon accès de... gaîté.
Croiriez-vous que l'esclave, offert d'un ton si leste,
Non-seulement, Laïs, est tout ce qui me reste,
Mais c'est mon dernier dé, ma belle, un dé pipé
Avec quoi tout mon bien peut être rattrapé !
J'étais pour un baiser tenté de m'en défaire !

LAÏS.

Vous ne voulez donc pas me le vendre ?

BOMILCAR.

Au contraire!
Et c'est le plus plaisant de ma tentation :
Je ne l'ai racheté qu'à cette intention.

LAÏS.

Voulez-vous trois talents?

BOMILCAR.

Non.

LAÏS.

Quatre?

BOMILCAR.

Non, ma chère
L'instant n'est pas venu d'ouvrir encor l'enchère.

LAÏS.

Pourquoi pas maintenant, seigneur?

BOMILCAR.

Parce qu'il faut
Que vous ayez le temps d'apprendre ce qu'il vaut.

LAÏS.

Quel est donc votre plan?

BOMILCAR.

Vous voulez le connaître?
Eh bien, soit; Bomilcar ne prend personne en traître.
D'ailleurs je suis si sûr de faire échec et mat,
Que je peux vous livrer tout mon plan de combat.
— Vous aimez ce garçon... convenez-en, madame.

LAÏS.

Je ne sais... je l'admire au moins du fond de l'âme.

BOMILCAR.

Je m'accommode assez de son âpre vigueur.
C'est un sang libre et pur qui coule dans son cœur.

LAÏS.

N'est-ce pas? c'est un rare et sublime courage,
De préférer ainsi la mort à l'esclavage!

BOMILCAR.

Et dire qu'il aura vécu demain matin!

LAÏS.

Avec quelle superbe il traite le destin!
Avec quelle admirable et tranquille insolence
Il met sa volonté dans la sombre balance!
Ne vous semble-t-il pas, cet esclave indompté,
Un roi captif, parmi son peuple révolté,
Qui fait baisser les yeux à l'insulte et l'étonne,
En redressant plus haut sa tête sans couronne?

BOMILCAR.

Je ne vous savais pas le cœur déjà si pris :
Un roi captif! — Je crois qu'on peut parler du prix

LAÏS.

Oui, combien voulez-vous?

BOMILCAR.

Avant de vous le dire,
Madame, permettez qu'un instant je soupire,
Et demande pardon de la nécessité
Qui me fait durement rançonner la beauté.
L'avarice ne fut jamais à mon usage :
Mes créanciers en sont le vivant témoignage.
Ils sont l'excuse aussi de l'énorme rançon
Que je dois exiger pour ce pauvre garçon.

CHALCIDIAS, caché.

Coquin!

LAÏS.

Le préambule est long et m'importune.

BOMILCAR.

D'ailleurs, vos yeux sauront ramener la fortune ;
Tandis que je ne suis ni séduisant ni beau :
Je ne trouverais pas un écu de ma peau.
C'est mon coup de partie ; aussi, sur ma parole,
Je ne saurais, madame, en rabattre une obole.

LAÏS.

Mais vous ne dites pas le prix. Combien? combien?

BOMILCAR.

Hélas! cent talents.

LAÏS.

Quoi! cent talents? tout mon bien!

BOMILCAR.

Je les dois.

CHALCIDIAS, caché.

Nous verrons.

LAÏS.

Ah! s'il m'aimait, encore!

BOMILCAR.

Oh! quant à vous aimer, je crois qu'il vous adore!
Et cet orgueil amer dont il a repoussé
Vos bienfaits, vient d'un cœur profondément blessé.

LAÏS.

Vous croyez? vous croyez?

BOMILCAR.

J'en suis sûr; mais, en somme,
Vous jugerez vous-même en voyant le jeune homme.
— Chalcidias! — Est-il sourd? — Hé! Chalcidias!

SCÈNE IX.

CHALCIDIAS, BOMILCAR, LAIS.

CHALCIDIAS, entr'ouvrant la portière.

Est-ce moi qu'on appelle?

BOMILCAR.

Oui.

CHALCIDIAS.

Je n'entendais pas.

BOMILCAR.

Rentrez, nous n'avons plus rien à dire de grave.

CHALCIDIAS.

Ne commandez-vous rien de plus à votre esclave?

BOMILCAR.

Hein?

CHALCIDIAS.

Ce ton vous surprend? — Je me suis bien sondé
Là-dedans, et me suis à vivre décidé.

BOMILCAR, à part.

Qu'est-ce donc qu'il lui prend?

Haut.

Vous raillez?

CHALCIDIAS.

Non, mon maître;
Je suis moins courageux que je n'avais cru l'être,
Et la mort me fait peur, voilà tout.

LAÏS, à part.

Que dit-il?

CHALCIDIAS.

Ma jactance n'était au fond qu'un jeu puéril;
Et je sens bien qu'il faut changer de contenance
Et demander pardon de mon impertinence.

BOMILCAR.

Quand on est de la sorte à la vie attaché,
On n'induit pas les gens en un mauvais marché.

CHALCIDIAS.

Vous avez au rabais, par cette volte-face,
Un esclave de prix.

BOMILCAR.

Que veux-tu que j'en fasse?

CHALCIDIAS.

Je jouerai de la flûte à vos quatre repas.

BOMILCAR.

Ah! je m'en moque bien!

CHALCIDIAS.

Je ne vous comprends pas.
Je ne peux pas pourtant, pour vous être agréable,
Me mettre autour du cou la corde irréparable.

BOMILCAR, à part.

Me voilà ruiné pour la seconde fois!

LAÏS, allant à Chalcidias.

Est-ce vous que j'entends? Est-ce bien votre voix?
Si fière tout à l'heure! et maintenant si basse!

CHALCIDIAS.

Je voudrais bien vous voir un instant à ma place.

LAÏS.

A votre place, moi, si j'avais votre bras,
Pour secouer mes fers il ne tremblerait pas!
Et, comme un condamné poursuivi par la ville,
Qui se jette en fuyant dans un temple d'asile,
Pour échapper de même aux poursuites du sort,
Comme un autel sauveur j'embrasserais la mort.

CHALCIDIAS.

Vous parlez fièrement.

LAÏS.

Moins que toi tout à l'heure.
Se peut-il que tu sois si changé dans une heure?
Non! quelque Dieu jaloux émousse ta vertu.
O fier Chalcidias, quand t'éveilleras-tu?
Que la voix d'une femme au fond de ton cœur vibre!
C'est mourir à moitié que ne plus être libre :
Meurs tout à fait, avant qu'on ne t'ait rien ôté
De ton intelligence et de ta volonté!
Meurs, et rendant d'un coup ton corps à la poussière,
Envoie aux dieux d'en bas ton âme tout entière!
Meurs, et que le tombeau, par toi-même fermé,
Laisse une noble image à ceux qui t'ont aimé!

BOMILCAR, à Laïs.

Bien! son œil étincelle, il se mord la moustache.

LAÏS, à Chalcidias.

Ah! je le savais bien que tu n'es pas un lâche!

BOMILCAR, se frottant les mains.

Allons! il se tûra : c'est un brave garçon!

CHALCIDIAS.

Décidément la mort me donne le frisson.

BOMILCAR.

Son mépris et le mien, c'est tout ce que tu gagnes.

LAÏS.

Voilà donc la leçon de tes rudes montagnes!
Voilà ce qu'on apprend sur les rocs sourcilleux:
A servir, à trembler sous un maître orgueilleux!

CHALCIDIAS.

O courtes nuits d'été, limpides et sans voiles!
Solitude des monts! présence des étoiles!
O mon lit de bruyère et de cityse en fleurs!
O mes chèvres!...

BOMILCAR, à Laïs.

Ses yeux se remplissent de pleurs.

LAÏS, à Chalcidias.

Achève! dans ton cœur il se livre une lutte.

CHALCIDIAS, avec effort.

O mes chèvres! pour vous je jouais de la flûte,
Je peux bien en jouer au seigneur Bomilcar
Qui n'est pas moins que vous digne de cet égard.

LAÏS.

Oh! quelle lâcheté!

CHALCIDIAS, à part.

Dis plutôt quel courage!

Haut.

D'ailleurs, tout bien pesé, j'aime assez l'esclavage.
Pour vivre de travail je suis trop paresseux;
Et je suis devenu trop gourmand pour un gueux.
La liberté sans pain me semble un pur fétiche :
J'aime mieux m'engraisser de la sueur du riche.

LAÏS.

Est-ce possible?

CHALCIDIAS.

Eh! oui, j'en fais l'aveu naïf,
Je n'ai rien de commun avec un roi captif,
Je ne suis...

LAÏS, vivement.

Il a dit?

BOMILCAR, à Chalcidias.

Tu t'es trahi toi-même,
Roi captif!

CHALCIDIAS, à part.

Maladroit!

LAÏS.

C'était un stratagème!
Il avait écouté notre entretien.

BOMILCAR.

Voilà!
Et moi qui n'ai pas su deviner celui-là!
Ah! jeune homme, c'est bien! c'est d'une très-belle âme
De s'abaisser ainsi pour sauver une femme!

LAÏS.

Noble Chalcidias!

BOMILCAR, à part.

Je la tiens, pour le coup.

LAÏS, à Bomilcar.

En quels termes, seigneur, vous puis-je donner tout?
Dictez.

Elle s'assied à la table; Bomilcar est debout de l'autre côté.

CHALCIDIAS.

Je vous défends, seigneur... je vous supplie,

Laïs... n'achevez pas cette énorme folie...
Réfléchissez avant que de rien consommer.
Qu'est-ce au fond qui vous pousse? Oui, vous croyez m'aimer
Et votre âme émoussée à l'amour s'évertue
Devant l'étrangeté d'un homme qui se tue;
Car je n'ai que cela qui me tire de pair
Et me mette au-dessus de vos gens du bel air.
Si vous m'ôtez la mort, vous m'ôtez tout mon lustre,
Et je reste à vos yeux ce que je suis : un rustre.
Vous ruinerez-vous pour racheter un sang
Qu'on ne peut ennoblir un peu qu'en le versant?

LAÏS, à Bomilcar.

Je vous attends, seigneur; dictez.

BOMILCAR, dictant.

« Par la présente,
« Je reconnais devoir... »

CHALCIDIAS.

Quoi! sans que j'y consente'
S'il ne me plaît pas, moi, d'être ton débiteur,
De quel droit oses-tu violenter mon cœur?

BOMILCAR, dictant.

« Au seigneur Bomilcar... »

CHALCIDIAS.

O résistance inerte!
Serai-je, malgré moi, complice de ta perte?

LAÏS, à Bomilcar.

Ensuite?...

BOMILCAR, dictant.

« Cent talents pour le paiement desquels... »

CHALCIDIAS.

Non! S'il faut t'adjurer par les dieux immortels,

Laïs, ne te sois pas ennemie à toi-même
Au point d'ouvrir ta porte à la pauvreté blême.
Tu ne la connais pas, toi qui vécus toujours
Parmi les voluptés de tes riches amours :
C'est la faim, c'est la soif, c'est la robe de bure,
Le travail au soleil, le repos sur la dure,
C'est enfin un labeur si terrible, entends-tu,
Qu'on en fera peut-être un jour une vertu !

LAÏS, à Bomilcar.

Après ?

BOMILCAR, dictant.

« Paiement desquels cent talents, je lui cède... »

CHALCIDIAS, à Laïs.

Tu ne m'écoutes pas?

BOMILCAR, dictant.

« Tout ce que je possède;
« Argent, meubles, bijoux... »

CHALCIDIAS.

Mais quel est ton espoir?
D'un cœur comme le mien qu'oses-tu concevoir?
Je ne peux pas t'aimer, quand j'en aurais envie !
Vois : tout raconte ici ta misérable vie !
Tout parle, tout t'acuse; et ces riches lambris
Sont moins tendus de pourpre encor que de mépris !
D'où vient ce bracelet? d'un prêtre, ou d'un archonte?

Laïs ôte son bracelet.

Ce bandeau, ce collier? Ah ! tout vient de la honte !
Et c'est à tes amants exécrés qu'en effet
Je devrais mon salut, en souffrant ton bienfait.
Plutôt mourir cent fois!

LAÏS, à Bomilcar.

Et maintenat je signe ?

BOMILCAR.

La date et votre nom sous la dernière ligne.

CHALCIDIAS.

Non! — S'il faut déchirer ton cœur, je le ferai,
Et ce que ma pitié taisait, je le dirai :
J'en aime une autre.

LAÏS.

Une autre? ô ciel!

BOMILCAR.

Eh! non, madame;
Voyez-vous pas qu'il ment encor par grandeur d'âme?

CHALCIDIAS.

Son nom est Timandra; nos pères sont amis;
Nous étions dès longtemps l'un à l'autre promis.
C'est une courageuse et belle paysanne,
Douce comme Cérès, chaste comme Diane,
Grande, et c'était charmant quand son bras ferme et rond
Soutenait sans effort la gerbe sur son front.

LAÏS.

Assez.

CHALCIDIAS.

Quand je partis : Souviens-toi, me dit-elle,
Qu'il te reste en ce coin du monde un cœur fidèle.
Dans les désirs d'un jour qui pourront t'assaillir,
Conserve mon image en toi sans l'avilir.
Des ardeurs de ton sang je ne suis pas jalouse;
Tu me rapporteras ton cœur : je suis l'épouse.

Laïs s'évanouit.

Laïs!... ô ciel!

BOMILCAR.

Laïs!

LAÏS, se ranimant, à Chalcidias.

Vous êtes bien cruel!...
N'importe!

Elle signe.

Vous pourrez la conduire à l'autel.

Elle donne l'écrit à Bomilcar qui, en échange, lui remet un papyrus.

CHALCIDIAS.

Comment!

LAÏS.

Avez-vous cru, dans ce moment suprême,
Que rien n'empêcherait de sauver ce que j'aime?
Une autre a votre cœur : donnez-lui votre foi,
Seigneur, soyez heureux avec elle.

Elle déchire le papyrus.

CHALCIDIAS, tombant à ses genoux.

Avec toi!
Je te trompais; c'est toi, toi seule que j'adore.
J'adore ta beauté, mais ton cœur plus encore!
Cet aveu me brûlait la lèvre... ô cœur charmant,
Dont rien n'a pu troubler le profond dévouement!
J'ai voulu résister, tu m'as vaincu.

LAÏS.

Tu m'aimes?

CHALCIDIAS.

Oui, je t'aime, entends-tu! pardonne mes blasphèmes.
Tu viens pour me sauver de vendre ton passé;
Il n'en reste plus rien et tout est effacé.

LAÏS, se jetant au cou de Chalcidias.

Oh! que je suis heureuse! — O dieux! suis-je éveillée?
Allons-nous-en, quittons cette maison souillée...

— Mais pas ainsi... Timas !

Timas entre de la gauche.

Donne-moi ton manteau.

Elle s'enveloppe dans le manteau brun de Timas.

BOMILCAR.

Qui vous presse? faut-il nous séparer si tôt?
Permettez qu'à son tour Bomilcar vous convie...

LAÏS.

Non, j'ai hâte d'entrer dans ma nouvelle vie.
Adieu, seigneur, adieu !

BOMILCAR.

Bonjour, beaux amoureux.

Laïs sort avec Chalcidias.

BOMILCAR, seul, mettant dans sa poche le collier et le bracelet de Laïs.

Allons, il est bien doux de faire des heureux!

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

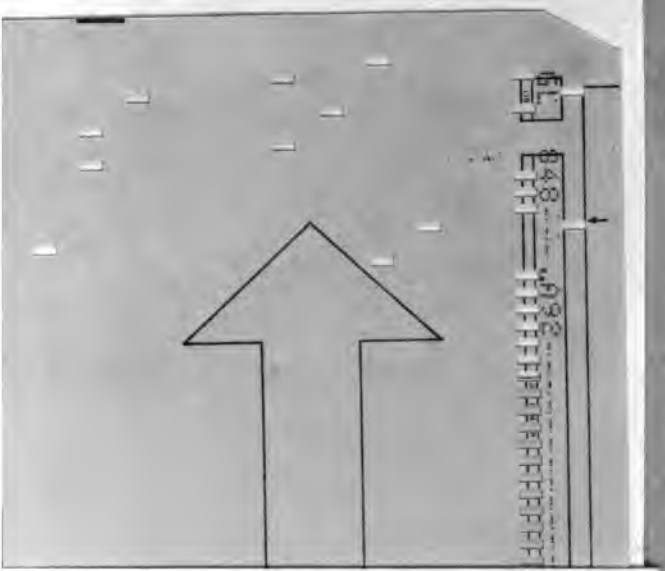
LA CIGUË 3
UN HOMME DE BIEN. 73
L'AVENTURIÈRE 151
L'HABIT VERT. 265
GABRIELLE 305
LE JOUEUR DE FLUTE 424

F. AJREAU. — IMPRENTA DE LAGNY.

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
GRADUATE LIBRARY

DATE DUE

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03021 4707



DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD